

# La Légende de Billy Ray

ET AUTRES CONTES FANTASTIQUES



NESTI  
VEQ'NEN  
Editions

Peinture : Philippe Jozefon

GUILLAUME  
ROOS

# La Légende de Billy Ray

Suivi de sept contes démoniaques

Guillaume Roos

DU MEME AUTEUR AUX ÉDITIONS NESTIVEQEN :  
(voir le résumé de l'ouvrage en fin de volume)

- *Mort Virtuelle*, 2015

*Collection Fractales/Fantastique dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

[www.nestiveqen.com](http://www.nestiveqen.com)

© Guillaume Roos, 2015

**Tous droits réservés pour tous pays**

# LA LÉGENDE DE BILLY RAY

## Chapitre premier – Billy Ray

La nuit était tombée depuis près d'une heure. Dans le ciel d'encre, les étoiles flottaient comme autant de pâles fantômes au-dessus des rues silencieuses. La légère brise du soir, venue du désert à l'ouest de Richville, faisait danser les feuilles mortes sur le pavé. Le fond de l'air était encore étonnamment doux pour ce début d'automne.

Par sa fenêtre entrouverte, Billy Ray Walker écoutait l'écho étouffé du disque que Cassie Millighan, la fille de la voisine, passait dans sa chambre au rez-de-chaussée. Une guitare geignarde et la voix profonde de Big Mama Thornton s'évaporent dans le silence épais du quartier-dortoir. Cassie avait toutes les chances de se prendre une volée de bois vert quand Morris, son beau-père, se rendrait compte de ce qui s'échappait du tourne-disque de la gamine. Il faut dire que le père Morris n'appréciait pas franchement ça, la « musique de nègres », et vu qu'il était aussi prompt à cogner qu'il était peu mélomane, la petite n'allait pas tarder à s'en prendre une, dont elle se souviendrait longtemps ! Mais, pour le moment, Billy Ray s'en moquait bien. Son père à lui avait mis son tourne-disque au clou depuis longtemps, alors il se contentait de profiter de la musique sans s'embarasser de ce genre de questions inutiles. Et puis, ce n'était pas lui qui allait la prendre, la rouste, après tout.

Scrutant tour à tour son image dans le miroir pendu de travers au mur de sa chambre et la photo de James Dean découpée dans un magazine qu'il avait épinglée à côté, il s'échinait à reproduire avec force gomina la coiffure de l'idole des jeunes. Quand il fut enfin satisfait, il reposa son peigne sur le pot de Brylcreem et se toisa dans le miroir avec gravité. Oui, c'était certain, ce soir, la belle Betty Sue Monroe ne pourrait pas lui résister. Confiant, il attrapa son blouson de cuir et sortit de sa chambre en sifflotant. Alors qu'il passait la porte, la voix chaude de Big Mama s'interrompit dans un grincement et laissa brusquement sa place à celle, beaucoup moins harmonieuse, de Morris McDoughal. La soirée de Cassie s'annonçait plutôt longue...

Ses bottes à la main, Billy Ray traversa la cuisine en essayant de faire le moins de bruit possible. Mais quand il entra sur la pointe des pieds dans la petite salle à manger, il comprit que de telles précautions n'étaient pas réellement nécessaires. La tête reposant sur son avant-bras devant un verre renversé et la main caressant encore le cul d'une bouteille de bourbon à moitié vide, son père ronflait à en faire trembler la haie du jardin. Billy Ray s'était souvent dit qu'avec les années, la vue de son père se soulant tous les soirs au retour du travail aurait fini par lui être indifférente. Pas tant de chance. Il avait beau connaître la scène par cœur, la même boule lui plombait à chaque fois l'estomac. Un homme qui aurait pu être brillant, qui aurait peut-être pu accomplir de grandes choses, mais que son amour immodéré de la bouteille avait cantonné à une vie morne et sans intérêt. Un homme qui partageait ses journées entre les caisses qu'il chargeait et déchargeait pour gagner quatre sous qui suffisaient à peine à payer le loyer du taudis dans lequel ils vivaient et ses bien-aimées bouteilles. Un homme qui préférait terminer ivre mort, soir après soir, plutôt que de croiser le

regard de son fils... Voilà un constat qui n'était d'ordinaire pas franchement réjouissant, alors quand en plus il s'agissait de votre père... Avec le temps, cependant, même si le spectacle de l'existence ratée de son géniteur le désolait toujours, il ne parvenait plus à le plaindre. Il avait fini par se dire que s'il en était arrivé là, c'était aussi parce qu'il l'avait voulu. Le reste du monde ne pouvait pas être accusé de tous les maux. Il faut croire que même la compassion d'un fils s'émousse avec le temps. Il avait fini par ne plus en vouloir à sa mère de les avoir laissé tomber quelques mois plus tôt. Par moments, lui-même se demandait ce qui le retenait encore de ne pas ficher le camp.

Il enfila ses bottes et s'approcha du sonneur avachi sur la table. Il attrapa la bouteille par le goulot, laissa échapper un soupir amer et s'envoya une gorgée de tord-boyaux bas de gamme. Puis il reposa la bouteille près de la main toujours inerte de son père et sortit en essayant tant bien que mal de réprimer la quinte de toux que lui réclamait sa gorge peu habituée à pareil traitement.

En passant devant la maison des voisins, il enjamba le tourne-disque de Cassie qui gisait à présent en pièces détachées sur le trottoir. Un débris de vinyle craqua sous la semelle de sa botte. Il pensait à la soirée qu'il allait passer. Le cœur battant, il avait encore du mal à croire que Betty Sue ait accepté de le voir ce soir. Ah, Betty Sue ! La plus belle fille de la ville. Peut-être même la plus belle fille du monde. De grands yeux vert foncé, des cheveux blonds comme les blés, une taille si fine qu'il était certain que ses deux mains suffiraient à en faire le tour, des seins arrogants et des jupes qui donnaient toujours l'impression qu'elles étaient sur le point de s'envoler... Le genre de fille qui n'aurait certainement pas détonné sur la carlingue d'un chasseur au-dessus du Pacifique, pour ça non ! Et de bonne famille en plus de ça. Son père était le gérant de trois des plus importantes quincailleries de l'état et sa mère une ancienne reine de beauté. Oui, vraiment, Billy Ray mesurait bien sa chance qu'une fille de cette classe accepte de fréquenter un garçon comme lui. Et même s'ils ne faisaient pas partie du même monde, ce soir, il était bien décidé à montrer à la belle quel gentleman il était.

Tout à sa rêverie, le jeune homme ne prêta guère attention au regard mauvais que lui lança Angus Blacksmith, l'épicier, tandis qu'il passait devant la vitrine de son magasin. Son carnet d'inventaire à la main, le commerçant suivit le jeune vaurien du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue. Quelques mois plus tôt, il l'avait pris en flagrant délit de vol à l'étalage. L'objet du larcin n'était composé que d'un paquet de chewing-gums et d'une bouteille de soda, mais comme disait le dicton : *Qui vole un œuf...* Depuis cet événement, il se méfiait de ce gibier de potence comme de la galle. Dans son esprit (comme dans celui de la plupart des commerçants de la ville, qu'ils aient déjà eu ou non affaire à cette petite frappe), il était clair que ce blouson noir, enfant d'un alcoolique et d'une femme légère de surcroît, ne tarderait pas à faire parler de lui, et certainement pas pour de bonnes raisons ! *Les chiens ne font pas des chats*, après tout. Ce n'était qu'une simple question de temps, il en était certain. Et alors que le gamin marchait joyeusement vers la bonne soirée qui l'attendait, l'honnête commerçant se désola encore une fois de la triste direction que prenait la jeunesse américaine et s'en retourna compter ses boîtes de haricots.

Quand Billy Ray dépassa la station-service de Pete Mitchells, il dut prendre sur lui pour se retenir de finir en courant la centaine de mètres qui le séparaient de la gare de marchandises. C'était là que, le matin même, Betty Sue Monroe lui avait donné rendez-vous quand ils s'étaient vus dans la cour du lycée. Il avait d'abord trouvé le choix de l'endroit pour le moins insolite pour un rendez-vous galant, puis il s'était dit que la princesse devait craindre que son père, le roi des boulons, apprenne qu'elle avait été vue

avec quelqu'un à la réputation aussi « sulfureuse » que la sienne. Une réputation que Billy Ray trouvait pour sa part très largement usurpée. Il n'avait été pris qu'une fois en train de piquer une bricole dans un magasin, mais depuis, toute la ville voyait en lui un criminel en puissance. Enfin, c'était ce qui se disait sur son passage. Mais le garçon savait bien qu'en réalité ce qui lui valait les foudres des bien-pensants, ce n'était pas tant qu'il ait essayé une fois de cacher un paquet de chewing-gums dans son blouson que l'habitude qu'il avait de traîner du côté du quartier nègre pour écouter du *blues* et du *jazz*. Ça, ça faisait vraiment mauvais genre. Alors forcément, ce gamin qui traînait tout seul dans les rues à la nuit tombée, amateur de ces musiques de sauvages et avec de telles fréquentations, on ne pouvait rien en attendre de bon ! Et ainsi, sans qu'il fasse quoi que ce soit pour l'encourager, le jeune garçon était rapidement devenu une véritable légende locale, un Robin des Bois en cuir noir qui se voyait immanquablement attribué par la populace le moindre forfait perpétré dans la région. De la simple inscription injurieuse sur une porte de garage jusqu'à l'appartement cambriolé en plein jour, ça ne pouvait être le fait que de ce gamin sans morale. Et pour peu que le coupable fût retrouvé après coup, on maintenait tout de même sur sa tignasse grasseuse la suspicion d'une éventuelle complicité (on avait sûrement eu de bonnes raisons pour le soupçonner au départ. De toute façon, *il n'y a pas de fumée sans feu...*). Ainsi allaient les choses et ainsi elles continueraient d'aller tant que Billy Ray resterait empêtré dans le petit microcosme de Richville. Dans le dos de son blouson noir, la marque écarlate du soupçon resterait indélébile. Et bien longtemps encore après qu'il eut disparu, nul n'oublierait jamais « La légende de Billy Ray Walker », comme il aimait en plaisanter.

Mais tout cela changerait très bientôt, se disait-il, dès qu'ils le verraient avec la belle Betty Sue Monroe pendue à son bras. Là, tous seraient bien obligés d'admettre qu'il n'était pas qu'une simple petite frappe, qu'il était quelqu'un. Ils verraient, ils verraient...

## Chapitre II – La gare de triage

Les alentours de la gare de triage de Richville étaient déserts. Devant les yeux de l'adolescent, d'innombrables rangées de rails se succédaient à perte de vue. Seuls quelques trains de marchandises et autres wagons isolés venaient briser çà et là l'hypnotique régularité des voies qui allaient se perdre dans la nuit. Billy Ray s'avança jusqu'au wagon le plus proche. Sous la lueur pâle des étoiles, l'engin faisait penser à quelque ruine antique abandonnée là depuis l'origine des temps. Enfin, peut-être pas depuis si longtemps que cela finalement, à en croire les mégots de cigarettes et la boîte de corned-beef vide qui traînaient à l'intérieur du wagon. Billy Ray ramassa la boîte et la lança en imitant un joueur de base-ball vers un autre wagon perché un peu plus loin. Elle rebondit sur un rail avec un bruit de métal creux. Un corbeau, dérangé dans sa nuit, s'envola lourdement du wagon en croassant.

Passant une dernière fois la main sur ses cheveux pour vérifier sa coiffure, Billy Ray s'adossa à la porte entrouverte du wagon en tentant de prendre une posture digne de Jimmy Dean. Au loin, le corbeau croassa une dernière fois son mécontentement, puis ce fut le silence. Un silence complet, presque palpable, si présent qu'il en devenait oppressant. Plus un bruit ne troublait l'air nocturne. Même la ville, pourtant à quelques pas de là, ne laissait échapper le moindre son. On aurait dit que l'univers entier retenait son souffle.

Après quelques minutes qui auraient tout aussi bien pu être des heures tant il était impatient, Billy Ray entendit enfin des bruits de pas. Son cœur se mit à battre à tout rompre, mais il prit bien garde de ne pas bouger. Il ne voulait surtout pas avoir l'air d'un de ses chiens en laisse qui se roulent par terre devant leurs maîtresses pour avoir un sucre. Histoire de faire une grosse impression à Betty Sue, il adopta cette posture qu'il avait travaillée pendant tant d'heures devant son miroir : les bras croisés, le talon d'une de ses bottes reposant négligemment sur la pointe de l'autre, le regard dans le vague. Une pose digne d'un véritable héros d'Hollywood. Adossé à son wagon, il se donnait l'impression d'être Marlon Brando dans *Un Tramway nommé Désir*, tragique et irrésistible. Une expression pénétrée sur le visage, il humait la nuit tout en écoutant attentivement le bruit des pas qui se rapprochaient calmement de lui. Puis tout fut de nouveau silencieux.

Il laissa passer quelques instants, se demandant ce qu'elle pouvait bien attendre pour parler. Puis il s'imagina qu'elle devait être intimidée par sa prestance. Il lâcha nonchalamment un simple « Salut » sans décrocher son regard d'une ligne d'horizon imaginaire. Rien que l'idée du regard de Betty Sue posé sur lui à cet instant lui donna des frissons. Mais en guise de frissons, ce sont de désagréables picotements de surprise qui rampèrent le long de sa nuque quand ce fut une voix masculine qui lui répondit :

— Alors négro, on prend l'air ? Tu n'as pas peur de sortir comme ça, tout seul, le soir ? Tes petits copains nègres ne sont pas avec toi ?

Tenant de conserver son sang-froid à tout prix, Billy Ray tourna lentement la tête et vit s'avancer vers lui trois silhouettes qui n'avaient rien de commun avec celle qu'il avait espéré. Le plus proche des trois – celui qui s'était adressé à lui – donna un coup de pied dans un galet qui vint finir sa course à moins d'un mètre du jeune blouson noir. Il y avait quelque chose dans cette voix qui lui était familier, mais pas assez pour qu'il puisse y mettre un nom. Celui qui se tenait à sa droite renifla bruyamment et dit :

— Mais ce n'est pas croyable ce que vous pouvez sentir mauvais, vous, les chocolats ! Dis-moi, ça ne t'arrive jamais de prendre une douche ?

Visiblement content de cette pique, il laissa passer quelques secondes, puis il cracha et ajouta :

— Et bien, négro, tu as avalé ta langue ? Ou bien peut-être que tu es trop bête pour parler ?

Billy Ray se rendait bien compte qu'il ne se tirerait pas facilement de ce mauvais pas. Ces trois-là entendaient bien en découdre. L'affrontement paraissant inévitable, il se redressa pour leur faire face, les dents et les poings serrés, le visage impassible. Les autres s'avancèrent sans prêter la moindre attention aux regards noirs qu'il leur lançait. Plus que quelques mètres et il pourrait voir leurs visages.

— Tu sais que ce n'est pas très poli de ne pas répondre, garçon, reprit le premier. Ah, çà ! C'est sûr que tu es beaucoup plus bavard quand tu essaies de convaincre ma sœur de venir te retrouver dans des coins sombres comme celui-là !

Tous trois s'étaient à présent suffisamment rapprochés pour que Billy Ray puisse les reconnaître. Comme il aurait dû s'en douter, la voix familière qui l'avait interpellé était celle de Milton Monroe, le frère aîné de Betty Sue, une espèce de premier de la classe qui avait toujours vu d'un très mauvais œil le fait que Billy Ray tourne autour de sa chère petite sœur. Le beau parleur à sa droite était aussi une vieille connaissance : Douglas Bradley, le nez encore barré d'un épais pansement depuis la volée qu'il avait prise la semaine passée. Ce sale type ne s'avisait plus de si tôt d'aller raconter au lycée que la mère de Billy Ray avait été connue à une époque pour avoir la cuisse bien légère et que c'était pour réparer un accident que le père de Billy Ray avait dû l'épouser. Un soir après les cours, « l'accident » lui avait déchaussé deux dents et cassé le nez avant qu'un professeur les sépare. Cela avait valu une semaine d'exclusion à Billy Ray, mais en échange, il avait eu la satisfaction de savoir que Douglas, lui, aurait droit à un rappel à l'ordre chaque fois qu'il voudrait se moucher. Et bien qu'il ne parvienne pas à mettre un nom sur le visage du troisième larron, Billy Ray se souvenait de lui comme étant l'un des courtisans réguliers de Betty Sue, un de ces fils à papa qui voletaient autour d'elle comme des moucheron. Bref, ces trois-là n'étaient vraisemblablement pas venus là ce soir pour lui proposer d'adhérer à leur club de snobinards.

Tout en essayant de maintenir sa respiration la plus régulière possible, Billy Ray prit la parole à son tour :

— Comme je vois que vous ne m'avez pas apporté de bouquet de fleurs, je suppose que tes copains et toi êtes juste venus pour me prévenir que Betty Sue a eu un empêchement de dernière minute et ne viendra pas ce soir. C'est ça ?

— Très amusant. Tu sais, Billy Ray, je crois que le plus étonnant, c'est que quelqu'un qui comprend aussi vite que toi ait pu croire un seul instant que ma sœur allait vraiment venir ce soir. Ou un autre soir, d'ailleurs. Non mais, sérieusement, est-ce que tu t'es bien regardé ?

— Ce n'est pas la peine de chercher à être vexant.

Sans décoller son regard de celui de Milton, Billy Ray se dit intérieurement que le pire dans cette histoire, c'est qu'il ne pouvait pas lui donner tout à fait tort. Même si

c'était douloureux à admettre, il avait fallu qu'il soit bien naïf pour croire que cette fille qui avait tout le lycée à ses pieds – et qui l'avait, par ailleurs, toujours royalement ignoré jusqu'alors – accepte si soudainement de passer une soirée avec lui. Peut-être le vert si profond des yeux de la donzelle avait-il endormi la méfiance du jeune garçon. Mais d'un autre côté, naïveté mise à part, comment aurait-il pu penser qu'une jolie fille comme elle pourrait être capable de lui tendre ce genre de piège ? Billy Ray se serait mis des claques pour s'être fait posséder de la sorte. Cependant, il préféra s'abstenir, car il sentait comme une certitude que ces trois types en face de lui avaient d'ores et déjà prévu de faire eux-mêmes subir ce genre de traitement à son visage. Il s'agissait de gagner un peu de temps afin d'évaluer la gravité de la situation. En se grattant l'arête nasale avec emphase, il lança en parlant du nez à l'acolyte de Milton :

— Alors, Douggy, pas trop difficile de respirer par la bouche ?

— Tu peux jouer les caïds, négro, rétorqua Douglas Bradley d'une voix nasillarde, mais on va voir si tu feras toujours le malin quand on t'aura fait ravalé tout ça, avec quelques molaires en prime !

Sur ces mots, les trois firent un pas en avant. Billy Ray repéra une pierre de bonne taille à ses pieds. Il n'était pas friand de ce genre de procédés, mais il se rendait bien compte qu'il ne s'en sortirait jamais seul contre trois, en tout cas pas sans arme. Il fit une feinte de corps vers l'avant, ce qui eut pour effet de surprendre les trois autres qui eurent un mouvement de recul. Il se baissa pour ramasser le galet, mais à peine avait-il entamé son mouvement qu'un puissant coup de pied dans les côtes l'envoya rouler contre les roues du wagon. Le souffle coupé, il s'aperçut avec horreur qu'un quatrième larron s'était faufilé dans son dos pendant qu'il parlait avec les autres. Quatre contre un ? Décidément, sa cote de popularité était en hausse constante. Il se savait apprécié des foules, mais pas tant que ça. Prenant appui sur son coude pour se remettre sur ses pieds, le jeune blouson noir fut accueilli par un violent coup sur le sommet du crâne qui lui fit passer une gerbe d'étoiles multicolores devant les yeux. Un nouveau coup de pied – à l'estomac, cette fois – acheva de le convaincre de ne pas essayer de se relever tout de suite.

Nauséux, le crâne résonnant encore du dernier coup, il sentit deux paires de mains se saisir de son blouson pour le redresser, le dos plaqué contre le wagon de marchandises. Les bras entravés par Bradley et son ami sans nom, il regarda Milton se rapprocher avec une attitude de prédateur, les yeux irradiants d'une haine non contenue. Derrière l'épaule de Milton, il aperçut le visage de la petite ordure qui l'avait attaqué en traître, une espèce d'avorton trop bien peigné pour être honnête qui le dévisageait avec un air très satisfait. Malgré la confusion qui régnait sous son cuir chevelu, Billy Ray était tout de même sûr et certain de n'avoir jamais vu ce type-là. Voilà qui semblait confirmer que sa notoriété ne cessait de grandir, ces temps-ci, pour finir par lui attirer de telles inimitiés de la part de gens qu'il ne connaissait même pas. Il en était à ces réflexions quand une giflette sur l'oreille gauche le tira sans prévenir de son hébétude.

— Tu sais, je n'ai jamais pu te sentir, Billy Ray Walker, éructa Milton. Toi et ta famille, vous êtes la honte de cette ville. Entre ta traînée de mère et ton alcoolique de père, c'est déjà suffisamment gênant d'avoir à fréquenter le même lycée que toi, mais en plus, il fallait que tu jettes le discrédit sur toute notre communauté en allant te vautrer dans le vice avec des nègres ! Et encore, même ça, on aurait pu le laisser passer, par pure charité chrétienne. Mais que tu essaies de mêler ma sœur à tes combines ! Non mais, qu'est-ce que tu croyais ? Rien que le fait que tu aies pu penser une seule seconde qu'une fille bien comme Betty Sue puisse se compromettre avec toi et tes sauvages est déjà une insulte que nous ne pouvions pas laisser passer ! Et après,

hein – Milton se mit à ponctuer chacune de ses phrases d'une nouvelle gifle – qu'avais-tu l'intention de faire une fois que tu l'aurais eue ? La pervertir, pour qu'elle te ressemble un peu plus, à grand renfort de musique de sauvages et de fornication, hein ? Et pourquoi ne pas l'emmener se faire passer dessus par quelques-uns de tes amis nègres ? C'est bien cela que tu avais à l'esprit, hein ?

Jamais Billy Ray n'aurait cru susciter un jour une telle haine. Milton hurlait littéralement, le giflant des deux mains, se rapprochant pour lui postillonner au visage. Puis, soudain, il s'arrêta net. Il recula d'un pas et détailla Billy Ray, les bras croisés, comme pour contempler une œuvre d'art. Et quelle œuvre, en effet : la joue écarlate et l'œil tressautant, Billy Ray avait une goutte de sang qui perlait à la commissure des lèvres. Un hématome bleuissait déjà sur le haut de son front, là où il avait dû percuter la roue du wagon. Au bord de l'extase, Milton l'attrapa par l'oreille et approcha son visage à quelques centimètres du sien.

— Alors, demanda le tortionnaire triomphant à sa victime, tu n'as pas une dernière bravade en réserve avant de recevoir la correction que tu mérites ? Une dernière petite plaisanterie avant que nous te fassions passer le goût de fricoter avec ma sœur ?

En guise de réponse, Billy Ray envoya un violent coup de tête qui atteignit Milton en plein visage. Il jubila intérieurement d'avoir senti l'arête nasale craquer contre son front. Milton, pourtant si fier l'instant d'avant, meuglait à présent comme un veau, un genou à terre, sa belle chemise blanche mouchetée de son propre sang. Ils étaient peut-être quatre, mais il n'était certainement pas dit que Billy Ray Walker se rendrait sans se battre. Il se débattit de toutes ses forces, tentant de se dégager, tirant sur ses bras, ruant comme un mulet dans les jambes de ceux qui le tenaient. Il avait presque réussi à se libérer quand le quatrième type, celui qu'il ne connaissait pas, le cueillit d'un crochet vicieux à la mâchoire. Les deux autres réaffirmèrent leur prise et le rejetèrent encore plus violemment contre le wagon. Sa tête déjà endolorie alla cogner une nouvelle fois contre la taule. Il sentit qu'on le lâchait, mais il était bien trop groggy pour penser à en profiter. Puis ce fut une avalanche de coups, une véritable pluie battante qui le martelait sans pitié. Ses jambes se dérochèrent sous lui. Il s'effondra sur les graviers. La punition continua de plus belle, mais très vite, la douleur se fit plus discrète. Elle semblait s'estomper, cédant la place à une étrange torpeur. La sensation des coups lui parvenait à présent comme un écho, une information sans signification véritable. Les cris de rage de ses tortionnaires se faisaient de plus en plus lointains. Sa tête lui parut soudain légère. Très légère. Il commença à avoir froid. Et puis plus rien.

### Chapitre III – Le voyage

Lorsque Billy Ray émergea de l'inconscience, une odeur âcre envahit ses narines et précipita son réveil. Puis il sentit des picotements le long de son dos et contre son visage tuméfié. Il tenta de se redresser et sentit quelque chose crisser sous les paumes de ses mains. Il ouvrit péniblement un œil. Il était allongé au beau milieu d'un tas de foin, recouvert des pieds à la tête. En relevant un petit peu plus la tête, il vit aussi l'origine de ce parfum désagréable qui l'avait tiré du sommeil : une bouse fumante s'étalait à moins d'un mètre de lui. Tout en essayant de reprendre ses esprits, il se débarrassa de la paille et parvint à s'adosser à la paroi. Il comprit aussitôt d'où provenait l'odorant présent qui lui avait été fait. Il était – en compagnie d'une bonne demi-douzaine de vaches – à l'intérieur d'un wagon à bestiaux, manifestement en mouvement à en juger par les secousses et le vacarme de planches et de ferraille malmenées qui se faisait, bon an mal an, un chemin vers son cerveau embrumé. Une des bêtes considéra un instant l'intrus d'un œil placide avant de retourner à sa mastication.

Assis parmi les vaches, le jeune homme secoua la tête pour en chasser les dernières bribes de sommeil. Il resta un long moment sans bouger, tentant de faire le point sur sa situation. C'est là que la terrible vérité le frappa comme une gifle : ces ordures avaient dû profiter qu'il soit inconscient pour le cacher dans un wagon en partance pour Dieu seul savait où !

Furieux, il voulut se lever, mais une douleur stridente au côté lui intima l'ordre de rester assis encore un moment. Décidément, ils n'y étaient pas allés de main morte, les salauds. Il passa ses mains sur son visage pour estimer l'étendue des dégâts. Après un examen minutieux, il décida que, hormis une arcade sourcilière un peu entamée, un gros hématome à la pommette, un autre plus petit au front et le menton fendu, rien de notable n'était arrivé à son visage. C'était déjà un bon début. Ces quatre crétins n'étaient même pas parvenus à lui casser le nez alors que lui en avait déjà deux à son tableau de chasse.

— « Billy Ray Walker – 2 ; les snobinards – 0 », railla-t-il à voix haute. Mais la raillerie s'acheva dans une quinte de toux douloureuse, tant sa gorge était sèche.

Combien de temps était-il resté allongé là ? Il balaya les environs du regard et avisa un baquet à moitié rempli d'une eau à l'aspect gras et à la surface de laquelle flottait une couche de brins de paille. L'idée de boire après les vaches était peu ragoûtante mais c'était ça ou se dessécher sur place.

À l'aide de la paroi, il parvint à se mettre debout. La douleur dans ses côtes, bien que toujours présente, s'était quelque peu estompée. Bonne nouvelle, en dépit des mauvais traitements qu'il avait subis, il ne semblait pas avoir quoi que ce soit de cassé. Encore mal assuré sur ses jambes, il longea la cloison en s'y tenant fermement pour ne pas être jeté au sol par le roulis du train et s'agenouilla près du baquet. Effectivement, la teinte trouble de l'eau ne lui inspirait guère confiance. Une des

vaches râla. Il lui répondit par un long soupir. Incapable de se résoudre à boire tout de suite, il décida de commencer par nettoyer le sang séché qu'il sentait tirer sur la peau de sa joue. Il écarta les brins de paille et plongea ses deux mains dans l'eau pour se les passer sur le visage. Il sentit la fine couche de sang craquer sous ses doigts tandis qu'il frottait.

Entre deux lattes de bois, il distingua la lueur orangée du soleil au-dehors. Il laissa passer quelques minutes, continuant de laver ses plaies, et dut se rendre à l'évidence : la lumière du jour allait en décroissant. Il avait dû rester dans les vapes une nuit et une journée entières. Horrifié à cette idée, il se rapprocha de la fente.

Dehors, il vit défiler à vive allure un paysage décharné, fait de sable, de roches et d'herbes longues qui s'agitaient dans le vent. Il s'assit contre les planches lâches, observant les bovins qui le regardaient en retour avec curiosité, et il réfléchit : on n'avait certainement pas embarqué ces bêtes en pleine nuit. Le train dans lequel il se trouvait devait donc rouler depuis le matin. Et bien qu'en cette saison les journées aillent en raccourcissant, étant donnée la vitesse à laquelle filait le tortillard, qui aurait pu dire à quelle distance de chez lui il pouvait se trouver à cette heure ?

Il se remit à genou pour regarder à l'extérieur. Alors qu'il en était à se demander où ce train pouvait bien l'emporter, une maison traversa son champ de vision. Une deuxième suivit quelques secondes plus tard, puis d'autres qui avançaient en rang un peu plus serré. Ils approchaient d'une ville.

*Pourvu qu'on s'arrête*, pensa-t-il.

Comme pour lui répondre, il sentit distinctement une secousse vers l'avant et eut la nette impression que le train ralentissait. Le grincement aigu des freins le lui confirma. S'efforçant de ne pas tomber à la renverse, Billy Ray se remit sur ses pieds tout en se tenant à une poutrelle de métal toute proche. Derrière les vaches, il aperçut la porte du wagon. Longeant à nouveau la paroi afin d'éviter de mettre une des vaches en colère, il progressa lentement jusqu'au panneau de bois, priant pour pouvoir l'ouvrir sans trop de difficulté et surtout sans être entendu. En effet, il était très mal vu de voyager clandestinement. Il avait déjà assisté à la correction reçue par un vagabond qu'on avait découvert voyageant sur les essieux, en gare de Richville. Il n'y avait que peu de chances qu'il ait le temps d'expliquer aux cheminots qui le découvriraient qu'il s'était retrouvé là par accident, et l'idée de subir un nouveau passage à tabac si peu de temps après le précédent ne l'attirait pas du tout. Il lui fallait donc s'éclipser le plus discrètement possible dès que le train entrerait en gare, en espérant que le wagon dans lequel il se trouvait ne serait pas en plein milieu du quai, à la vue de tous.

Le train s'immobilisa dans un long crissement. Agrippé à la porte du wagon, Billy Ray glissa ses doigts dans l'interstice et tira doucement, en faisant attention de ne pas faire trop de bruit. Le panneau coulissa sans difficulté mais fut vite bloqué par une chaîne d'acier à laquelle pendait un lourd cadenas. Il fallait bien se douter qu'on n'allait pas laisser les bestiaux voyager avec les portes ouvertes. Fort heureusement, cela ne devait pas poser trop de problèmes : la chaîne laissait entre les panneaux un jour suffisant pour que le jeune homme puisse s'y faufiler. Il passa précautionneusement la tête à l'extérieur.

Pour la première fois depuis quelques heures, la chance semblait être de son côté. Son wagon se trouvait à la queue du train et donc pratiquement à la limite du quai. Une petite centaine de mètres plus loin, les employés de l'entreprise de transport de marchandises s'affairaient déjà à faire descendre les bêtes des wagons de tête. Sans quitter les travailleurs des yeux, Billy Ray fit passer son épaule hors de la voiture, glissa ses pieds dans le vide et, suspendu à la chaîne, se laissa glisser jusqu'au sol. Sans marquer de pause, il se faufila entre son wagon et celui qui le suivait et partit en

clopinant, les jambes encore flageolantes, se cacher derrière un bosquet d'épineux.

N'osant faire un geste par crainte d'être repéré, il assista à travers les branches entremêlées au long déchargement puis au départ du train. Les bovins avaient été menés vers un bloc de trois entrepôts bas situés non loin de la chétive gare de campagne.

La nuit était totalement tombée, à présent. Il vit les ampoules s'éteindre une à une dans la gare. Très vite ce fut le silence. De part et d'autre de son buisson, la ligne de chemin de fer semblait filer droit dans la nuit, tranchant à travers l'étendue de sable et de courts arbustes que Billy Ray devinait dans les ténèbres.

Au-delà de la petite bâtisse qui servait de gare à cet endroit, il vit s'allumer les lumières de ce qui, à première vue, aurait bien voulu ressembler à une de ces villes de pionniers, comme celles qu'on voyait dans les films de John Ford, mais qui n'était aux yeux du jeune blouson noir qu'un trou perdu dans le désert.

## Chapitre IV – Une ville dans le désert

Quand il fut certain que la gare était vide, il sortit de sa cachette et traversa les rails sur la pointe des pieds en direction des lumières de la ville. Par bonheur, il découvrit qu'une pompe à eau l'attendait contre le mur de la gare. Il but à grandes goulées et profita d'avoir enfin de l'eau propre à disposition pour finir de se débarrasser des dernières traces visibles de la bastonnade de la veille.

À présent plus alerte, Billy Ray observa l'endroit dans lequel le sort l'avait débarqué de force. Comme il lui semblait bien l'avoir vu depuis le bord de la voie, il s'agissait effectivement d'une de ces centaines de petites villes anonymes qui avaient poussé çà et là dans le désert et dont les seuls liens avec la civilisation étaient une route inter-états et parfois une ligne de chemin de fer.

Ces villes champignons, bâties à la va-vite, se résumaient la plupart du temps à une rue principale, bordée de quelques commerces, un hôtel pour les voyageurs et une poignée de maisons jetées de façon anarchique tout autour. Au loin, des ombres éparses de silos et de bâtiments un peu plus conséquents se découpaient sur le ciel nocturne. Et, trônant au beau milieu de tout cela, centre névralgique de cet univers de poche, un saloon embrasait la nuit de son enseigne lumineuse.

À sa vue, Billy Ray se demanda combien de tenanciers de saloons depuis le début de la conquête de l'Ouest avaient trouvé original d'appeler « *The Iron Horse* »<sup>1</sup> un établissement situé en face d'une gare.

Les mains enfoncées dans les poches de ses blue-jeans, le gamin observa pensivement cette petite ville inconnue. Les événements de ces dernières heures se bouscuaient encore dans sa tête. Il avait du mal à comprendre comment un simple rendez-vous avait pu l'amener à se retrouver dans un patelin perdu à l'autre bout de l'Amérique. C'était si incroyable que, par un cheminement improbable de pensées, il en vint à se dire que c'était peut-être bien le destin qui l'avait mené là. Lui qui s'était toujours senti rejeté chez lui, le voilà qui se trouvait par un coup du sort dans cette ville sans nom où, peut-être pour la première fois de sa jeune vie, il était lui aussi anonyme.

Ici, il ne partait pas plus désavantagé que qui que ce soit d'autre. Ici, il pourrait peut-être devenir enfin quelqu'un de respecté.

Il se tourna vers l'obscurité derrière lui : les rails luisaient faiblement sous la lune naissante. Son estomac gronda soudain, le ramenant à la dure réalité. Il n'avait rien avalé de solide depuis la veille. Le prochain train ne passerait certainement pas avant le lendemain matin. Il décida qu'il ne lui servirait à rien de passer la nuit à la gare à attendre et se mit nonchalamment en marche vers la rue principale. Son estomac gronda à nouveau, comme pour lui signaler que l'inscription clignotante « Les

---

<sup>1</sup>. « Le cheval de fer », surnom du chemin de fer.

meilleurs T-bones steaks de l'état » sur la devanture de l'*Iron Horse* lui faisait de l'œil. Mais les quelques piécettes qu'il trouva dans ses poches lui dirent pour leur part qu'il n'y aurait pas de viande au menu ce soir, et que le voyage de retour se ferait au mieux sous la paille d'un wagon à bestiaux comme à l'aller, au pire sur l'essieu comme un évadé de prison.

Un groupe de cow-boys mal dégrossis et caricaturaux le dépassa. L'un d'entre eux se retourna sur lui. Billy Ray soutint son regard. L'autre le salua d'un léger hochement de tête et se remit en marche vers le saloon. Quand le groupe ouvrit la porte de l'établissement, un mauvais morceau de musique *bluegrass* distillé par un vieux juke-box envahit un instant l'air nocturne. Le refrain de la chanson parlait de chevauchées dans l'Ouest sauvage, de chapeaux et de pistolets, comme toutes les chansons de ce genre.

Il avait l'impression de connaître cette chanson. Son père devait l'avoir sur un de ces innombrables disques de *country* qu'il avait l'habitude d'écouter le dimanche, avant de mettre le tourne-disque au clou. Il resta quelques instants à écouter la mélodie étouffée qui se glissait par-dessous la porte et remarqua comme il est étrange que ce qui est à la limite du supportable chez soi prend une tout autre couleur quand on est loin.

Après quelques instants, il décida de se présenter à la porte du saloon pour demander s'il n'était pas possible de lui donner ne serait-ce qu'un quignon de pain, mais il n'eut le temps que d'avancer de quelques pas avant qu'un étrange malaise s'empare de lui. La tête lui tournait et il avait du mal à conserver son équilibre. Dans le saloon, la musique s'interrompit comme dans un rêve. Un silence sinistre tomba sur la rue déserte.

Chancelant, il voulut appeler à l'aide, mais sa bouche refusa de lui obéir. Il regarda vers les fenêtres du saloon, mais sa vue s'était tant troublée qu'il eut l'impression que l'établissement était vide. Il leva les yeux vers le ciel qui, bien qu'il n'y eût pas un seul nuage à l'horizon, était d'un noir d'encre, dépourvu d'étoiles.

Un son indistinct résonna loin devant lui. Il aurait dit un accord de guitare. Il baissa son regard vers la rue, mais l'homme qui venait d'apparaître en face de lui n'avait pas d'instrument de musique. Billy Ray essaya de lui faire comprendre qu'il avait besoin d'aide, mais l'autre resta obstinément immobile, son large chapeau cachant son visage. Les échos d'une nouvelle note de guitare se glissèrent dans son dos et il eut la nette impression que quelqu'un susurrait « Pas encore... » à son oreille.

Un bruit de verre brisé éclata sur sa gauche et le fit sursauter. Il se tourna et vit, dans une ruelle toute proche, deux gros corbeaux qui venaient de renverser une poubelle en se battant pour un bout de viande noire. Apparemment aussi surpris que lui, les deux volatiles interrompirent leur lutte un instant et restèrent immobiles à le dévisager jusqu'à ce que l'un des deux, plus vif que l'autre, se saisisse de l'objet de la dispute tombé au sol et s'enfuie par-dessus les toits. L'autre le prit en chasse en croassant, semblant bien décidé à ne pas laisser s'envoler ainsi le butin. Billy Ray regarda les deux oiseaux sans savoir quoi penser, puis il se retourna vers le saloon, mais l'homme avait disparu.

Dans l'établissement, tout paraissait être redevenu normal. Bien qu'encore un peu étourdi, le garçon sentait ses forces revenir. Intérieurement, il pria pour que cette vision ait été causée par la faim, et non par quelque sinistre séquelle laissée par la bagarre de la veille. Tout de même, il se demandait bien pour quelle raison cet homme n'était pas venu l'aider. Mais, d'un autre côté, qu'est-ce qui lui prouvait qu'il avait effectivement vu quelqu'un et que cela n'avait pas été une hallucination ?

Il se gratta longuement l'arrière du crâne, inquiet, quand un nouveau refrain de

*bluegrass* se déversa dans la nuit, le temps d'une ouverture de porte. Cette fois-ci, en plus des habituelles histoires de chevauchée, la chanson parlait aussi d'une fiancée à retrouver de l'autre côté du désert.

Devant le saloon, un vieux Noir, un étui de guitare à la main, descendait avec précaution les trois marches qui le séparaient du macadam. La démarche mal assurée avec laquelle il traversait lentement la grande rue vers la porte de l'hôtel et les lunettes de soleil qu'il portait en pleine nuit amenèrent rapidement Billy Ray à penser que l'homme n'y voyait pas.

Une violente bourrasque souleva un nuage de poussière sur la rue. L'homme porta sa main à son visage et toussa, laissant échapper une petite sacoche de cuir qu'il avait calée sous son bras. Porté par le vent, un petit morceau de papier s'échappa de la sacoche et vola comme un papillon en direction de Billy Ray, pour venir se coller contre sa jambe. Quittant du regard l'aveugle qui rassemblait ses affaires tant bien que mal, à genoux dans la poussière, le jeune homme baissa les yeux sur ce qui n'était autre qu'un billet d'un dollar. Le visage bienveillant du président Washington semblait vouloir lui faire comprendre qu'il mangerait ce soir à sa faim et rentrerait dans le confort d'un wagon de voyageurs le lendemain.

Ses pensées filant comme des flèches vengeresses, il jubilait déjà à l'idée de la volée qu'il allait bientôt pouvoir mettre aux quatre lâches qui lui étaient tombés dessus la veille. Mais l'image de ses quatre bourreaux lui remit aussitôt en tête celle de Betty Sue, et bien qu'il sût à présent qu'elle l'avait trahi et qu'elle n'avait jamais rien ressenti d'autre pour lui que du mépris, il ne pouvait s'empêcher d'avoir la gorge serrée et le cœur battant en pensant à elle. Tant de choses lui étaient arrivées en si peu de temps et le cœur d'un adolescent a besoin de temps pour admettre la réalité. Puis, sans qu'il sache vraiment pourquoi, son esprit divagua vers l'échoppe de Blacksmith. Il revit les regards désapprobateurs des badauds sur son passage dans les rues de Richville. Il revit le quartier dans lequel il vivait, ses ruelles jonchées d'ordures et ses volets fermés dès la tombée de la nuit. Il revit enfin la dernière image qu'il avait de son père, effondré sur ses bouteilles vides.

À ce moment, il eut le sentiment que le regard intense de George Washington lui racontait une tout autre histoire. L'œil du défunt président semblait lui demander si retourner vers tout cela valait la peine de devenir un voleur, de dépouiller un aveugle. Si cela valait la peine de donner raison à tous ceux qui le traitaient de « petite frappe ».

Billy Ray inspira profondément et expira en un long soupir. Un léger sourire au coin des lèvres, il courut pour rattraper l'aveugle avant qu'il passe la porte de l'hôtel.

## Chapitre V – Clem

— Monsieur !

L'homme se tourna maladroitement dans sa direction, le nez levé comme s'il avait cherché à reconnaître un parfum.

— Excusez-moi, monsieur, vous avez laissé tomber ce billet, dit Billy Ray en le glissant dans la main de l'aveugle.

Le Noir porta sa main à son oreille et frotta le billet entre ses doigts. Lorsqu'il fut certain de ce que c'était, il offrit en retour un large sourire au jeune homme.

— Et bien, jeune homme, laissez-moi vous remercier doublement. D'abord, parce qu'il n'est que trop rare dans ce monde de rencontrer des gens honnêtes. Mais aussi parce qu'il est encore plus rare dans ce coin du monde en particulier de rencontrer quelqu'un qui donne du « Monsieur » à un vieux nègre comme moi. Par ici, même les gamins de votre âge m'appellent « garçon », alors que j'ai largement l'âge de leur père. Merci deux fois, donc.

Sur le moment, Billy Ray ne sut quoi répondre. Un silence gêné s'installa.

— Excusez-moi, fit-il timidement après quelques instants, mais à vous voir de loin, j'avais cru que vous étiez aveugle.

— Mais c'est la triste vérité, jeune homme.

— Dans ce cas, comment pouvez-vous être si certain que je suis Blanc et pas... ? Je veux dire, comment savez-vous que je ne suis pas... ?

— Que vous n'êtes pas nègre comme moi ? Dites-moi : une guitare sonne-t-elle comme un piano ? Un chat peut-il aboyer comme un chien ?

— Je... Je ne sais pas. Non ?

— Bien sûr que non. Vous savez, on m'a pris mes yeux, jeune homme, mais pas mes oreilles. Et aussi sûr que feu ma mère n'a pas élevé un idiot, vous, vous êtes Blanc, blanc comme la neige. Et pas bien vieux, en plus de ça. Pas plus de seize ou dix-sept ans, je dirais.

— Seize. J'ai seize ans, répondit Billy Ray, impressionné.

— Vous voyez, on ne peut pas se tromper. Mais dites-moi, est-ce que ce ne serait pas votre ventre que j'entends gronder d'ici ?

— Euh... Si, monsieur.

— Oh, laissons donc tomber les simagrées et les « Monsieur », tu veux bien ? Je suis Clement Jackson. Mais mes amis m'appellent Clem, alors ne t'avise pas de m'appeler autrement ! Et toi, comment t'appelle-t-on, mon gars ?

— Je m'appelle Billy Ray. Billy Ray Walker.

— Enchanté, fit-il tout sourire en lui serrant vigoureusement la main. Et bien, Billy Ray Walker, que dirais-tu de partager un bon steak avec moi ? J'ai faim et j'ai comme dans l'idée que toi aussi tu aurais bien besoin de quelque chose de solide derrière la cravate, non ?

— Euh... Oui.

— À la bonne heure. Accompagne-moi donc un petit instant, fit-il en se remettant en marche vers la porte de l'hôtel. Je dépose juste Linda dans ma chambre à l'hôtel et après, nous irons manger en face.

— « Linda » ? demanda Billy Ray en cherchant alentour s'il y avait quelqu'un d'autre dans la rue avec eux.

— Oui : ma guitare, répondit Clem en riant. J'ai donné à cette merveille le nom de la première donzelle qui m'a fait tourner la tête quand j'étais gamin.

— Oh. Mais dites... Enfin, dis-moi, Clem, tu disais tout à l'heure que les nègres étaient mal vus dans le coin, mais je te vois sortir d'un saloon plein de Blancs et tu loges à l'hôtel. On ne te pose pas trop de problèmes ?

— Non, rassure-toi, ça se passe plutôt pas mal pour moi ici. Ça a beau ne pas être tout à fait la terre promise, ce n'est tout de même pas le pire des endroits pour quelqu'un comme moi, non plus. Le tenancier du saloon est un vieil ami. Et les clients me tolèrent parce que mon *blues* les change un peu de leur ordinaire *country* et *bluegrass*. Et pour peu que l'un d'entre eux soit pris par l'envie de jouer les malfaisants avec moi, il y a un fusil derrière le comptoir du patron tout disposé à lui expliquer son erreur. Pour ce qui est de l'hôtel, je crois que le patron a compris qu'une touche de « tolérance » pouvait lui rapporter un peu d'argent, alors il s'est fait à l'idée d'héberger des nègres. Enfin, du moins un de temps en temps...

Sur ces mots, Clem lui fit signe de l'attendre et monta les quelques marches du perron. Un grelot tinta quand il ouvrit la porte. À travers une fenêtre, Billy Ray le regarda se diriger vers un couloir à gauche du comptoir en s'aidant du mur. Le réceptionniste lisait son journal, avachi derrière le comptoir. Il ne leva même pas les yeux vers l'homme qui peinait à trouver le chemin de sa chambre en se cognant contre les murs. Clem parvint jusqu'à un couloir dans lequel il s'engouffra. À l'entrée, suspendue à une chaînette, une petite pancarte disait « Partie réservée aux gens de couleur ».

## Chapitre VI – Bienvenue à Ashburgh

Quelques minutes plus tard, Clem poussait la porte du saloon avec Billy Ray sur les talons. L'établissement commençait déjà à se vider. Dans la salle, les derniers clients suivaient d'un œil suspicieux – et passablement imbibé pour certains – le nègre qui se frayait un chemin à tâtons entre les chaises en désordre, avec un gamin en blouson de cuir dans son sillage. Un barman avec des épaules de footballeur professionnel se déplaça de derrière le comptoir en se massant les lombaires du poing. Lorsqu'il aperçut Billy Ray, il posa le verre qu'il était en train d'essuyer, décolla sa cigarette de ses lèvres d'un air las, souffla et fit à l'attention de l'aveugle :

— Eh bien, voyez donc ce que le chat nous a rapporté ! Clem, qu'est-ce que tu fiches ici avec ce gamin ? Tu sais pourtant que si le shérif me voit servir un mineur, je suis bon pour qu'il me fasse fermer boutique.

— Oh, laisse tomber, Nick, tu veux bien ? répondit l'aveugle en venant s'accouder au bar. D'abord, tu sais aussi bien que moi que Bronson dort à poings fermés à l'heure qu'il est. Il est parti d'ici il y a près de deux heures et il était plein comme une barrique. En plus, tant que tu ne sers pas d'alcool au mineur en question, il n'y a pas de mal, si ?

— Mouais, répondit l'autre en récupérant une pièce de monnaie sur le comptoir, l'air peu convaincu.

— Et si ça peut te rassurer, je te promets que je ne te dénoncerai pas, ajouta-t-il en levant la main droite. Et toi, Billy Ray ? Je suppose que tu n'as pas non plus l'intention d'aller cafarder au shérif, si ?

Le gamin ne sut quoi répondre.

— Mais c'est qu'en plus de la musique, monsieur donne dans l'humour, maintenant ! répondit le tenancier en faisant claquer son torchon sur le comptoir.

— Allez, arrête de nous faire ton numéro et sers-nous plutôt deux T-bones steaks dont tu as le secret. Le même a faim et moi aussi. En plus, ce soir tu as de la chance, j'ai de l'argent plein les poches !

— Ça, je le sais : cet argent, c'est moi qui te le donne, rétorqua-t-il en tirant une bouffée sur sa cigarette. D'accord, allez donc vous asseoir, je vous apporte ça.

Un sourire au coin des lèvres, il écrasa le mégot de sa cigarette dans un cendrier et partit vers la petite cuisine de laquelle il pouvait observer la salle par un passe-plat. Clem se tourna vers son jeune invité :

— Et si tu nous trouvais une petite table au calme, histoire qu'on puisse causer tranquillement en mangeant, qu'en dis-tu ?

Les steaks arrivèrent rapidement, accompagnés de copieuses portions de pommes de terre sautées. Dans un premier temps, la conversation se limita aux bruits de mastication de Billy Ray. Mort de faim, le garçon dévora tout ce qu'il y avait dans son assiette comme s'il avait peur qu'on vienne le lui reprendre. Clem finit même par lui

donner la moitié de son steak en ajoutant que c'était signe de bonne santé d'avoir un bon coup de fourchette comme ça à son âge. Quand il entendit les couverts tinter enfin dans l'assiette de son jeune compagnon, il but une gorgée d'eau et demanda :

— Alors, petit, on se sent mieux le ventre plein, non ?

— Pour ça, oui. Je n'avais rien avalé depuis hier soir. Et en plus, je dois dire que ces steaks sont vraiment excellents.

— Tu as entendu ça, Nick ? Le même apprécie tes steaks !

— Les meilleurs de tout l'état ! Je ne l'aurais pas écrit sur ma devanture si ce n'était pas vrai, répondit une voix dans la cuisine.

— Bien, maintenant que tu es rassasié, reprit Clem à l'intention de Billy Ray, raconte-moi ton histoire.

— Comment ça ?

— Écoute, pour le moment, tout ce que je sais de toi se résume à ton nom, au fait que tu rends aux gens l'argent qui leur tombe des poches et que tu as un solide appétit. Tu avoueras que c'est plutôt succinct. Tu dois bien en avoir un peu plus à raconter, non ?

— Je ne sais pas trop par où commencer, répondit timidement le jeune homme en s'essuyant la bouche du revers de la main...

— Je ne sais pas, moi. Tiens, qu'est-ce qui t'amène à Ashburgh, par exemple ?

— Ashburgh ?

— Oui, Ashburgh. C'est le nom de cette ville. Tu ne le savais pas ?

— À vrai dire, non. Disons que je me suis retrouvé là par hasard...

— Vraiment ? C'est drôle, j'ai du mal à imaginer qu'on puisse se retrouver à Ashburgh par hasard. J'aurais plutôt imaginé que c'était le genre d'endroit perdu au milieu de nulle part qu'il faut vraiment chercher pour le trouver. Et dis-moi, comment diable se retrouve-t-on ici par hasard ?

— Eh bien, il semblerait que ce genre de choses t'arrive quand tu t'intéresses à la mauvaise fille et que quatre gros bras décident d'y mettre bon ordre en te tabassant et en te cachant dans un wagon à bestiaux en partance pour un endroit où on n'arrive habituellement pas par hasard.

— Oh, je vois. Pas très réjouissant comme histoire. Et ça s'est passé où, cette aventure ?

— À la gare de triage de Richville.

— Richville ? Tu veux parler de Richville, près de Nottingale ?

— Oui, c'est bien ça. Tu connais ?

— Comme ça. Je suis allé jouer deux ou trois fois dans ce coin-là. Mais ce n'est pas vraiment la porte à côté. C'est au moins à cinq cents miles vers l'Est.

— Cinq cents m... Ah ! Les ordures, s'étouffa Billy Ray, si je pouvais les tenir en face de moi maintenant, je...

— Oui, mais tu ne peux pas, le coupa immédiatement Clem, alors ça ne sert à rien de t'énerver tout seul.

— Oui, excuse-moi, se renfrogna le garçon. Tu as raison.

— Tu sais, ça risque de ne pas être facile de rentrer chez toi. C'est qu'il y en a pour une sacrée trotte.

— J'avais pensé peut-être repartir comme je suis venu.

— Planqué dans un wagon à bestiaux, tu veux dire ? Dans ce cas, si j'étais toi, je m'armerais de patience parce que le prochain train en partance vers l'Est ne passera pas avant un mois. Cette ligne ne fait pas de transport de voyageurs, juste du fret et le ravitaillement en bestiaux et en produits de première nécessité des bourgades du coin. Les trains se chargent à l'Est, partent vers l'Ouest et alimentent les petites villes

comme Ashburgh le long de la route à raison d'un convoi par mois. Dans le temps, il y en avait plus que ça, mais la compagnie ferroviaire a décrété que ce n'était pas assez rentable. Sinon, une autre solution pour toi serait de prendre le bus, mais le prochain pour l'Est ne part pas avant vendredi et nous sommes mardi. En plus, je n'ai pas tout à fait l'impression que tu as les moyens de te payer le voyage. Donc je pense que la question vraiment importante pour le moment serait de savoir où tu vas passer la nuit.

À chaque mot que Clem prononçait, Billy Ray s'enfonçait un peu plus dans sa chaise. Il commençait à réaliser dans quel pétrin Milton et sa bande de crapules l'avaient fourré. Le regard vissé sur son assiette vide, il marmonna d'une voix triste « Je... Je ne sais pas quoi faire ». À sa grande surprise, il entendit Clem s'esclaffer, comme s'ils riaient à une plaisanterie que Billy Ray n'aurait pas comprise. En lui tapotant gentiment le bras, il lui dit d'un ton rassurant :

— Allons mon gars, à ton âge on ne se laisse pas démonter pour si peu, enfin ! Tu es vivant, en bonne santé et tu as le ventre plein. De quoi d'autre a-t-on besoin à seize ans, hein ? Tu as la vie devant toi. Tu n'as qu'à te dire que ces vauriens t'offrent un voyage que tu ne te serais peut-être jamais payé autrement. Allez, laisse donc faire le vieux Clem pour ce qui est du couchage ce soir, et demain nous chercherons à tête reposée une solution pour rentrer chez toi. C'est d'accord ?

Billy Ray sentit le poids sur son estomac se faire plus léger. Il ressentit un profond sentiment de sympathie et de gratitude envers cet homme qui le prenait tel qu'il était et l'aidait sans rien demander en échange. Un sourire naquit sur son visage et il répondit :

— D'accord. Merci.

— Attends peut-être de voir où tu vas dormir avant de me remercier...

Tandis qu'ils parlaient, la salle s'était complètement vidée. Nick ferma la double porte de l'entrée à clef. Puis il alla poser les clefs sur le comptoir et vint s'installer à la table avec trois bouteilles de bière.

— Allez, c'est la tournée du patron, fit-il simplement en levant sa bouteille. Santé, messieurs !

— À la tienne, fit Clem avant de prendre une longue lampée de bière fraîche. Dis-moi, Nick, le même a besoin d'un endroit pour dormir cette nuit. Tu as toujours le lit de camp dans la réserve ?

— Peut-être bien, répondit lentement le tenancier en jetant à Billy Ray un regard en biais. Oui, c'est bien possible, seulement je ne loge personne gratuitement.

— Mais je l'entendais bien ainsi, reprit Clem avant que Billy Ray ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Le ménage de la salle demain matin au réveil, ça t'irait comme tarif ?

Nick marqua une pause. Fixant le sourire bon enfant de Clem, il fronça les sourcils, un air d'intense réflexion sur le visage. Il porta la bouteille à ses lèvres, but une gorgée et la reposa sur la table. Puis il regarda Billy Ray et lui dit :

— Mais bois donc, même ! Il n'y a rien de plus infect que la bière tiède. Et pour demain matin, tu trouveras le balai et la serpillière dans le placard de la cuisine.

## Chapitre VII – Rencontre à la croisée des chemins

Le disque diaphane de la lune dérivait bas dans le ciel nocturne. Son aura argentée donnait au sable du désert un éclat bleuté. Une brise légère faisait danser les quelques touffes d'herbe jaunie égarées çà et là. Plantée à la croisée des chemins, une haute silhouette projetait une ombre effrayante. Billy Ray reconnut immédiatement cet homme étrange qui l'avait dévisagé alors qu'il faisait un malaise en pleine rue, quelques heures auparavant. Immobile, son chapeau à larges bords et son long cache-poussière dont les pans flottaient dans le vent lui donnaient des airs d'épouvantail. Une bourrasque fit voler quelques plumes de corbeau devant les bottes du jeune homme avant de les envoyer se perdre au loin.

Sorti de nulle part, un énorme molosse au pelage plus noir que la nuit trotina vers l'homme sans faire le moindre bruit, comme si ses grosses pattes de velours ne touchaient pas terre. Toujours droit comme la justice, l'homme tendit une main aussi noire que le poil de l'animal. Ce dernier frotta son museau plissé contre les doigts de son maître.

Portés par le vent, quelques accords de guitare fantomatiques résonnèrent au loin avec des échos surnaturels. Comme s'il ne remarquait qu'à ce moment que quelqu'un les observait, le chien se mit soudain à gronder en direction de Billy Ray. L'homme en noir attrapa doucement mais fermement la lourde chaîne qui faisait office de collier au molosse, puis il se tourna lentement vers Billy Ray. Son large chapeau cachait la totalité de son visage. Il resta quelques instants ainsi sans bouger, puis ce fut comme si l'éclat de la lune se faisait tout à coup plus intense. En l'espace de quelques secondes, il fit clair comme en plein jour. Plus clair même, car le sable et même le ciel nocturne prirent l'apparence de la craie. Seules restaient suspendues au beau milieu de ce décor immaculé les silhouettes noir de jais de l'homme et de son chien qui finirent par pâlir elles aussi pour se dissoudre dans la lumière. Une phrase parvint aux oreilles de Billy Ray, comme chantée par la brise : « *Meet me at the crossroads...* »

C'est là que le premier coup retentit...

## Chapitre VIII – L’Iron Horse

Une rafale de coups s’abattit sur la porte branlante de la réserve. Billy Ray sursauta sur son lit de camp et se demanda pendant quelques instants où il pouvait bien s’être réveillé, cette fois. La voix rauque de Nick à travers la porte acheva de lui remettre les idées en place.

— Oh, gamin, cria-t-il. C’est l’heure ! Le soleil est presque levé et la salle ne va certainement pas se balayer toute seule.

— J’arrive, répondit Billy Ray, les sens embrumés par le manque de sommeil et le cœur battant encore du rêve étrange dont le tenancier venait de le tirer.

— Attends une seconde, fit Nick. Je t’apporte un baquet d’eau chaude et une savonnette, histoire que tu puisses faire un petit brin de toilette. Pas de « pue la sueur » dans mon établissement !

Billy Ray ouvrit la porte et quelques instants plus tard, Nick entra dans la réserve avec une bassine et une éponge.

— Et puis tiens, fit-il en déposant le baquet à même le sol, je t’ai même trouvé une brosse à dents. Allez, je te laisse dix minutes pour être propre comme un sou neuf et venir me rejoindre en salle. Ne traîne pas ou je viens te frictionner moi-même !

Moins d’une heure plus tard, Billy Ray avait essuyé les tables, remis les chaises en place et finissait de balayer la salle en sifflotant.

— Eh bien dis-moi, fit Nick avec jovialité, voilà ce que j’appelle du travail vite fait et bien fait ! Félicitations, mon garçon.

— Merci. Que dois-je faire de la sciure ?

— Va donc vider ça derrière le saloon. Après ça, je t’offre un bon café. Tu l’as bien mérité.

Prenant garde de ne rien renverser, Billy Ray souleva deux seaux remplis à ras bord de la sciure qu’il avait ramassée sur le parquet du saloon et les emporta dans l’allée qui longeait l’établissement. Progresser dans l’étroit passage, chargé comme il l’était et sans trébucher sur les ordures qui jonchaient le sol n’était pas chose aisée, mais il parvint tout de même à faire son chemin jusqu’à l’arrière du bâtiment sans trop d’encombre.

Il était sur le point de vider ses seaux sur le tas de sciure qui occupait une bonne partie du chemin quand soudain un long grondement sourd résonna dans son dos et le figea littéralement sur place. L’allée prit subitement une teinte irréaliste. Son cœur se mit à battre la chamade et l’image du molosse de son rêve s’imposa immédiatement à son esprit. Était-il encore en train de rêver ? Ou bien faisait-il un nouveau malaise, comme la veille ? Tremblant, la gorge serrée, Billy Ray n’osait pas se retourner de peur de se retrouver nez à museau avec cet énorme animal venu des tréfonds de son imagination qu’il entendait s’approcher lentement.

Une brindille craqua à moins de cinq pas derrière lui. Il ne pouvait pas rester comme ça, sans bouger, à attendre son sort. Prenant son courage – et un des seaux – à

deux mains, il fit volte-face et lança le lourd récipient de toutes ses forces vers son agresseur. Ce dernier, surpris par la réaction du jeune homme, s'enfuit dans l'allée avec un couinement aigu. Assis dans la sciure dans laquelle son acrobatie l'avait fait trébucher, Billy Ray regarda s'éloigner en courant un petit bâtard qui n'avait que la peau sur les os. Reprenant son souffle avec difficulté, il se fustigea intérieurement d'avoir pris ce pauvre corniaud pour un prédateur fantastique tout droit sorti de ses cauchemars. Ce rêve étrange l'avait décidément impressionné plus qu'il l'aurait cru. Cette soudaine émotion lui avait donné un début de migraine. Il entreprit de se masser lentement les tempes pour faire circuler le sang qu'il sentait battre à ses oreilles. Le mal de tête s'évanouit aussi vite qu'il était venu.

Un bruit attira son attention. Perchés sur le toit du bâtiment voisin, un groupe de quatre corbeaux le détaillaient avec intérêt. Peut-être avait-il dérangé leur déjeuner à eux aussi. L'un d'entre eux croassa comme pour se moquer de ce gamin vautré dans la sciure. Les autres l'imitèrent rapidement, mais une pierre bien placée les dispersa. Les volatiles rieurs s'enfuirent sans demander leur reste.

Billy Ray se releva et vida son second seau avant de s'en retourner jusqu'à la porte du saloon. Il posa ses seaux à côté de l'entrée et suivit les effluves de café fraîchement moulu jusqu'au comptoir où Clem l'attendait en sirotant une tasse.

— Bonjour, Clem.

— Oh, salut, petit, répondit le vieux guitariste avec dans la voix une affection non feinte. Alors, tu as bien dormi ?

— On a fait avec, répondit Billy Ray avec un sourire en coin tandis que Nick posait devant lui une tasse de café fumant.

— Dis donc, toi, fit le tenancier, tu crois peut-être qu'il y en a beaucoup dans le coin des chambres trois étoiles comme celle où tu as passé la nuit et où le café est gratuit, par-dessus le marché ?

— Je ne sais pas. Il y a beaucoup d'endroits où on peut faire travailler un mineur comme un esclave pour une nuit passée dans un placard, par ici ?

Tous trois rirent de bon cœur. Billy Ray but une gorgée de café en s'étonnant à quel point ce simple moment partagé avec ces gens qu'il connaissait à peine le faisait se sentir chez lui, bien plus qu'il ne s'était jamais senti chez lui à Richville. Après un moment, Clem posa sa tasse sur le comptoir et se tourna vers Billy Ray.

— Tu sais, j'ai bien réfléchi à ton histoire et j'ai peut-être trouvé une solution.

— Vraiment ?

— Je le crois. Écoute : ni Nick ni moi n'avons les moyens de te dépanner du prix du voyage en train jusqu'à Richville. En revanche, Dwight Robertson, le représentant en spiritueux, m'a dit il y a quelques jours qu'il comptait se rendre à Red Creek et il me proposait de faire partie du voyage. Disons qu'il a remarqué que les clients consommaient plus quand il y a de la musique et que du coup, c'est meilleur pour ses affaires. En fait, il s'agit de faire un parcours en quelques étapes et nous serions arrivés à Red Creek d'ici samedi prochain. Au départ, j'avais l'intention de décliner son offre, mais hier soir j'ai changé d'avis. Je crois qu'une petite virée vers l'Est me fera le plus grand bien. Et puis, une fois à Red Creek, nous serons presque à mi-chemin et nous aurons peut-être assez de monnaie en poche pour te payer le billet de retour depuis là-bas. Qu'en penses-tu ?

— Je... Je ne sais vraiment pas quoi dire, Clem, bafouilla Billy Ray.

— Alors, dis juste que c'est d'accord ! Je joue une dernière fois ici ce soir et nous partons demain matin. Enfin, si Monsieur le directeur du placard trois étoiles veut bien te loger une nuit de plus.

— Ah, mais bien sûr, très cher ami, répondit Nick sur un ton ampoulé de lord

anglais, tout en astiquant son comptoir, sauf que, depuis peu, j'ai augmenté mes tarifs. Vous comprenez, l'inflation est un mal terrible pour nous autres petits commerçants... Cette fois, il vous en coûtera une séance de vaisselle, jeune homme. Payable d'avance, cela va de soi.

— Cela va de soi, reprit Clem en imitant son ami.

Billy Ray finit son café d'un trait et dit en tapant du plat de la main sur le comptoir :

— Bien ! Et à présent, messieurs, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller régler son compte à une pile d'assiettes sales...

## Chapitre IX – Cool Drink of Water Blues

L'après-midi touchait à sa fin. Assis devant l'*Iron Horse*, Billy Ray avait écouté, rêveur, Clem répéter ses gammes une bonne partie de la journée. Les doigts d'ébène du *bluesman* voletaient comme des papillons le long des cordes de sa vieille National Dobro cabossée, pour en tirer toutes sortes de notes. Des notes d'ombre et de lumière qui semblaient venues d'un autre monde. Des notes qui faisaient défiler dans l'esprit du garçon un paysage sonore qui changeait sans cesse et éveillait en lui une multitude de sentiments. Par moments, il avait l'impression d'entendre le rugissement d'un fauve, à d'autres les pleurs d'un enfant ; la voix chantante d'une femme, parfois, ou bien le bruissement subtil du sable courant dans le désert. Tout en continuant de jouer doucement, Clem demanda :

— Alors, petit, tu aimes ce que tu entends ?

— Pour sûr ! Tu es vraiment fort. Qu'est-ce que j'aimerais pouvoir jouer comme ça.

— Merci du compliment. Mais tu sais, rien n'est gratuit dans ce monde. D'abord, ça demande du travail. Beaucoup de travail. Mais ce n'est pas suffisant, loin de là. Tu vois, le *blues*, c'est bien plus que de la musique. C'est cette petite parcelle un peu plus sombre qu'on a tous au fond de nous, ce petit endroit où se cachent toutes nos illusions perdues. Et quand on joue le *blues*, c'est avec cette part de nous qu'on joue. C'est pour ça que c'est la seule musique vraiment universelle, la seule qui touche tout le monde, parce que cette part de pénombre, on l'a tous en nous. Et si le *blues* nous fait tant de bien, c'est justement parce qu'il nous rappelle qu'on n'est pas tout seul à aller mal. En quelque sorte, c'est un peu comme de la magie. Mais cette magie a un prix, et la malédiction du *blues*, c'est que pour pouvoir rendre les autres un peu plus heureux, il faut avoir été malheureux, avoir souffert un peu plus que les autres.

— Oui. C'est ça ou vendre son âme au diable à ce qu'on prétend, plaisanta Billy Ray.

— C'est vrai que certains pensent qu'il faut donner quelque chose en échange. Et même si je ne crois pas une seconde que ce vieux filou de Tommy Johnson ait donné son âme à qui que ce soit, il a certainement donné beaucoup de son temps à raconter son histoire à qui voulait l'entendre ! Il faut croire que ça compte. Oh, et puis ça amuse les gens de croire à ce genre de bêtises. Je sais qu'il y a déjà eu par le passé des gens assez bêtes pour croire que j'avais donné mes yeux pour obtenir mon jeu de guitare. Bah ! Je les laisse dire. Si je ne les dissuade pas, ils parleront peut-être de moi autour d'eux et me fabriqueront une légende comme celle de Johnson sans que j'aie besoin de bouger le petit doigt. Si ça peut remplir les salles dans lesquelles je joue et faire monter mes cachets, et tant qu'on ne me brûle pas pour sorcellerie, je devrais pouvoir vivre avec ça !

Avec un grand sourire, il attaqua un nouveau morceau. Billy Ray crut reconnaître le *Cool Drink Of Water Blues* de Tommy Johnson dont on lui avait fait écouter un

vieux 78 tours un soir dans le quartier nègre de Richville. Il attendit patiemment que Clem termine et se résolut à lui poser la question qui lui brûlait les lèvres pratiquement depuis leur rencontre.

— Dis-moi, Clem, si ce n'est pas trop indiscret, je voulais te demander... Tes yeux, c'est arrivé comment ?

— Eh bien, tu auras pris ton temps ! Cette question arrive toujours à un moment ou à un autre, mais d'habitude, les gens sont bien plus prompts que ça à la poser.

— Désolé. Non, laisse tomber, je...

— Mais non, toi, laisse tomber avec tes excuses. Si j'étais à ta place, je crois que je poserais la question aussi. C'est naturel, on est tous comme ça, dans le fond. Je ne devais pas être beaucoup plus vieux que toi quand ça m'est arrivé. À l'époque je purgeais une petite peine au pénitencier d'état pour vandalisme. Une bande de gamins avait balancé un caillou dans une vitrine et j'ai eu le malheur de passer par là au même moment. Le policier qui m'a arrêté avait bien vu une bande de mômes se tirer en courant, mais l'innocence présumée d'un nègre presque adulte ne pesait pas bien lourd face à celle d'une bande d'enfants blancs, encore plus en ce temps-là qu'aujourd'hui. Donc, après une mascarade de procès, le juge a décrété qu'un exemple devait être fait. Un exemple de quoi ? J'avoue que je me le demande encore. Il m'a envoyé passer trois mois en prison. Trois mois pour une vitrine que je n'avais même pas cassée... Trois mois en compagnie de toute une clique de violeurs et de meurtriers. Enfin, de ces trois mois, je n'ai en réalité fait que deux semaines dans le pénitencier proprement dit. Un soir, au réfectoire, un grand type dont j'avais remarqué qu'il me regardait de travers depuis mon arrivée a voulu me prendre mon dîner. Je me souvenais des avertissements que m'avait dispensés un de mes oncles qui avait passé une bonne partie de sa vie dans ce genre d'institutions. Il m'avait prévenu que si je devais me retrouver dans une situation comme celle-là, il ne fallait surtout pas que je me laisse faire, pas même une fois, sans quoi je deviendrais très vite l'esclave des autres prisonniers, sans espoir de retour. Alors, quand le gars s'est approché, je ne me suis pas démonté. Il a posé sa main près de mon assiette. J'ai planté le manche de ma cuiller en plein milieu du tatouage qui en ornait le dos. À peine avait-il commencé à crier de douleur que deux de ses copains avaient déjà fondu sur moi. Je ne garde que des souvenirs assez flous de ce qui s'est passé ensuite. Je me souviens d'une espèce de brouillard de douleur et d'une atroce brûlure sur mon visage juste avant que je perde connaissance. Dans la bagarre, l'un d'entre eux avait bousculé la table et renversé mon assiette. La soupe m'a brûlé tout le haut du visage.

J'ai purgé le reste de ma peine allongé dans un lit, à l'infirmerie. À ce qu'on m'en a dit dans les jours qui ont suivi, les brutes qui m'ont fait ça se sont acharnées sur moi jusqu'à ce que les matons me tirent de là, inconscient et baignant dans mon sang. Les coups, les contusions, les côtes brisées, les brûlures, tout cela a fini par guérir avec le temps. Mais malheureusement, pas mes yeux.

Quand on m'a relâché, je suis retourné quelque temps vivre avec ma mère et mon frère, à quelques miles d'ici. Mais bien vite, j'en ai eu assez d'avoir l'impression d'être un fardeau pour ceux que j'aimais. J'ai donc pris Linda, ma guitare, et je suis parti gagner ma vie en faisant ce que je savais faire de mieux. Et c'est comme ça qu'a débuté ma nouvelle vie et que j'ai commencé à sillonner le pays, portant la bonne parole du *blues* à mes contemporains.

Sur ses mots, Clem reprit sa guitare et entonna pensivement *Broke And Hungry* de Blind Lemon Jefferson.

## Chapitre X – Meet Me at the Crossroads

La nuit tomba bientôt et avec elle arrivèrent les premiers clients de l'*Iron Horse*. Nick donna à Billy Ray de quoi dîner et lui demanda de bien vouloir passer la soirée dans la remise afin que le shérif ne le voie pas s'il devait venir, ce qui était plus que probable. Même dans un endroit aussi reculé qu'Ashburgh, un tenancier de saloon qu'on surprendrait en train de servir un jeune de moins de vingt et un ans aurait toutes les chances de voir sa licence suspendue, voire pire. Après ce que Nick avait fait pour lui, Billy Ray ne pouvait faire moins qu'accepter. Il avait passé ainsi la soirée allongé sur le lit de camp, sirotant une bière – dormir dans la réserve avait certains avantages – en écoutant le récital de Clem à travers la mince cloison de bois qui le séparait de la salle. Il avait beau l'avoir écouté toute l'après-midi, le jeune homme ne se lassait pas des histoires douces amères qui peuplaient les chansons du vieux nègre. Enivré par les notes magiques distillées par le *bluesman* aveugle, Billy Ray se laissa peu à peu envahir par le sommeil et la voix de Clem guida son esprit vers le mystérieux territoire des rêves...

*Meet me at the crossroads,  
And I'll be waiting there for you.  
Meet me at the crossroads,  
That's were your fate is coming true...<sup>2</sup>*

La voix de Clem se faisait de plus en plus lointaine. Flottant haut au-dessus des terres arides, Billy Ray voyait le désert filer sous lui. Il regarda alentour et vit qu'une multitude de corbeaux obscurcissait le ciel. Loin, très loin au-dessous de cette sombre escorte qui l'accompagnait vers une destination inconnue, un fin ruban de bitume courait à travers les plaines sablonneuses, paraissant se dérouler à l'infinie.

« Où allons-nous ? » demanda le jeune homme à haute voix à l'impressionnant nuage de plumes noires qui l'entourait. Les corbeaux croassèrent tous à l'unisson, et le chœur qu'ils formèrent semblait répéter inlassablement « Crossroads, crossroads... », mantra insensé qui glaça le sang de Billy Ray sans qu'il comprenne pourquoi.

Il releva les yeux vers la ligne d'horizon qui s'éclaircissait à mesure qu'il avançait. Une gigantesque sphère de lumière intense s'élevait lentement au-dessus des collines dont il distinguait les formes immobiles au loin. De là où il se trouvait, elle paraissait plus grande que le soleil. La nuée de corbeaux se dispersa silencieusement tandis qu'il avait la sensation de voler de plus en plus vite, droit vers la lumière aveuglante. Baigné par l'intense clarté, il filait à une vitesse qui défiait son imagination. Le désert

---

<sup>2</sup> « Viens me trouver à la croisée des chemins, c'est là que je t'attendrai. Viens me trouver à la croisée des chemins, c'est là que ton destin te sera révélé. »

sous lui n'était plus désormais qu'un tapis trouble et sans contour. Le disque lumineux occupait maintenant presque tout son champ de vision.

Il filait vite, toujours plus vite vers la lumière, quand soudain sa course s'arrêta nette. Choqué, il se sentit tout à coup comme prisonnier d'un bloc de glace. Autour de lui, tout n'était plus que ténèbres, froides, profondes, impénétrables. La lumière si éclatante avait disparu et, face à lui, haut de plusieurs miles, se tenait la silhouette terrifiante de l'homme en noir. Cette fois, Billy Ray le reconnut immédiatement, bien qu'il ne pût toujours pas voir son visage. Figé dans l'espace, il entendait monter loin en dessous de lui les grondements du terrible molosse qui l'accompagnait. L'homme parla et sa voix roula comme le tonnerre, ricochant contre la voûte céleste. « Bientôt », dit-il simplement. Puis il leva une main titanesque et la referma sur le rêveur qui fut englouti dans l'obscurité.

Billy Ray s'éveilla dans un cri. Encore à moitié endormi, il tenta de se mettre debout et tomba de son lit de camp. Le souffle court, le cœur battant, il resta quelques instants hébété, à même le sol. Le saloon était plongé dans le silence. Il se releva prudemment et tituba vers la porte de la réserve. Il poussa doucement le battant, s'attendant à moitié à voir surgir la bête de son cauchemar. La salle était éteinte. La pendule au-dessus de l'entrée indiquait trois heures et quart. Il referma la porte et se répéta plusieurs fois à voix haute que ce n'était qu'un rêve, comme s'il avait cherché à se convaincre de l'évidence. Tout ça n'était que le fruit de son imagination. Après ce qu'il avait vécu ces derniers jours, il était normal qu'il ait le sommeil un peu perturbé. Mais, et la première fois, dans la rue quand il avait fait son malaise ?

Croyant entendre un bruit venu de la salle, il se tourna encore une fois vers la porte en retenant son souffle. Non, ce n'était rien. Il était bien seul. Il était seul et se posait trop de questions. Il n'était plus un gamin. Ce n'était tout de même pas un cauchemar qui allait lui faire peur.

Une bouteille de bière à demi pleine traînait près du lit. Il la termina d'un trait et se recoucha en espérant que la migraine qu'il sentait pointer le bout de son nez le laisserait dormir en paix.

## Chapitre XI – Dwight Robertson

Dwight Robertson était un petit homme affable et ventripotent dont le teint rougeaud témoignait de sa conscience professionnelle : en honnête négociant en spiritueux, il était plus que volontiers disposé à tester la qualité de sa marchandise. Il avait ce genre d'allure qui donnait inmanquablement à ceux qui le rencontraient l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. Quand Clem et Billy Ray le rejoignirent à l'arrière de son pick-up, tandis qu'il achevait de charger les dernières caisses de bouteilles, le jovial bonhomme les accueillit tous deux d'une solide poignée de main. Tirant une petite flasque de la poche de ses jeans, il prit une longue gorgée de whisky avant de demander à ses compagnons de route s'ils souhaitaient « partager son petit-déjeuner », une proposition qu'ils déclinèrent poliment. Feignant la déception outrée, il éclata d'un rire bruyant et communicatif. Puis, tournant son nez carmin vers Billy Ray, il dit :

— Vu que Clem a l'habitude de voyager avec moi, il a peut-être oublié de te le dire, mais si tu veux faire la route avec nous, il va falloir que tu montes à l'arrière, avec la marchandise. La place de devant est déjà occupée, et bien occupée.

Ce disant, il cogna de l'index à la fenêtre passager du pick-up. Un vieux dogue grisonnant, les yeux injectés de sommeil, hissa lentement sa grosse tête pour voir ce qu'on lui voulait. Il jeta un regard peu intéressé aux trois personnes debout près de la portière, soupira bruyamment et retourna à sa sieste.

— J'ai toujours peur que ce vieux Ernie tombe si je le fais voyager à l'arrière. En plus, il est malade s'il ne monte pas devant. Et, croyez-moi sur parole, les dégâts que peut faire un bestiau pareil quand il a mal au cœur, eh bien ça n'est pas beau à voir !

— Pas de problème, répondit Billy Ray amusé, de toute façon le temps est beau et comme ça, je profiterai mieux du paysage. Et c'est vrai que je n'ai pas très envie de voir de quoi Ernie est capable quand il est malade !

— À la bonne heure donc !

Billy Ray aida Clem à grimper à l'arrière du pick-up. Dwight leur avait installé deux paillasses entre les caisses d'alcool. Le *bluesman* sortit sa guitare de son étui et coinça son sac de voyage derrière sa tête en guise d'oreiller.

— Bien installés, messieurs ? demanda Robertson en relevant le battant du pick-up après avoir vérifié qu'il avait correctement calé ses cartons.

— Comme des rois, mon brave, répondit Clem avec un large sourire, comme d'habitude. Tu diras à Ernie qu'il ne sait pas ce qu'il manque !

— Bah ! Tu n'auras qu'à essayer de lui expliquer, moi j'ai abandonné depuis longtemps. Et toi, Billy Ray, c'est bon pour toi aussi ?

— Parfait. C'est plus confortable que ma chambre.

— Alors, si tout va bien : en route, mauvaise troupe !

## Chapitre XII – Sur la route

Ballotté comme un sac de grains à l'arrière du pick-up, Billy Ray écoutait avec étonnement Clem faire ses gammes sans donner l'impression d'être dérangé le moins du monde par les secousses et les cahots de la route.

— Mais comment fais-tu pour jouer en étant secoué comme ça ?

— Oh, c'est l'habitude. Tu sais, j'ai pas mal bourlingué depuis toutes ces années. Là, ça faisait deux bons mois que j'étais à Ashburgh, donc je pouvais répéter dans de bonnes conditions, mais je reste rarement aussi longtemps au même endroit. Donc, comme il faut bien que je travaille l'instrument, je fais ça la plupart du temps pendant les voyages : dans le train, en voiture ou à l'arrière d'un pick-up. Ça gêne un peu au début, mais on s'habitue avec les années. Il le faut bien, car il ne s'agirait pas que je perde la main.

— Et tu avais décidé d'arrêter de voyager pour être resté si longtemps à Ashburgh ?

— Pas tout à fait décidé, mais disons que l'idée faisait tranquillement son chemin. Je ne suis plus si jeune et j'arrive à un âge où je commence à en avoir assez de ne plus être certain du nom de la ville dans laquelle je me réveille et d'avoir le dos réduit en bouillie par les voyages en troisième classe. Oui, c'est vrai que je commençais à avoir envie de rentrer chez moi après tout ce temps passé sur les routes.

— Ah...

— Ola ! Je t'arrête tout de suite. Il ne faut surtout pas que tu te sentes coupable. Si j'ai décidé de faire ce petit voyage avec toi, c'est parce que je t'aime bien et que ça me fait plaisir. Mais pour répondre à ta question de tout à l'heure, je pense que cette virée avec toi sera ma dernière. Je crois bien qu'après ça, je poserai mes valises une bonne fois pour toutes. Après tout, j'ai déjà un travail agréable au saloon de Nick. Je n'aurai plus qu'à me trouver une petite maison et y couler des jours paisibles avec Linda. Et puis, de toute façon, je ne pouvais guère rester à l'hôtel plus longtemps. Je crois que le patron en avait plus qu'assez de voir tous les jours ma face de charbon. À mon avis, il doit maudire le jour où il a laissé Nick le convaincre d'accepter les nègres. Enfin, excuse-moi : les « gens de couleurs » comme on dit quand on est poli...

— Vous semblez vraiment très proche, Nick et toi.

— Oui, c'est un ami sincère. Mais les choses seraient plus simples entre nous si cette espèce d'imbécile cessait enfin de croire qu'il a une dette envers moi. Je n'ose jamais lui demander quoi que ce soit de peur qu'il se sente obligé d'accéder à toutes mes requêtes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu lui as sauvé la vie ou quelque chose comme ça ?

— Non, rien de tout cela. C'est une histoire un peu longue, mais puisque nous avons un peu de temps devant nous... Après que ma mère nous eut quittés pour un monde meilleur, mon frère s'est engagé dans l'armée et moi je n'avais plus rien qui me retenait dans le coin. Je suis donc parti vers le Nord. De là, j'ai taillé la route vers

la côte Est. J'ai sillonné le pays dans tous les sens comme ça, pendant des mois et des mois. Et puis, un beau matin, je suis revenu à Ashburgh. C'est là que j'ai appris par une amie de ma mère qui l'avait su par sa fille que mon frère avait été envoyé en Europe pendant mon absence pour y faire la guerre. J'étais triste comme les pierres. Alors, je n'ai rien trouvé de mieux à faire que d'aller au saloon pour me soûler – un coup de chance pour moi, celui qui avait repris l'*Iron Horse* n'était pas trop regardant sur la couleur de la clientèle – mais même après avoir vidé une demi-bouteille, l'angoisse de ne peut-être jamais plus revoir mon frère était toujours là. Le barman s'est approché et m'a demandé ce qui n'allait pas. Le whisky m'avait déjà bien délié la langue et j'ai commencé à vider mon sac. C'était une journée plus que calme et Nick – parce qu'évidemment, c'était lui, tu l'avais compris – et moi avons discuté toute l'après-midi. Je crois que je lui ai raconté toute ma vie, ce jour-là : la route, la musique, la maladie de ma mère que j'avais apprise alors que j'étais trop loin pour revenir à temps, la prison... Et, plus je m'épanchais, plus je sentais les élans de compassion de Nick en retour. De la compassion, et peut-être quelque chose d'autre derrière cela. Si j'avais été moins soûl, j'aurais peut-être décelé de la culpabilité dans son ton quand il m'a demandé si je savais où dormir, ce soir-là. Je lui ai répondu qu'étant donné qu'on m'avait dit que le seul hôtel de la ville n'acceptait que les Blancs et que la maison de ma mère avait de nouveaux locataires, non, je n'avais nulle part où dormir. Alors, il m'a installé dans la réserve, sur ce même lit de camp où tu as dormi, et le lendemain, il est allé voir le propriétaire de l'hôtel de l'autre côté de la rue pour le convaincre d'ouvrir une chambre pour les nègres. Il m'expliqua par la suite que la négociation n'avait pas été des plus faciles. L'hôtelier lui a objecté que cela représenterait beaucoup de travail – comme laver les draps et les couverts séparément du reste des fournitures de l'hôtel, par exemple – pour peu de profit en comparaison. Mais Nick l'avait finalement convaincu en lui faisant remarquer que les affaires n'étaient pas des plus florissantes avec la guerre en Europe et qu'il serait idiot de refuser de l'argent, même si la main qui le lui donnait était un peu foncée à son goût.

Après quoi, il m'a proposé de jouer quelques soirs chez lui si le cœur m'en disait, avant de reprendre la route, histoire que j'aie le temps de me remettre un peu. Quand je lui ai demandé pourquoi il faisait tout ça pour moi, il a voulu éviter la question. J'ai insisté, alors il a fini par m'avouer que les souvenirs que je lui avais racontés la veille en avaient réveillé d'autres chez lui. Il était presque certain d'avoir fait partie de la bande de gamins à cause de laquelle j'étais allé en prison. J'ai bien essayé de lui faire comprendre que tant d'années après, il était impossible pour quiconque de savoir avec certitude si c'était bien lui et ses camarades de jeu qui étaient là ce jour-là et quand bien même, il aurait été lui-même le gamin qui avait lancé cette pierre, on ne pourrait raisonnablement pas lui reprocher ce qui m'était arrivé après ça. Il n'a rien voulu entendre. Il a coupé court à la conversation en me redemandant si j'acceptais de jouer chez lui. J'ai dit oui. Il a répondu qu'il était content et il est parti faire quelque chose dans la réserve. Je ne crois pas que nous en ayons jamais vraiment reparlé depuis.

Avec les années, Nick et moi sommes devenus de vrais amis. L'*Iron Horse* et la chambre d'hôtel qu'il est parvenu à obtenir pour moi sont devenus mes points de chute à chaque fois que je reviens dans la région. Mais je ne peux m'empêcher de déceler de temps à autre un écho de culpabilité dans la voix de Nick, et ça fait mal. Ça, petit, les années n'y peuvent rien.

Clem posa pensivement ses doigts sur les cordes de sa guitare et gratta quelques notes sans plus rien dire. Billy Ray resta silencieux lui aussi.

De part et d'autre de la highway déserte, un paysage sec et écorché défilait rapidement, comme voilé dans un flou artistique. Dans l'habitacle du pick-up, Ernie

s'étira sur le siège du passager. Billy Ray leva les yeux vers le ciel d'un bleu étonnamment pur et vit que le soleil était déjà haut. Il baissa les yeux sur une des caisses de whisky entassées près de lui. L'image de son père, rentrant du travail, une bouteille de bourbon entourée de papier journal à la main, déjà passablement éméché, s'imposa à son esprit. Puis il revit les coquards sur le visage de Cassie Millighan, les matins où son beau-père avait passé ses nerfs sur elle. Il pensa à Richville, aux commerçants, à ceux de l'école, à ses copains du quartier nègre et aux imbéciles qui l'avaient tabassé. C'était fou comme tout cela lui paraissait déjà si loin. Il avait l'impression d'avoir plus vécu en moins de trois jours qu'en seize ans à Richville. Il se demanda si quelqu'un s'était inquiété de ne pas l'avoir revu depuis lundi soir. Il se demanda si son père avait seulement remarqué son absence. Et surtout, il commença à se demander s'il avait réellement envie de rentrer. Après un long moment, il se tourna vers l'aveugle et demanda :

— Et moi, Clem, pourquoi est-ce que tu m'aides ?

— Je ne sais pas. Peut-être parce que tu ressembles un peu à mon jeune frère. Quelqu'un de bien, mais piégé dans un monde qui ne s'en rend pas compte. Je n'ai pas réussi à l'aider quand il a eu besoin de moi, alors peut-être que je te considère un peu comme une séance de rattrapage.

— Oh. Mais alors ton frère...

— Non, il n'est pas mort en Europe, si c'est ce que tu veux savoir. Mais quand il est revenu, il n'était plus tout à fait le même. Il allait mal et je n'ai rien pu faire pour lui.

Le visage de Clem se durcit tandis qu'il disait cela. Billy Ray n'osa plus rien ajouter. Un silence pesant retomba pendant de longues minutes, mais Clem éclata soudain d'un rire puissant et dit au jeune homme :

— Non, mais ça n'est pas possible des choses pareilles ! Je suis là, à parler comme un ancien combattant et à te ruiner le moral, et toi tu me laisses faire ? Allons, haut les cœurs, moussaillon ! Nous filons à travers le plus beau pays du monde avec le soleil sur les épaules, une guitare sur les genoux et de l'alcool tout autour de nous. Qu'est-ce qu'il pourrait nous falloir de plus pour être heureux ?

— Deux ou trois filles un peu girondes pour tenir nos verres, plaisanta Billy Ray.

— Ah ! Toi, on peut dire que tu iras loin ! C'est vrai que tu n'as pas tort, mais en attendant de les rencontrer, il faudra nous contenter de la demoiselle que j'ai dans les bras. Pourquoi n'irais-tu pas nous chercher à boire pendant que je lui demande si elle n'a pas quelque chose à nous raconter ?

Sur ces mots, le *bluesman* commença à gratter les cordes et partit à jouer tout ce qui lui passait par la tête. Le sourire était revenu sur le visage des deux compères.

*C'est la magie du blues*, se dit intérieurement Billy Ray tout en se levant pour voir s'il ne voyait pas une ou deux bouteilles de bière qu'ils pourraient subtiliser dans un des cartons, sans que Dwight les voie.

À ce moment-là, le pick-up passa près d'un champ au milieu duquel un épouvantail montait la garde. Les corbeaux du coin devaient être habitués au vieux cache-poussière sombre volant au vent et ne plus s'en effrayer, car au moins six ou sept d'entre eux picoraient le champ autour de lui sans s'en préoccuper. Un des oiseaux scrutait même l'horizon perché sur le chapeau à larges bords fixé sur la tête du mannequin. Debout à l'arrière du pick-up, Billy Ray eut un instant l'impression que l'épouvantail le saluait. L'œil sur la forme sombre qu'il voyait onduler au loin, il la regarda s'éloigner en tentant de se convaincre que c'était bien le vent qui faisait bouger cette manche. Lorsque la silhouette de l'épouvantail disparut derrière l'horizon, Billy Ray sortit de sa transe et s'aperçut que Clem improvisait une chanson

à boire dans laquelle il avait glissé des allusions énergiques encourageant le jeune homme à lui trouver une bière au plus vite, sans quoi il allait défaillir. Au loin, Billy Ray vit les corbeaux s'envoler au-dessus de la ligne d'horizon et replonger pour disparaître définitivement.

## Chapitre XIII – Gravesend

Gravesend était une petite ville nichée au pied d'un massif granitique. L'herbe grasse et les bosquets qui l'entouraient, nourris par une rivière qui serpentait à proximité, lui donnaient l'air d'un îlot de verdure perdu au beau milieu des étendues arides. Ce village devait être la première étape du périple vers Red Creek.

Tandis qu'il aidait Dwight à décharger une partie de sa cargaison, Billy Ray fut agréablement surpris par l'accueil charmant des autochtones. Tous ces gens, manifestement enchantés de voir arriver le ravitaillement en alcool, l'avaient salué avec une gentillesse et une simplicité désarmantes. Le patron du saloon, apparemment fin amateur de musique, ne cacha pas sa joie de revoir Clem qu'il invita sans attendre à entrer pour prendre un rafraîchissement. Dwight et Billy Ray finirent de transporter les cartons d'alcool dans la réserve et rejoignirent l'aveugle qui devisait gaiement avec le patron et un de ses employés. Deux verres de limonade glacée les attendaient sur la table.

L'après-midi toucha rapidement à sa fin. Dwight dîna au saloon d'une copieuse assiette de côtelettes. Clem et Billy Ray préférèrent s'asseoir sur un banc aux portes de la ville et dînèrent de sandwiches que leur avait préparés le barman. Clem avait envie d'écouter le doux bruit de la rivière en mangeant.

— C'est incroyable ce que les gens peuvent être gentils par ici, dit Billy Ray après avoir terminé son sandwich.

— C'est vrai, répondit Clem, rêveur. Voilà qui nous change, n'est-ce pas ? C'est peut-être parce que c'est une ville jeune.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cela ne fait qu'un peu moins de dix ans que ces gens se sont installés dans cette région. Ils n'ont peut-être pas encore eu le temps d'oublier qu'eux aussi ne sont que des étrangers sur ces terres. Ils traitent donc tout le monde comme ils aimeraient être traités en arrivant quelque part. Il faut espérer que cela durera.

— Tu l'as dit.

Un peu plus loin, Billy Ray aperçut un homme qui ramassait avec difficulté un panier en osier au bord de la rivière. Manifestement, l'homme avait dû aller à la pêche aux écrevisses. À voir le mal qu'il avait à marcher droit en tenant son panier à deux mains, Billy Ray pensa un instant proposer son aide à ce vieillard à peine capable de lever un panier plein. Mais lorsque l'homme passa en claudiquant à la hauteur du banc sans sembler faire attention aux deux pique-niqueurs, Billy Ray se rendit compte que malgré ses membres tordus, sa démarche boiteuse et ses cheveux blancs comme la neige, le visage tordu par la douleur qu'il voyait était celui de quelqu'un qui ne devait pas avoir passé sa trentième année. Sans qu'il sache trop pourquoi, la vue de ce personnage étrange fit naître un profond sentiment de malaise en lui. Il y avait quelque chose de lugubre dans cette silhouette voûtée et vacillante. L'homme s'éloigna lentement en direction des collines en jetant de temps à autre des regards méfiants par-

dessus son épaule. Quand son dos étroit disparut au détour d'un bouquet d'arbres, Clem posa sa main sur la cuisse de Billy Ray et demanda :

— Est-ce qu'il porte toujours sa vieille chemise à carreaux ?

— Hein, excuse-moi ? fit Billy Ray surpris, comme tiré d'un cauchemar.

— Fred Crenshaw, l'homme que tu regardais passer, je te demandais s'il portait une vieille chemise de coton épais, rouge avec des carreaux ?

— Je... Euh, oui, c'est bien ça. Mais comment peux-tu savoir qui j'étais en train de regarder ?

— Je suis venu très souvent jouer dans cette ville. Comme tu ne parlais plus depuis un moment, je me suis dit que tu devais avoir quelque chose de surprenant à regarder, et pour ce qu'on m'en a raconté, Fred a de quoi attirer l'œil. Et puis j'ai entendu le crissement de son panier. En plus, il n'y a personne d'autre dans cette ville qui traîne la jambe de cette façon.

— Oui, ça doit être lui. Je ne sais pas pourquoi, mais il me donne des frissons dans le dos. Qu'est-ce qui a bien pu arriver à ce pauvre homme ? On dirait qu'il a le visage de quelqu'un dans la force de l'âge et le corps d'un vieillard. Quel genre de maladie peut provoquer ça ?

— Une maladie ? J'ai bien peur que ce soit plus compliqué que ça. C'est une drôle d'histoire. Enfin, « drôle », façon de parler...

— Raconte.

— En fait, je pense que personne ne sait vraiment ce qui s'est passé ce jour-là. Pour ce qu'on en raconte par ici, c'est arrivé il y a des années de cela, peut-être deux ou trois ans après la fondation de cette ville. Fred Crenshaw était employé dans une petite scierie qui s'était installée en ville. Un matin, il ne s'est pas présenté à son travail, on a envoyé un de ses collègues chez lui afin de voir si tout allait bien. Le gars trouva la porte de la maison grande ouverte, mais pas trace de Fred. Comme Fred et lui étaient des amis de longue date, il s'est aussi tout de suite aperçu que le fusil de chasse de Fred, habituellement rangé sur un râtelier dans la salle à manger, avait disparu lui aussi. Tout le monde a alors pensé qu'il lui était arrivé malheur, qu'il avait dû être agressé ou peut-être enlevé, qui sait ?

— Quelqu'un aurait pu avoir des raisons de lui en vouloir à ce point ?

— Je ne sais pas. Les gens du coin qui le connaissaient à l'époque disent que ce n'était pas quelqu'un de méchant, mais qu'il pouvait être très impulsif. Deux ou trois fois, on avait dû le sortir du saloon par la peau du dos parce qu'il s'était battu avec un ivrogne qui lui avait parlé de travers. Il paraît que ça avait quelque chose à voir avec son père qui avait tendance à avoir la main très leste quand il avait trop bu. Et je pense que tu es bien placé pour savoir que, dans une petite ville comme celle-ci, ce genre de conduite peut suffire à ce que, très vite, les gens préfèrent changer de trottoir quand ils te voient.

— Sûr...

— Toujours est-il qu'une battue a été organisée dans les alentours de la ville pour le retrouver, mais sans succès. Ce sont deux promeneurs qui le découvrirent par hasard le surlendemain, à trois miles au sud, allongé à demi-mort dans le désert. Il avait les deux bras et les deux jambes brisés en plusieurs endroits, la main droite à demi déchiquetée et ses cheveux étaient devenus blancs comme les ailes d'un cygne. Après quelques jours à l'hôpital de la ville voisine, quand il a enfin repris conscience, la police a tenté de l'interroger afin de savoir qui avait pu le malmené de la sorte. Mais ils se heurtèrent à un mur de silence. Fred Crenshaw n'a jamais plus parlé à qui que ce soit depuis ce matin-là, bien que les médecins aient assuré qu'il en était physiquement capable. Ils ont pensé qu'il devait faire une sorte de blocage

psychologique. Il paraît que ça peut arriver après une expérience traumatisante. Après la fin de sa convalescence, il est parti s'installer dans une cabane dans les collines. Il y vit en reclus depuis lors.

— C'est triste.

— Tu l'as dit, petit. Il est devenu l'une de ces figures locales un peu mystérieuses comme on en rencontre dans beaucoup de petites villes comme celle-ci, en somme. Je n'ai aucune idée si ce que je viens de te raconter est vrai ou non, mais c'est ce que les gens disent quand ils le voient passer. Je crois qu'il n'y a que lui qui pourrait nous donner le fin mot de l'histoire, mais j'ai comme l'impression que ce n'est pas demain la veille. Mais allons, trêve de bavardages, il est temps d'y aller. Il va bientôt être l'heure que j'entre en scène.

## Chapitre XIV – Le shérif

Dwight avait garé le pick-up dans une petite ruelle le long du saloon. Clem et lui avaient demandé à Billy Ray si cela ne le dérangeait pas trop de passer la soirée dehors, l'accès du saloon étant strictement interdit aux mineurs. « Je sais ce que je peux me permettre de faire chez moi, avait ajouté Clem, mais je ne connais pas le shérif d'ici, donc mieux vaut ne pas tenter le diable. »

Assis à l'arrière du pick-up, scrutant le ciel étoilé, adossé à une caisse d'alcool, le jeune homme écoutait – un peu déçu – les rires et les chants qui filtraient à travers le mur du débit de boisson. Clem venait à peine de commencer son récital quand Billy Ray entendit des pas se rapprocher de lui. Un homme de grande taille, bien bâti, mais dont la bedaine naissante trahissait un goût prononcé pour la bière et les bonnes choses, marchait tranquillement en direction du pick-up, un stetson solidement fiché sur le crâne. Une étoile dorée luisait sur sa chemise bleu ciel.

— Bonsoir, mon garçon, dit-il en touchant le bord de son chapeau du bout de l'index.

— Bonsoir, monsieur, répondit timidement Billy Ray.

Le shérif promena son regard des caisses d'alcool jusqu'au saloon. Puis il revint vers le gamin. Il haussa un sourcil en apercevant la grosse tête d'Ernie qui l'observait par la fenêtre du pick-up et dit :

— Belle bête.

— Hein ? Oh, ça, c'est juste Ernie. Ne faites pas attention à lui, il n'est pas méchant.

— C'est quelle race ?

— Euh, je n'en ai pas la moindre idée, à vrai dire... Ce n'est pas mon chien, en réalité.

— Je vois. C'est toi, le gamin qui est arrivé tout à l'heure avec Dwight et le musicien, c'est bien ça ?

— Euh, oui, monsieur, c'est bien moi.

— Je vois, je vois, fit le shérif en se grattant le menton d'un air perplexe. Et alors, comme ça, ils t'ont laissé là-dehors pour garder la voiture avec Ernie, hein ?

— En quelque sorte, répondit Billy Ray qui commençait à voir des ennuis se profiler à l'horizon.

— Ouais... Et ça ne t'ennuie pas trop d'être coincé dehors pendant que les autres s'amuse à l'intérieur ?

— Je ne sais pas...

Le shérif marqua une longue pause, son regard d'acier planté dans celui du garçon.

— Allez, debout, fit-il soudain en frappant du plat de la main sur la carrosserie. Suis-moi !

Sans attendre le jeune homme, le shérif tourna les talons et marcha d'un pas décidé vers la porte du saloon. Billy Ray resta surpris un instant puis se projeta sur le bitume

pour rattraper l'homme au stetson sous le regard embué du chien qui bâilla et se recoucha lourdement. Le shérif ouvrit la porte au garçon et, d'un mouvement autoritaire de la main, le guida à l'intérieur. Dans le saloon, la fête battait son plein. Assis sur la petite scène qu'on lui avait aménagée, Clem entonnait des airs populaires que la salle reprenait en chœur. La main sur son épaule, le shérif mena Billy Ray jusqu'à une table près de la fenêtre.

— Assieds-toi là, lui dit-il d'un ton sec. Bon, je te laisse passer la soirée à l'intérieur parce que ça ne me plaît pas qu'un gamin comme toi traîne dans les rues de ma ville en pleine nuit. Mais avant de te laisser, je tiens à te rappeler que la consommation d'alcool est interdite aux mineurs dans cet état. Ça pourrait te valoir une nuit au poste et ça voudrait dire une suspension de licence pour le tenancier de l'établissement. Est-ce que nous nous sommes bien compris ?

— Je... Je crois.

— Bien. Comment t'appelles-tu, petit ?

— Billy Ray Walker, monsieur.

Le shérif émit une espèce de grognement et se tourna vers le comptoir. Il fit un signe au barman qui s'approcha avec un verre de whisky qu'il posa devant lui.

— Bonsoir, Jack.

— Bonsoir, shérif.

— Jack, reprit le shérif après avoir vidé son verre d'un trait et l'avoir fait claquer sur le zinc, je te présente Billy Ray. C'est mon invité ce soir. Tu mets sa première bière sur mon compte.

Sans rien ajouter, le barman partit chercher une bouteille pour Billy Ray. Le shérif se tourna vers le jeune homme qui l'observait avec des yeux ronds comme des billes. Manifestement très fier de son effet, il sourit de toutes ses dents jaunies par le tabac et dit en s'accoudant au comptoir :

— Au fait, oublie les « Monsieur ». Moi, c'est Harry. Passe une bonne soirée, petit.

## Chapitre XV – Fred Crenshaw

Billy Ray était sorti dans l'arrière-cour du saloon pour alléger sa vessie remplie de bière à la lueur des étoiles. La tête lui tournait, mais la fraîcheur de la nuit le réveilla un peu. Il avait l'impression de flotter comme dans un rêve. Le chœur joyeux des clients qui reprenaient à l'unisson les chansons de Clem lui parvenait par la porte entrouverte. Il se surprit d'ailleurs à chanter avec eux, seul dans la cour. C'était à coup sûr la meilleure soirée qu'il avait passé depuis très longtemps. Pressé de retourner se joindre à la fête, il termina sa petite affaire au plus vite et repartit vers la salle.

Alors qu'il s'apprêtait à rentrer, il aperçut quelque chose bouger dans la pénombre, près de la petite palissade du fond de la cour. Un instant, il crut que c'était Ernie qui se promenait. Il l'appela, mais à sa grande surprise, il ne reconnut pas sa propre voix. Elle semblait grave, distordue. Il devait en tenir une bonne pour que ses oreilles le trompent à ce point. Sa tête tournait de plus en plus. Il décida qu'il valait mieux qu'il retourne s'asseoir. C'est à ce moment qu'il se rendit compte que les chants qu'il entendait depuis tout à l'heure s'étaient soudainement tus. À vrai dire, il lui sembla que la salle avait tout à coup été plongée dans le silence le plus complet.

Dans l'embrasure de la porte, il vit que les lumières étaient toutes éteintes. Croyant à une farce d'un goût douteux, il poussa le panneau de bois qui s'ouvrit sans bruit. Billy Ray eut la sensation de recevoir un coup à l'estomac en constatant avec stupeur que la salle était complètement vide. Les lumières avaient effectivement bien été éteintes, mais la clarté de la lune lui permit de voir que rien n'avait été remis en place. Les chaises barraient le chemin entre les tables sur lesquelles traînaient encore des verres à moitié vides et autres bouteilles renversées. Posé négligemment sur le bord d'un cendrier, un énorme cigare à bague dorée fumait encore.

C'était comme si le saloon avait été entièrement évacué en l'espace de quelques minutes. Mais il était impossible que cela se soit fait sans que le jeune homme entende ni ne voie quoi que ce soit. Une boule d'angoisse monta de son ventre jusque dans sa gorge. Il fit un pas dans la salle et bouscula sans le vouloir une des tables. Un verre roula et alla se briser sur le plancher. Le bruit de verre brisé éclata comme une explosion dans le silence lugubre dans lequel était plongée la salle pourtant remplie de chants et de rires à peine quelques minutes auparavant. Dans les ténèbres du fond de la salle, là où se trouvait la scène, il lui sembla apercevoir le reflet de la caisse métallique de la National Dobro de Clem. Il ouvrit la bouche pour l'appeler mais, cette fois, il ne parvint pas à émettre le moindre son. Affolé, il voulut crier, mais rien ne vint. Il avait beau s'époumoner, il n'arrivait même pas à entendre le son de ses propres hurlements.

Soudain, un accord de guitare retentit à l'autre bout de la salle. Venue de nulle part, une voix lointaine, peuplée d'échos impossibles, entonna cet air que Clem avait chanté la veille :

*Meet me at the crossroads,  
And I'll be waiting there for you.  
Meet me at the crossroads,  
That's were your fate is coming true...*

Dans la rue, devant le saloon, les croassements menaçants de dizaines de corbeaux répondirent à ce refrain obsédant. Le souffle court, Billy Ray traversa la salle avec mille précautions et se rendit à la porte pour voir ce qui se passait, mais quand il mit le nez dehors, il ne vit aucun volatile vivant.

Ce qu'il vit, en revanche, c'était un tapis de plumes noir de jais qui encerclait le saloon sur une bande large de cinq ou six pieds, et épaisse d'au moins trois pouces. Et, au-delà de ce tapis, la ville avait disparu et le désert s'étendait à perte de vue sous la pleine lune. Un nouvel accord de guitare claqua. Billy Ray sortit sur le perron. À une cinquantaine de pas devant lui, deux silhouettes se faisaient face sur le sable gris.

La plus proche des deux lui tournait le dos, mais Billy Ray eut l'impression de reconnaître la chemise à carreaux rouges de Fred Crenshaw. Pourtant, ce Fred Crenshaw qui se tenait bien droit, un fusil de chasse à la main, ses cheveux aussi sombres que les plumes qui recouvraient les pieds de Billy Ray jusqu'aux chevilles, n'avait pas grand-chose en commun avec celui qu'il avait aperçu l'après-midi même, tordu et claudiquant. Cependant, sans qu'il sache pourquoi, le jeune homme était sûr et certain qu'il s'agissait bien là de la même personne.

Quant à l'homme qui se tenait au bout du canon de Crenshaw, Billy Ray ne le reconnut que trop bien. Ce n'était autre que l'homme au cache-poussière et au chapeau noirs qui occupait ses rêves depuis plusieurs nuits. Faisait-il un nouveau malaise ou était-il encore en train de rêver ? Tout cela ne pouvait certainement pas être en train de se produire réellement.

De là où il se trouvait, Billy Ray pouvait voir que Crenshaw criait, bien qu'il ne puisse entendre le moindre son. Seules les moqueries des corbeaux parvenaient à ses oreilles, bien que ceux-ci fussent toujours invisibles. Tout à coup, il vit Crenshaw lever son fusil vers le visage de l'homme en noir. L'arme cracha une gerbe de flammes silencieuses. Billy Ray s'attendit à voir l'homme en noir vaciller, mais ce dernier n'en fit rien. Bien au contraire, il fit un pas en avant et pointa un doigt accusateur vers son agresseur. Le fusil de Crenshaw explosa littéralement, emportant plusieurs doigts de sa main droite. Le visage figé dans un hurlement silencieux, Crenshaw se roula de douleur sur le sol, berçant sa main ensanglantée. Des larmes de sang inondèrent son visage ravagé par la souffrance, tandis qu'il tentait de se mettre à genoux dans une tentative pathétique de fuite. En l'espace de quelques secondes, ses cheveux s'étaient éclaircis jusqu'à devenir entièrement blancs.

Alors, Billy Ray vit l'homme en noir s'avancer vers sa victime d'une démarche assurée. Sans presser le pas, il rejoignit son pathétique assaillant qu'il envoya rouler sur le dos d'un puissant coup de pied dans les côtes. Puis le terrifiant personnage se plaça debout au-dessus de Fred Crenshaw. Il le souleva à demi de terre par le col de sa chemise et leva son poing ganté. Il s'apprêtait à abattre sa colère sous les encouragements sarcastiques des corbeaux quand il s'arrêta net. Pétrifié de terreur, Billy Ray vit alors le visage de l'homme en noir se tourner lentement vers lui. Les fantomatiques volatiles se turent instantanément et un grondement sourd monta du fond du saloon. Billy Ray eut tout juste le temps de se retourner pour voir le molosse écumant se jeter sur lui.

## Chapitre XVI – Lendemain de cuite

Billy Ray se sentait ballotté en tous sens. Les tempes battantes, il souleva avec peine une paupière de plomb sous laquelle la lumière du jour s'insinua sournoisement, le crucifiant sur place. Il battit des paupières un moment, le temps de s'habituer à la clarté ambiante. Le ciel au-dessus de lui était clair et parsemé de nuages de beau temps. Nauséeux, il passa une langue pâteuse sur ses lèvres sèches et comprit enfin qu'il était allongé à l'arrière du pick-up de Dwight Robertson. On avait jeté une vieille couverture sur lui et placé le sac de Clem sous sa tête pour lui faire un oreiller. Le cœur au bord des lèvres, il se redressa doucement, tentant de lutter contre les cahots de la route et les renvois acides qui torturaient sa gorge.

— Bonjour. Bien dormi ? lui demanda Clem assis à côté de lui d'un air narquois.

— Je... Ne sais pas trop, répondit Billy Ray d'une voix rauque qui le surprit lui-même. Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Et bien, si j'en crois ce que m'a raconté le barman du *Jolly Jumper*, tu sais, le saloon où nous étions hier soir, après que le shérif t'a fait rentrer dans le saloon et t'a offert la première bière, des garçons du coin t'ont pris en sympathie et t'ont arrosé toute la nuit. Quand j'ai eu fini mon tour de chant, tu ronflais déjà comme un bienheureux, le front sur la table. C'est Dwight qui t'a porté jusqu'au pick-up et t'y a allongé pour la nuit. Et tu excuseras Ernie pour tous les poils qu'il a dû laisser sur tes vêtements, mais il a passé la nuit ici, contre toi. Il a dû sentir que tu n'allais pas bien et aura voulu te garder cette nuit. C'est ça ou il était juste content de ne pas dormir tout seul ! Je crois que ce chien t'aime beaucoup.

— Oh. Il faudra que je le remercie d'avoir veillé sur moi alors... Donc, j'ai passé la nuit dehors ?

— Oui. Nous avons pensé que l'air frais te ferait du bien. En plus, vu l'état dans lequel tu étais, je dois t'avouer que nous avons eu un peu peur que tu vomisses dans la chambre que le patron nous avait préparée au-dessus du saloon. C'est que Dwight et moi avons plutôt bonne réputation par ici, vois-tu. Nous n'avons pas tellement envie que ça change.

— Je vois... Vous êtes une belle bande de lâcheurs, voilà ce que je dis !

— Ola ! Si tu savais à quoi tu as échappé, tu ne te plaindrais pas, crois-moi !

— Comment ça ?

— Dwight ronfle.

— C'est faux ! cria Dwight par la fenêtre du pick-up. C'est de la calomnie !

— Il y a un type dans l'hôtel de l'autre côté de la rue qui est tout de même venu se plaindre jusque sous notre fenêtre !

Les deux compères partirent dans un éclat de rire qui fit grincer des dents Billy Ray. Il avait l'impression que sa tête allait exploser.

— Et, sinon, quelle heure est-il maintenant ?

— Laisse-moi voir, plaisanta Clem en tâtant les aiguilles de sa montre-poignet. Il

n'est pas loin de midi. Tu as cuvé presque quatorze heures. Tu sais que ce n'est pas si mal pour un débutant !

Sur ses mots, Clem fouilla derrière lui et sortit une flasque de whisky qu'il déboucha et brandit sous le nez du garçon.

— Tiens, envoie-toi donc un coup de ça derrière la cravate, fit-il en riant, c'est du douze ans d'âge. Une première cuite, ça se fête dignement !

Les vapeurs d'alcool montèrent au nez de Billy Ray et filèrent droit vers son estomac qu'il sentit se retourner. Il passa la tête par-dessus bord et, tandis que le fou rire du guitariste résonnait sous son crâne comme le carillon d'une église, il laissa sur la highway déserte les marques de ses excès de la nuit précédente.

Malade comme il n'aurait jamais cru possible, il passa la suite du trajet allongé sur le dos à découvrir les bonheurs de la gueule de bois sous les moqueries incessantes de Clem. Ce dernier accepta cependant de ne pas jouer de la guitare trop fort pour ménager la tête douloureuse du gamin.

— Je ne boirai plus jamais la moindre goutte d'alcool, gémit-il.

— Si j'avais dû recevoir un dollar à chaque fois que j'ai dit ça, répondit Clem amusé, je serais riche aujourd'hui.

Après une bonne heure à profiter de l'air frais de la route inter-états, Billy Ray finit par se sentir un petit peu mieux. La bouche encore pâteuse, il se redressa contre le sac de Clem et lui demanda :

— Dis, Clem, j'aurais voulu te poser une question.

— Si tu veux savoir si tu as fait quoi que ce soit hier soir dont tu pourrais avoir à rougir, alors rassure-toi, la réponse est non. Tu t'es endormi avant d'avoir eu le temps de faire la moindre bêtise.

— Ce n'était pas ça, mais c'est toujours bon à savoir. Non, c'est à propos de cette chanson que tu chantes le soir. Tu sais, celle qui parle de destin qui se joue à la croisée des chemins, tu vois de laquelle je veux parler ?

— *Meet Me At The Crossroads*, tu veux dire ?

— Oui, ça doit être celle-là. D'où vient-elle exactement ?

— Ah ! Et bien ça, petit, c'est ma fierté. C'est la seule chanson que j'ai réussi à écrire et qui soit complètement de moi. D'habitude, je ne fais que reprendre des chansons écrites par d'autres, et à chaque fois que j'ai essayé d'en écrire une moi-même, c'était pour me rendre compte, après coup, que j'avais copié un air connu sans le vouloir. C'est très difficile d'écrire quelque chose d'original. C'est pour ça que je suis si fier de cette chanson, parce qu'elle est à moi de la première à la dernière note. D'ailleurs, je ne désespère pas qu'on me la fasse enregistrer un jour pour en faire un disque, ajouta-t-il avec une joie enfantine dans la voix. On en a gravé de plus mauvaises. Ça pourrait peut-être même faire un succès, tu ne crois pas ?

— Oh si, l'air est entêtant. D'ailleurs, si je t'en parle, c'est que depuis deux nuits j'ai l'impression de l'entendre jusque dans mon sommeil !

— Alors ça, c'est un sacré compliment que tu me fais là, mon gars.

— En revanche, je dois t'avouer ne pas avoir bien compris de quoi parlent les paroles. Tout cela est assez énigmatique. Qui est supposé aller à la croisée des chemins, pour quoi faire et pour y voir qui ? J'ai l'impression que les paroles ne sont pas très claires là-dessus...

— Ah, mais ça, c'est fait exprès. Si la chanson disait clairement de quoi elle parle, tu n'aurais pas tant envie d'entendre la fin, ni de la réentendre. Mais puisque tu tiens à connaître le fin mot de l'histoire, l'origine de cette chanson remonte à mes jeunes années. Quand nous étions mômes, mon frère et moi, il y avait une vieille sorcière qui

vivait dans une cahute un peu à l'écart de la ville.

— Une sorcière ?

— Oui, une vraie de vraie. La rumeur lui prêtait bien des pouvoirs étranges. On disait qu'elle conversait avec les esprits et qu'elle était adepte de la Macumba. On prétendait qu'elle connaissait les secrets des herbes magiques, que les femmes de la région venaient la nuit lui acheter du poison et les hommes des philtres d'amour. Certains disaient même qu'elle était la seule responsable de la mort de toute la famille d'un planteur du Sud qui avait voulu la chasser et que c'était à cause de cela qu'elle avait été obligée de fuir et de venir s'installer près de chez nous. Mais nous ne nous préoccupions pas de tous ces ragots avec Raymond, mon frère, et bien que nos parents nous l'interdisaient formellement, nous allions souvent lui rendre visite pour écouter les histoires qu'elle avait à raconter. C'est qu'elle en connaissait des histoires, toutes plus fabuleuses et effrayantes les unes que les autres. Nous pouvions passer des heures entières à l'écouter. Notre histoire préférée, c'était celle de l'homme en noir à la croisée des chemins. À présent que bien des années ont passé et que cette vieille folle n'est plus qu'un souvenir lointain, je me rends compte que les détails de l'histoire changeaient pratiquement à chaque fois qu'elle la racontait, mais à l'époque nous n'y prêtions guère attention.

— Vraiment ? demanda Billy Ray plus qu'intrigué. Mais de quoi parlait-elle, cette histoire ?

— Oh, c'est loin tout ça mais, en substance, ça disait que quelque part, à la croisée de deux routes, se tient le plus grand de tous les guerriers, celui que même la mort n'a pu défaire, et quand son heure sera venue, celui dont c'est le destin devra se présenter devant lui pour le provoquer en duel et ainsi avoir accès – s'il devait parvenir à le vaincre – au plus grand secret de l'univers. Ah, je me souviens comme Ray et moi passions des heures à jouer à nous faire peur en faisant croire à l'autre que l'homme en noir venait le chercher...

Billy Ray resta bouche bée. Il sentit des frissons d'angoisse remonter le long de sa colonne vertébrale. Se pouvait-il que cet homme en noir dont venait de lui parler Clem soit le même qui visitait ses rêves depuis plusieurs nuits ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Après quelques secondes, la main de Clem se posa sur son poignet.

— Eh, Billy Ray ! Quelque chose ne va pas ?

— Hein ? Non, ça va, pourquoi ?

— Mais tu as la tremblote, mon garçon !

— Ce n'est rien, ça doit être le contrecoup de la cuite d'hier soir, répondit-il d'un ton faussement léger tout en passant la couverture autour de ses épaules ; puis, pour changer de sujet : Vous sembliez très proche, ton frère et toi.

— C'est vrai, mais pas plus que ne sont tous les frères, je crois.

— Je ne saurais pas te dire. Je suis fils unique. Et qu'est-ce qu'il fait maintenant ?

— Là, c'est moi qui ne saurais pas te le dire, répondit l'aveugle avec du regret dans la voix. Je n'ai malheureusement aucune idée d'où il se trouve actuellement.

Billy Ray se souvint alors d'une allusion à son frère que Clem avait faite plus tôt concernant les problèmes qu'il avait eus et son incapacité à l'aider.

— Vous êtes brouillés ? demanda-t-il.

— J'aurais préféré, les choses auraient été plus simples. Quand il est revenu de la guerre, il a passé quelque temps dans un hôpital à New York. Il avait été blessé à la jambe pendant un assaut. Après sa convalescence, il est naturellement revenu dans la région d'Ashburgh. C'est un soir où je jouais à l'*Iron Horse* qu'il est arrivé. Tu ne peux pas imaginer le bonheur que j'ai pu ressentir en retrouvant ce frère que j'avais

cru perdre définitivement. Mais, même si lui aussi avait l'air content de me revoir, j'ai eu immédiatement la sensation que quelque chose avait changé. Je crois que ce qu'il avait vu en Europe avait soufflé cette étincelle de joie que j'avais toujours connue en lui. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Pas physiquement, non, sa jambe était parfaitement guérie, mais il semblait être devenu incapable de goûter le bonheur d'être vivant. Il paraissait toujours préoccupé. Il m'a d'abord dit qu'il ne pouvait pas rester, mais j'ai tout de même réussi à le convaincre de passer quelque temps avec moi. Nous avons partagé la chambre « réservée aux gens de couleur » de l'hôtel pendant les trois jours qui suivirent. Durant la journée, nous restions assis des heures à discuter. Je lui racontais mes voyages et les gens que j'avais rencontrés ; lui me parlait de la guerre, du débarquement, des villages dévastés qu'il avait visités... Je jugeai alors le fossé qui s'était creusé entre nous en si peu de temps. Je cherchais le meilleur dans ce monde alors qu'il en avait déjà vu le pire. Pour la première fois, je me dis que le plus malheureux de nous deux, ce n'était pas moi. Et si quelqu'un devait nous regarder des cieux à ce moment, je l'aurais presque remercié d'avoir pris mes yeux plutôt que de m'avoir forcé à voir ce que mon frère avait vu.

Le soir, Raymond venait m'écouter à l'*Iron Horse*. Mais au soir du troisième jour, alors que je m'apprêtais à aller jouer, il m'a dit qu'il avait quelque chose de très important à faire et qu'il me retrouverait plus tard. Quand j'ai eu fini de jouer ce soir-là, j'ai demandé à Nick s'il avait vu mon frère. Il m'a répondu qu'il l'avait aperçu dans le fond de la salle au début de mon set, mais qu'il était sorti après seulement une ou deux chansons.

Clem s'interrompt et renifla bruyamment.

— Que s'est-il passé ? le pressa Billy Ray.

— Personne n'a plus jamais revu Raymond, ni même entendu parler de lui depuis cette soirée. Il semblerait qu'il soit juste parti sans vouloir donner d'explications. Tu sais, cela n'avait aucun sens pour moi à l'époque et ça n'en a pas plus aujourd'hui. Et tu vois, petit, je crois que c'est ça le plus dur dans cette histoire, le fait de ne pas savoir ce qui lui est arrivé ce soir-là. Si au moins il m'avait dit où il allait ou ce qu'il avait de si important à faire, nous aurions toujours pu envoyer quelqu'un à sa recherche... Depuis ce jour, je ne peux m'empêcher de penser que si j'avais su mieux l'écouter, si j'avais été un peu plus attentif à ce qu'il me confiait, peut-être que j'aurais compris ce qu'il aurait pu vouloir me dire avant que quelque chose d'irréparable se produise. Et si au moins j'avais la certitude qu'il n'est plus de ce monde, peut-être que je pourrais enfin le pleurer...

Le visage de Clem se décomposait à mesure qu'il parlait. Quand il se tut, un silence pesant comme une chape de plomb tomba sur les deux hommes. Billy Ray ouvrit la bouche pour dire un mot, mais avant que le moindre son s'échappe de ses lèvres, le vieil aveugle posa sa main sur son épaule et dit :

— Si cela ne te dérange pas, mon garçon, je n'ai plus très envie de parler pour le moment.

Le reste de l'après-midi se déroula dans un calme sinistre. Tandis que Clem caressait pensivement les cordes de Linda, Billy Ray, enroulé dans sa couverture, ressassait les paroles de son ami. Il se demandait sans cesse si l'homme qu'il voyait en rêve pouvait vraiment être cet homme en noir dont Clem et son frère avaient entendu parler quand ils étaient enfants. Et si c'était bien le cas, quelle pouvait bien être la signification de ces rêves ? Il se souvenait très clairement d'avoir rêvé la nuit précédente d'un combat opposant Fred Crenshaw et l'homme en noir, combat qui semblait avoir été à l'origine de l'infirmité de Crenshaw. Mais pourquoi voyait-il ces images ? Qui pouvait bien être cet homme mystérieux ? « Le plus grand des guerriers

en charge du plus grand des secrets », avait dit Clem, mais cela n'expliquait pas grand-chose, en réalité.

Toutes ces questions tournaient et retournaient dans sa tête et quand Dwight passa la main par sa fenêtre et leur cria qu'ils arriveraient bientôt, Clem rangea tranquillement sa guitare dans son étui et dit :

— Bon, nous allons arriver à Blackstone. Nous n'allons pas y rester longtemps, juste le temps pour Dwight de vendre sa marchandise pendant que je ferai un court set de fin d'après-midi. Blackstone n'est pas vraiment une ville accueillante, tu vas voir. Mais Brian, le patron du *Blackstone Inn*, est un ami et il paie bien. Après cela nous irons à Stony Valley, quelques miles plus loin, pour finir la soirée et passer la nuit. Entre ça et la soirée à Red Creek de demain soir, nous devrions avoir largement de quoi te renvoyer chez toi.

— Je ne sais vraiment pas comment te remercier, Clem.

— Oh, mais c'est moi qui te remercie, Billy Ray. C'est toujours un enrichissement que d'avoir l'occasion de passer un moment avec quelqu'un qui a bon cœur comme toi. Tu es quelqu'un de bien, Billy Ray Walker, et ne laisse jamais personne te faire croire le contraire. Et puis grâce à toi, j'ai fait ce petit voyage qui m'a permis de confirmer que ces vieux os ne souhaitent plus autre chose que se dénicher un endroit tranquille où ils pourront enfin se reposer pour de bon. Ainsi, je m'arrêterai de voyager sans regret. Tu vois que j'y trouve mon compte !

L'aveugle partit dans un fou rire qui gagna rapidement le jeune homme. Et cela valait plus que mille mercis aux oreilles du *bluesman* qui rit de plus belle.

## Chapitre XVII – Blackstone

La petite ville de Blackstone tirait son nom de la carrière d'ardoise dont l'exploitation représentait la majeure partie de l'industrie locale. L'activité, cependant, avait considérablement diminué depuis que l'armée avait prélevé son tribut d'hommes valides pour aller repousser la menace nazie en Europe quelques années plus tôt, faisant chuter le nombre de chantiers de construction en activité et par là même les commandes d'ardoise. L'importante augmentation du taux de chômage s'était accompagnée naturellement d'une montée de la délinquance qui avait rendu les rues de l'agglomération peu sûres. C'était pour cette raison qu'à leur arrivée, après qu'ils eurent terminé de décharger les caisses de whisky commandées par le *Blackstone Inn*, Dwight avait demandé à Billy Ray de monter la garde dans le pick-up avec Ernie pendant que Clem et lui étaient dans le saloon. Billy Ray accepta de bonne grâce, répondant qu'il ne pouvait faire moins après ce que les deux hommes avaient fait pour lui.

Assis sur une caisse de whisky à l'arrière du pick-up, le chien couché à ses pieds, le jeune blouson noir regarda les premiers clients de la soirée entrer dans le saloon. Il comprit alors pourquoi Clem et Dwight avaient décrit Blackstone comme une ville peu accueillante. La peau tannée par le soleil des carrières, sales et les vêtements gris de la poussière d'ardoise dans laquelle ils baignaient toute la journée, les autochtones lui jetaient, à mesure qu'ils passaient, des regards empreints d'agressivité. Dans leurs yeux uniformément noirs et ternes, comme s'ils avaient été taillés dans la même pierre que les dalles qui couvraient les toitures de la ville, se lisaient clairement la méfiance et la haine de l'étranger.

Il n'était pas étonnant que Clem ne veuille pas faire de vieux os dans cet endroit où la civilisation ne semblait pas forcément une notion acquise. Il y avait fort à parier qu'un vieux nègre aveugle n'avait que peu de chance de vivre beaucoup plus vieux, lâché seul dans les rues de Blackstone.

Une bourrasque de vent fit voler deux drapeaux confédérés, seules touches de couleurs dans ce décor grisâtre, qui ornaient les antennes de radio de deux vieux pick-up garés plus loin et qui vinrent renforcer, si besoin était, le sentiment de malaise de Billy Ray.

*Vivement qu'on soit loin d'ici*, dit-il pour lui-même en grattant Ernie derrière l'oreille.

Par les fenêtres ouvertes du saloon, il entendit Clem attaquer son récital. Un silence de mort régnait dans la salle et seuls quelques rares applaudissements entre les morceaux témoignaient de la présence d'un public. Après un peu moins d'une heure, Billy Ray vit sortir Clem et Dwight, escortés par un homme grand et dont l'élégance détonnait avec le reste des habitants de la ville qu'il avait eu l'occasion de voir jusque-là. Ce dernier fourra une liasse de billets dans la main de Clem et le gratifia d'une tape sur l'épaule avant de regagner le saloon.

Les deux hommes rejoignirent rapidement le pick-up, et tandis que Billy Ray aidait Clem à grimper à l'arrière avec lui, Ernie suivit en trotinant son maître dans l'habitacle. Dwight démarra sans attendre et roula vers l'Est à vive allure. À l'arrière du pick-up, Clem lâcha un soupir de soulagement.

— Je ne suis pas mécontent de quitter cet endroit, fit-il, cette ville me donne la chair de poule.

— Oui, je dois dire que quand tu disais que ce n'était pas un endroit accueillant, tu étais sérieusement en dessous de la vérité. C'en est à se demander pourquoi un tenancier voudrait payer pour faire venir jouer un Noir dans une ville pareille. C'est un appel à l'émeute !

— Brian est un utopiste. Ses parents étaient des notables dans la région et ils l'ont envoyé faire ses études à Chicago. C'est une belle chose que l'éducation, car elle lui a permis de comprendre bien des choses qu'il n'aurait jamais imaginées en restant ici, comme ses cousins. À la fin de ses études, il est revenu pour reprendre la direction de l'entreprise de son père. Ses années passées à la ville lui avaient donné la ferme conviction que la ségrégation n'avait plus aucune raison d'être dans un pays aussi avancé que le nôtre. C'est alors que lui est venue l'idée qu'en faisant connaître la musique des nègres aux gens du coin, il pourrait leur faire comprendre que la différence n'est pas forcément une mauvaise chose. Je ne sais pas si cela peut marcher, mais l'idée est plaisante et c'est courageux à lui d'essayer. C'est pour cela qu'il a racheté le *Blackstone Inn* et qu'il paie si grassement les joueurs de *blues* ou de *jazz* qui acceptent de venir jouer chez lui. Il croit que la musique est le seul véritable langage universel.

— Et ça ne lui a pas attiré trop d'ennuis ?

— Malheureusement, si. Le Ku Klux Klan est puissant dans cette région. Depuis quelque temps déjà, de moins en moins de musiciens acceptent de venir se produire ici par crainte de représailles. Et la situation ne va pas aller en s'améliorant, j'en ai peur. D'ailleurs, Brian m'a avoué tout à l'heure qu'il pensait bientôt être contraint de quitter la région. Jusqu'ici, personne n'avait osé tenter quoi que ce soit contre lui, par respect pour sa famille, mais les temps changent. Il a déjà reçu plusieurs lettres de menaces plutôt virulentes – à son encontre, mais aussi dirigées contre sa femme et ses deux filles. Il préfère partir avant qu'un malheur survienne.

— C'est quand même dommage que cela se termine de cette façon. Il ne fait de mal à personne, après tout.

— Je sais, mais va essayer d'expliquer ça à cette bande de cagoules blanches ! Ils détestent par principe tout ce qu'ils ne comprennent pas. C'est triste de nos jours de voir une entreprise si louable rencontrer un tel mur d'incompréhension et de méchanceté.

— Moi, ce que je trouve le plus triste, c'est la façon dont ces gens s'enterrent dans leur haine. Je croyais avoir déjà été la cible de regards sombres, chez moi à Richville, mais ce n'était rien comparé à ce que j'ai vu ce soir. À un moment, j'ai cru qu'ils voulaient me lyncher juste pour avoir pénétré sur leur territoire.

— « Leur territoire ». Oui, je crois que tu as trouvé le mot juste. Tu étais sur leurs terres et à leurs yeux, avec tes jeans, ton blouson de cuir et la gomina dans tes cheveux, tu n'es pas moins nègre que moi.

## Chapitre XVIII – Stony Valley

Lorsqu'ils parvinrent enfin en vue de Stony Valley, la nuit était déjà confortablement installée sur le désert. Abritant les seules lumières encore allumées de la petite ville, le *Queen Of The Valley* ne fut pas difficile à trouver pour les voyageurs. Clem entama son tour de chant dès qu'ils arrivèrent tandis que Dwight et Billy Ray déchargeaient les caisses d'alcool sous les hourras de la clientèle. Bill, le patron du saloon – qui se trouvait aussi faire office d'hôtel et de bureau de poste – proposa à Billy Ray d'aller s'installer dans la chambre qu'il leur avait fait préparer à l'étage, pendant qu'il parlait affaires avec Dwight. Il lui précisa au passage qu'une collation l'y attendait déjà.

Exténué par le long voyage, il ne se fit pas longtemps prier. Une jeune serveuse brune qui portait les cheveux longs et des jeans encore plus serrés que les siens l'accompagna jusqu'à une porte du second étage. Quand elle lui ouvrit et lui souhaita une bonne soirée avec un sourire plein de promesses, le jeune homme ne put s'empêcher de rougir, ce qui amusa beaucoup la demoiselle. Elle s'en retourna à sa tâche en ondulant des hanches. Billy Ray ne put réprimer un petit gloussement en refermant la porte.

La chambre était bien plus luxueuse qu'il l'aurait imaginée. Le parquet était couvert de profonds tapis à motifs et le papier peint vert émeraude se mariait à merveille avec les édredons de trois grands lits disposés côte à côte, la « suite familiale », avait-il entendu le patron dire à son employée. Sur une desserte poussée contre le mur près de l'entrée de la chambre, un plateau recouvert de sandwiches et une bouteille de soda lui faisaient de l'œil. Il se jeta dessus sans attendre.

Rassasié, il somnolait déjà à moitié quand il entendit des pas dans le couloir. Il se redressa sur son lit et vit Dwight ouvrir la porte, son chapeau à la main. Le négociant lui sourit et alla accrocher son couvre-chef au portemanteau. Puis, il entendit la voix puissante et enjouée de Bill, le patron du saloon, se déverser dans la chambre par la porte entrouverte.

— Non. Vraiment, Clem, je t'assure qu'il n'y a aucun problème.

— Tu es sûr ? répondit Clem. Parce que je peux toujours aller dormir ailleurs. Je sais comment peuvent être les gens dans le coin et je ne voudrais surtout pas que tu aies des ennuis...

— Des ennuis ? Penses-tu ! Toi et tes amis êtes mes invités. J'invite qui je veux chez moi et il ferait beau voir que quelqu'un ait quelque chose à y redire ! Allez, maintenant, tu vas dormir et je te verrai demain matin.

Clem entra dans la pièce le nez en l'air. Un sourire ravi lui illuminait le visage. La porte se referma derrière lui et Billy Ray entendit les godillots du patron dévaler les marches.

— Ha ha ! Sacré Bill, fit Clem, il ne change pas. Pas vrai Dwight ?

— Oui, c'est sûr, toujours le même !

— Billy Ray, tu es là, mon garçon ?  
— Ici, je me suis installé sur le lit du fond.  
— Alors, que penses-tu de l'hospitalité locale ? On devrait être mieux installé ici qu'à l'arrière du pick-up, tu ne crois pas ?  
— Pour sûr, renchérit Dwight en guidant l'aveugle jusqu'à son lit, et au moins ici j'aurais moins peur qu'on veuille me tailler un deuxième sourire d'une oreille à l'autre pour les trois sous que j'ai dans la poche, pas comme à Blackstone !  
Tous trois rirent de bon cœur. Clem retira ses chaussures et enfonça sa tête dans le moelleux oreiller en ronronnant comme un gros chat. Les deux autres l'imitèrent ce qui provoqua chez l'aveugle un fou rire communicatif.  
— Ah ! Voilà ce que j'appelle un bon lit, dit-il quand il eut repris son souffle. Avec de bons lits comme ceux-là, nous allons passer une nuit digne de ce nom et nous serons bien requinqués pour reprendre la route demain matin. Tu vas voir, Billy Ray, Red Creek est une ville des plus intéressantes. Il s'y passe toujours quelque chose. La ville idéale pour un garçon plein d'énergie comme toi. Peut-être même qu'une fois là-bas tu n'auras plus envie de rentrer chez toi finalement, qui sait ?  
— Qui sait ? Nous verrons bien demain.  
— Bon, intervint Dwight, tout le monde a bien dit ses prières ? Je peux éteindre ? C'est qu'il ne faudrait pas que nous partions trop tard demain, la route va être longue.  
Dwight éteignit la lampe à huile. La chambre fut soudain plongée dans les ténèbres. Tous trois se souhaitèrent une bonne nuit et, la fatigue du voyage aidant, sombrèrent rapidement dans un sommeil profond.

## Chapitre XIX – Un bruit dans la nuit

Billy Ray ouvrit les yeux. Quelque chose dérangeait la quiétude de la nuit. Depuis plusieurs nuits qu'il était harcelé par ces étranges rêves, il avait le sommeil plutôt fragile et sursautait au moindre bruit suspect. Il entendit qu'on frappait faiblement, mais avec insistance, quelque part dans un coin de la chambre. Il s'assit dans son lit et regarda autour de lui.

Il attendit quelques instants sans bouger. Après quelques secondes, il entendit à nouveau quelque chose. C'était une sorte de petit « tic, tic, tic », comme le cliquetis d'un mécanisme d'horlogerie, puis le bruit s'interrompit. Billy Ray se redressa un peu pour voir ses camarades. Ce bruit entêtant ne semblait déranger personne d'autre que lui. Les mains jointes sur son ventre et ses lunettes noires toujours sur le nez, Clem dormait la bouche ouverte. Dwight, de son côté, ronflait comme un sonneur, roulé en boule sous un drap.

Le « tic, tic » reprit, un peu plus fort cette fois-ci, mais pas encore assez pour que Billy Ray parvienne à savoir d'où il provenait. Il se tourna vers la fenêtre et s'étonna de la clarté de la nuit. Une lueur bleutée venue de l'extérieur baignait la chambre et donnait aux objets qui la peuplaient un aspect éthéré. Il ne se souvenait pas d'avoir vu que la lune était pleine quand ils étaient arrivés à Stony Valley, cette nuit-là.

Le bruit retentit encore, plus distinctement, et cette fois il lui sembla bien que cela venait de la fenêtre qui faisait face à son lit. Tout en essayant de faire le moins de bruit possible sur un parquet qui avait une forte tendance à grincer, il se leva et marcha vers l'origine de ce bruit gênant. En arrivant à la fenêtre, il découvrit amusé celui qui l'avait tiré du lit : un gros corbeau s'affairait à attaquer le carreau à grands coups de bec, comme s'il avait vu un gros ver à travers la vitre.

S'apercevant qu'il n'était plus seul, l'oiseau s'interrompit. Cependant, loin de s'enfuir, il resta campé sur ses pattes et dévisagea le jeune homme. Billy Ray donna une légère tape du dos de la main contre le battant de la fenêtre, espérant effrayer l'intrus sans réveiller les autres occupants de la chambre mais, à sa grande surprise, le volatile n'en eut que faire et continua de le fixer avec obstination. Puis il se remit à frapper le verre avec encore plus d'ardeur. Craignant de plus en plus que l'animal ne finisse par réveiller toute la chambrée, Billy Ray se résolut à ouvrir la fenêtre qui grinça longuement. Le garçon se tourna pour observer une éventuelle réaction des deux dormeurs mais, exténués qu'ils devaient être par le voyage, aucun des deux ne bougea.

Il entendit un battement d'ailes et se retourna juste à temps pour voir l'oiseau prendre son envol et plonger vers la rue. Il passa la tête au-dehors pour s'assurer que l'importun était parti et qu'il ne risquait pas de revenir. Mais, alors qu'il s'appuyait au rebord, il lui sembla tout à coup que son cœur s'arrêtait de battre. L'air nocturne s'était figé autour de lui. Rien au monde n'aurait su le préparer à ce qu'il vit à ce moment-là.

Sous sa fenêtre et à perte de vue dans les rues de la ville endormie, une infinité de petits yeux impénétrables se fixèrent sur lui dès qu'il passa la tête à l'extérieur. Mais, ce qui lui glaça le sang, à cet instant précis, ce n'était pas tant la vue des centaines – des milliers peut-être – de volatiles noir de jais qui recouvraient la chaussée et le guettaient depuis le bitume. Ce n'était pas, non plus, le cercle parfait et le chemin le reliant à la porte de l'hôtel que la multitude d'oiseaux semblait avoir aménagés pour lui. Non. Ce qui fit réellement comprendre au jeune homme que son monde venait tout d'un coup de basculer dans l'irrationnel, c'était ce qui l'attendait patiemment au centre de ce disque de bitume nu. Haut de plus de la moitié d'un homme, son museau plissé tendu droit vers la chambre comme s'il flairait la peur du jeune homme, un terrible molosse le fixait de ses yeux incandescents.

Billy Ray n'osait pas en croire ses yeux. Il se trouvait face à la créature fantasmagorique qui le terrorisait en rêve depuis plusieurs nuits, l'animal terrifiant qui accompagnait l'homme en noir. Un instant, il voulut réveiller les deux autres, mais quelque chose le retint. Sans qu'il sache d'où cela pouvait venir, plusieurs notes discordantes résonnèrent dans la chambre. Il se tourna vers Clem et Dwight qui n'avaient toujours pas bougé et comprit qu'il ne lui servirait à rien d'essayer de les réveiller. Un nouvel accord de guitare retentit dans la rue. À ce moment, l'énorme chien couleur de nuit se détourna de la fenêtre et marcha tranquillement vers la sortie de la ville. Sur son passage, les corbeaux s'écartèrent, dégageant un nouveau chemin dont ils maintinrent le tracé bien après que l'animal eut disparu.

Billy Ray attendit un long moment, observant ce fossé entre les oiseaux qui ne se refermait pas, sans trop savoir ce qu'il devait en penser. N'était-ce encore qu'un rêve ? Ce chemin était-il une invitation à suivre la bête ? Et si c'était le cas, où cela allait-il le mener ? Le jeune garçon se tourna alors une nouvelle fois vers la forme endormie de Clem dont les lunettes reflétaient la lueur de la lune. Il repensa à la tristesse dans la voix de son ami quand il parlait de son frère dont il ne savait ce qu'il était devenu. Après tout, quelque chose ou quelqu'un avait déjà voulu que Billy Ray voie ce qui était arrivé à Fred Crenshaw, alors peut-être que s'il suivait cette route jusqu'au bout, il pourrait enfin offrir une explication à Clem sur le destin de son frère Raymond. Cela pouvait paraître complètement fou de penser ainsi, mais ce n'était pas vraiment plus fou que pas mal d'événements auxquels il avait été confronté ces derniers jours. Il avait l'impression qu'on le manipulait depuis qu'il s'était retrouvé dans ce wagon à bestiaux, comme si toute cette aventure avait un sens qui lui échappait encore. Et la réponse à toutes les questions qu'il se posait ne pouvait se trouver qu'au bout de ce chemin. Renonçant à réfléchir plus avant à une situation qui lui échappait de toute manière, Billy Ray attrapa ses bottes et son blouson et quitta la chambre en silence.

Dehors, un nouvel accord de guitare fantomatique s'évapora dans la nuit.

## Chapitre XX – Un chemin de plumes noires

Une fois sur le trottoir, Billy Ray fut époustoufflé par le nombre invraisemblable de corbeaux qui jonchaient le sol. Il avait l'impression que c'était le bitume même qui s'était habillé de plumes noires et qui ondulait comme la marée sous la lune. Avisant du coin de l'œil le vieux pick-up de Dwight garé devant le *Queen Of The Valley*, il fit mine de s'en approcher. À sa grande surprise, les volatiles s'écartèrent sagement pour le laisser passer. Le chemin se dégagait ainsi devant lui à mesure qu'il avançait, incrédule, vers le tacot, déstabilisé de marcher au beau milieu de ces oiseaux qui le toisaient sans relâche. Arrivé au pick-up, il se retourna et constata que la mer de plumes s'était refermée derrière lui. Il jeta un œil dans l'habitacle. Ernie, étalé de tout son long sur le siège, dormait d'un sommeil profond. Billy Ray cogna à la fenêtre mais, comme il s'y attendait, l'animal ne réagit pas. De légers grattements attirèrent son attention. Il leva les yeux et vit des centaines de petits yeux noirs qui le fixaient depuis les toits de la ville endormie. Tout Stony Valley était recouverte de plumes noires et luisantes.

Il prit une profonde inspiration, souffla longuement et tourna les talons, bien décidé à connaître le fin mot de cette histoire absurde. Comme la première fois, les corbeaux se retirèrent en silence sur son passage. Il emprunta la route qu'avait prise le molosse.

Comme Dorothée sur le chemin de briques jaunes, il suivit la route dégagée pour lui par les oiseaux et sortit rapidement hors de la ville. Fasciné par le comportement étrange des corbeaux, il essaya par deux fois de s'écarter du chemin pour voir s'ils le laisseraient passer. Mais, à chaque fois, ils l'en avaient dissuadé en déployant leurs ailes, croassant comme des furieux et essayant de lui piquer les cuisses de leurs becs acérés. Billy Ray n'avait pas d'autre choix que d'avancer vers la destination qu'ils lui désignaient.

Très haut dans le ciel, la lune, pleine et ronde comme un œil inquiétant, paraissait épier le moindre de ses gestes. Elle lui semblait plus proche et plus luisante qu'à l'accoutumée, si bien que n'eussent été la teinte blafarde du bitume sous ses pieds et le bleu sombre du ciel au-dessus de lui, il aurait presque pu se croire en plein jour tant la nuit était claire.

Il marcha ainsi pendant de longues minutes sous le regard attentif des nuées de volatiles. Derrière lui, la petite ville s'effaçait peu à peu, comme si une épaisse nappe de brouillard était tombée tout à coup le long de la ligne d'horizon. Son estomac se serra. Il eut soudain la désagréable impression que tout espoir de retour lui était désormais refusé.

Une étrange vibration courut dans l'air. Billy Ray s'arrêta. C'était comme si quelque chose avait remué à la limite de son regard, mais trop vite pour qu'il ait eu le temps de voir ce que c'était ; ou comme s'il avait entendu un bruit qui se serait arrêté avant qu'il se rende compte qu'il était là. Non, c'était encore différent. Les sens aux aguets, il attendait, guettant le moindre mouvement, le moindre son. Pendant un

moment, tout resta immobile et silencieux. Le temps semblait s'être arrêté. Les corbeaux eux-mêmes s'étaient transformés en des milliers de petites statues couvertes de plumes.

Le jeune homme n'osait plus faire un geste. Il sentait son cœur s'affoler dans ses tempes, chaque battement charriant un peu plus d'angoisse. Puis le sol trembla. Un long grondement monta dans l'éther, semblant tout engloutir, et les corbeaux s'envolèrent d'un coup en croassant à l'unisson. Instinctivement, le jeune homme croisa ses bras devant son visage pour protéger ses yeux de la tempête de plumes, de becs et de serres qui se déchaînaient autour de lui. Quand la tourmente cessa et qu'il put se découvrir le visage sans crainte, il constata avec stupeur que rien aux alentours ne semblait témoigner du passage des volatiles, pas même une plume abandonnée sur le sable. Ils auraient tout aussi bien pu ne jamais avoir été là. Avec la désagréable sensation d'avoir été tiré d'un rêve, il tourna sur lui-même, regardant tout autour de lui : il était seul dans le désert. Il appela, mais personne ne répondit. Scrutant l'horizon, il ne parvint pas à apercevoir les abords de Stony Valley dans le brouillard.

— C'est bien ma veine, dit-il à haute voix. Comme si les cauchemars n'étaient pas suffisants, me voilà somnambule, à présent. Qui sait à quelle distance de la ville je peux bien me trouver ?

Il regarda le sable alentour et n'y vit aucune trace. Il avait dû venir jusque-là en marchant sur une de ces deux routes qu'il voyait, mais laquelle ? Il s'avança jusqu'au croisement des deux bandes de bitumes qui partaient se perdre dans la nuit aux quatre points cardinaux et leva les yeux. Une étrange prise de conscience s'opéra alors. Billy Ray réalisa qu'il se tenait au cœur d'un décor qui lui était devenu familier depuis plusieurs nuits déjà. Il était à la croisée des chemins, toisé par la pleine lune sous un ciel sans étoiles.

Instinctivement, il fit volte-face et vit l'homme en noir qui l'attendait. Son grand chapeau dissimulait son visage plus noir que la nuit et son long cache-poussière claquait au rythme d'un vent qui ne soufflait pourtant pas. Rien ne manquait. Un accord de guitare résonna dans le vent du désert et le temps s'arrêta.

## Chapitre XXI – Ténèbres

Les deux hommes restèrent ainsi, face à face, sans parler pendant un long moment. Billy Ray s'attendait à ce que quelque chose se produise. Peut-être ce nouveau rêve allait-il lui montrer ce qui était arrivé au frère de Clem, qui sait ? Il scruta les environs en quête de quelqu'un d'autre que l'homme en noir qui se tenait obstinément immobile en face de lui, mais ne vit rien d'autre que le désert. Ça, et cette épaisse nappe de brume sombre qu'il avait déjà remarquée en quittant Stony Valley. L'étrange brouillard les encerclait et donnait l'impression inquiétante de se refermer progressivement sur eux.

Billy Ray se dit alors que ce rêve était assurément différent de ceux qu'il avait faits jusque-là. C'était à la fois plus concret et plus oppressant, comme s'il avait la certitude que quelque chose de grave était sur le point d'arriver sans être capable de deviner quoi.

À ce moment, une voix caverneuse et désincarnée rampa vers lui de toutes les directions à la fois et dit :

— Inutile de chercher, Billy Ray Walker. Cette fois-ci, nous sommes seuls.

Le cœur de Billy Ray fit un bond dans sa poitrine. L'homme en noir venait de s'adresser directement à lui. S'il en croyait ce que Clem lui avait dit des histoires de la sorcière, cela ne pouvait signifier malheureusement qu'une chose : il n'était plus question de lui montrer quoi que soit, cette nuit. Non, cette nuit, l'homme en noir était là pour lui.

— C'est vrai, reprit l'homme comme si Billy Ray avait pensé à haute voix, ce soir je ne te montrerai rien. Ce soir, c'est à toi de me donner quelque chose à voir.

À cet instant précis, un déclic se fit dans l'esprit du jeune homme. Instantanément, les paroles de Clem lui revinrent en mémoire : « quelque part, à la croisée de deux routes, se tient le plus grand de tous les guerriers, celui que même la mort n'a pu défaire, et quand son heure sera venue, celui dont c'est le destin devra se présenter devant lui pour le provoquer en duel et ainsi avoir accès – s'il devait parvenir à le vaincre – au plus grand secret de l'univers ». Alors, il comprit pourquoi il avait fait ces rêves. Quelque force mystérieuse l'avait manipulé depuis plusieurs jours et autant de nuits, dans le seul but de le préparer à cet instant. Il ne pouvait plus faire demi-tour, il le savait. Que cela lui plaise ou non, il allait devoir affronter son destin. Curieusement, il se sentit presque soulagé par cette révélation. Désormais, il connaissait le sens de tout ceci.

— Alors, fit-il en avançant d'un pas vers l'homme mystérieux, c'est donc le bon moment, cette fois ?

— Oui, répondit la voix désincarnée, tandis que l'homme en noir avançait à son tour d'un pas.

— Et que va-t-il se passer, maintenant ? fit Billy Ray en avançant encore.

— Le destin t'a mené jusqu'à moi, répondit la voix alors que l'homme faisait un

pas de plus, et tu sais parfaitement ce qui doit se passer ici. Tu l'as vu. Nul ne vient à moi par hasard.

— Mais, pourquoi moi ?

— Parce que tu as été choisi. Parce que tu n'as pas ta place en ce monde. Parce que ton destin est ailleurs.

— Mais je n'ai rien demandé à personne, moi.

— Ni toi ni moi n'avons la possibilité de choisir les cartes qu'on nous distribue, seulement de choisir de quelle manière nous voulons les jouer.

— Et Fred Crenshaw ? Qu'avait-il fait pour mériter ce qui lui est arrivé ?

— Une chance lui a été offerte et il l'a gâchée. Il s'est trahi en se conformant à ce que ce monde voulait faire de lui. Il a choisi son destin. Sauras-tu choisir le tien ?

— Mais qui es-tu, à la fin ?

— Je suis le mystère dans le cœur des hommes. Je suis celui dont la multitude nie l'existence. Je suis le chemin de la connaissance, la fin des illusions, celui qu'il faut être capable d'imaginer avant de pouvoir être en sa présence. Enfin, je suis celui qui choisit qui est digne de voir et qui ne l'est pas. Je suis tout cela, je l'ai toujours été et il en sera toujours ainsi.

— Je vois. On ne peut pas dire que je sois beaucoup plus avancé. Enfin, si j'ai bien compris, ça signifie qu'il est temps pour moi de devenir une légende.

— Peut-être. Ou alors de mourir en essayant...

Ils se tenaient l'un en face de l'autre à présent, à seulement quelques pieds de distance. L'homme en noir releva lentement la tête. Pour la première fois, Billy Ray eut la possibilité de voir ce qui se cachait sous les bords larges du vieux chapeau de toile. Et ce qu'il vit – ou plutôt ce qu'il ne vit pas – lui fit tout à coup comprendre à quel point ce qu'il s'appropriait à affronter n'avait rien d'humain. Là où auraient dû se trouver un nez, des yeux et une bouche, il ne vit que l'obscurité la plus complète. Le visage de l'homme en noir, pour peu que l'on eût pu appeler cela un visage, n'était que ténèbres uniformes, opaques et sans relief. L'être auquel il était sur le point de se mesurer n'était que pures ténèbres à forme humaine.

Son sang se glaça littéralement dans ses veines. Face à ce spectacle d'un autre monde, il eut un léger mouvement de recul et ne réagit pas en voyant l'homme en noir se propulser vers lui. Tel un fauve en chasse, l'être d'obscurité se déplaçait dans un silence macabre.

Surpris par la vitesse de son adversaire, Billy Ray ne put éviter le formidable coup de poing qu'il lui asséna à l'estomac, l'envoyant rouler plusieurs mètres plus loin dans un nuage de poussière. Les hostilités étaient ouvertes et aucun coup de semonce n'était de mise.

Une terrible douleur lui sciait l'abdomen. Vomissant de la bile et du sang mêlés, il eut à peine le temps de relever la tête pour voir l'autre fondre sur lui comme un énorme rapace, les pans de son cache-poussière claquant dans le vent. Il se jeta sur le côté et projeta son pied dans le tibia de son adversaire. Pris en plein élan, ce dernier trébucha et s'effondra face contre terre. Pas une plainte, pas un son ne s'échappèrent alors de lui. Son silence le rendait encore plus effrayant. Il se redressait lentement. Son chapeau avait quitté son crâne, révélant plus encore l'impossibilité de sa nature.

Une terreur du fond des âges gela les entrailles du jeune homme tandis qu'il regardait, impuissant, l'homme en noir se relever complètement dans un silence irréel. Le corps agité de tremblements, il prit soudain conscience de la sourde puissance qui grondait derrière son adversaire. Un instinct primaire de survie s'empara de lui et, avant même qu'il s'en rende compte, il courut aussi vite que ses jambes le lui permettaient loin de son bourreau. Mais à peine s'était-il éloigné d'une demi-douzaine

d'enjambées qu'un long grondement s'éleva du sol. L'air vibra autour de lui. Quelque chose le stoppa net dans sa course désespérée. Épouvanté, il se sentit soulevé de terre par une armée de mains invisibles qui le rejetèrent vers l'homme en noir.

Hébéété, Billy Ray leva les yeux et vit, à travers le nuage de poussière dans lequel gisait, l'obscur créature faire un pas dans sa direction. Il comprit alors qu'il n'y aurait pour lui aucune échappatoire. Il roula sur le côté pour s'éloigner un peu de la menace qui s'approchait inexorablement. Sa main rencontra un objet rugueux. Il se tourna et vit une grosse pierre, large comme sa tête. À sa grande surprise, l'homme en noir s'arrêta. Voyant là son ultime chance de salut, le jeune homme se campa sur ses pieds en un éclair et arracha la pierre du sol à deux mains. Sans esquisser le moindre geste, l'homme en noir le regarda brandir le bloc de roche à bout de bras et s'élancer vers lui en hurlant sa rage, comme s'il s'était attendu à tout cela.

À cet instant, l'univers se colora de sépia et le temps sembla devenir liquide, palpable. Billy Ray courait au ralenti, comme prisonnier d'un étrange rêve. Il sentit monter en lui une déroutante impression de distance, comme s'il était devenu le spectateur de ses propres faits et gestes. Ses idées se bouscuaient de plus en plus vite à mesure que son corps perdait de la vitesse. Il vit l'homme en noir lever lentement sa main gauche. Autour de lui, l'air se mit à bouillonner. Les plaintes mêlées de milliers d'âmes égarées envahirent ses oreilles. Entre ses doigts tétanisés, il sentit la pierre froide vibrer d'un sombre pouvoir. Une douleur aiguë descendit le long de ses avant-bras.

L'image de Fred Crenshaw, sa main mise en pièces par l'explosion de son fusil, s'imposa à son esprit. Tandis qu'il sentait la surface de la pierre se fendiller sous ses paumes et que la sensation de centaines de tisons chauffés au rouge lui transperçait le corps, les mots de l'homme en noir lui revinrent en mémoire : « Une chance lui a été offerte et il l'a gâchée. Il s'est trahi en se conformant à ce que ce monde voulait faire de lui. Il a choisi son destin. Sauras-tu choisir le tien ? »

Ce fut comme une révélation pour Billy Ray. Il comprit que c'était uniquement vers sa perte qu'il courait. Dans un effort surhumain, conservant ses esprits en dépit de la douleur qui le dévorait, il interrompit sa course et laissa tomber le rocher derrière lui, tombant à la renverse. Le bloc de pierre s'écrasa au sol dans un bruit étouffé. Billy Ray vit alors l'homme en noir être projeté vers l'arrière, comme un pantin dont on aurait coupé une corde. L'air ne vibrait plus. Le sombre pouvoir qui occupait l'espace un instant auparavant s'était évanoui. Par son seul refus de se soumettre, le jeune homme avait brisé le terrible charme. Ou plutôt devait-il l'avoir retourné contre son agresseur, à en voir l'état d'affaiblissement dont faisait montre la créature de la nuit, tombée un genou à terre, tentant avec d'infinies difficultés de se relever.

L'excitation battait dans ses tempes quand Billy Ray, conscient que c'était certainement son unique chance de s'en sortir, usa de ses dernières forces pour se jeter sur son adversaire à la manière d'un joueur de football. Il le plaqua au sol, immobilisant ses bras avec ses genoux, et se mit à le frapper des deux poings au visage. Il frappa sans relâche, ignorant la douleur lancinante dans ses bras, comme si sa vie en dépendait – ce qui était effectivement le cas – soulevant un épais nuage de poussière autour d'eux. Combien de temps s'acharna-t-il ainsi ? Billy Ray lui-même aurait été incapable de le dire. Mais durant tout ce temps, son adversaire n'émit pas le moindre son. Lorsqu'il s'arrêta enfin, à bout de souffle, ses phalanges avaient pris une teinte bleutée et l'être sous lui avait cessé de se débattre. Il avait gagné.

## Chapitre XXII – La fin de l’histoire

Épuisé, Billy Ray se dégagea de la forme inerte et roula sur le côté.

— C’était plus facile que je l’aurais cru, lança-t-il comme une bravade.

Mais il n’y avait plus personne pour lui répondre ou même pour l’entendre. L’homme en noir n’était plus. Bien que cette idée le laissa encore perplexe, il semblait pourtant à Billy Ray qu’il venait de vaincre le plus grand des guerriers. C’était étrange... « Le plus grand de tous les guerriers », il avait beau tourner et retourner ces mots dans sa tête, quelque chose ne collait pas. Le combat n’avait duré que quelques minutes, pas plus. Cet être était supposé arpenter le monde invaincu depuis la nuit des temps. Billy Ray l’avait vu encaisser un coup de feu sans frémir et faire exploser le fusil de Fred Crenshaw d’un simple mouvement de la main. Et pourtant, lui, l’avait battu. Il avait la désagréable sensation que le puzzle restait incomplet mais ne parvenait pas à savoir quelle pièce pouvait bien manquer.

Se souvenant de ses rêves, il s’assit sur le sable et leva les yeux vers le disque lunaire. Si les choses se passaient comme prévu, il le verrait rapidement scintiller et s’ouvrir pour lui révéler « le plus grand des secrets », ainsi que la sorcière l’avait confié à Clem et son frère. Une minute passa, puis deux... Mais rien ne semblait se produire. Au bout d’un moment, il en vint à s’interroger. Était-il possible que ce ne soit pas terminé ? Y avait-il encore une épreuve ? Il jeta un regard autour de lui et s’aperçut qu’un phénomène étrange était en train de se dérouler. Tandis que la nappe de brume qui emprisonnait l’horizon depuis son arrivée à la croisée des chemins semblait à présent se dissiper, un épais brouillard noir pratiquement opaque se répandait rapidement au ras du sol. La matière vaporeuse s’étendait autour de lui, masquant le sable du désert comme une flaque de pétrole. Il se tourna vers le cadavre de l’homme en noir et comprit avec horreur ce qui était en train de se passer. Ce que Billy Ray avait pris pour du brouillard n’était autre que les ténèbres dont il était composé qui s’évaporaient et s’écoulaient tout autour de la forme sans vie.

Horrifié, il se mit debout. Quel nouveau tour allait-on lui jouer ? Il tenta de dégager ses pieds des ténèbres mouvantes, mais l’étrange matière emprisonnait ses chevilles, s’accrochant à ses jeans comme une ombre menaçante.

— Mais est-ce que tout cela ne va pas bientôt finir ? hurla-t-il, les poings serrés.

— Malheureusement pour toi, non..., lui répondit une voix à ses pieds.

Au comble de la terreur, Billy Ray baissa les yeux. À mesure que les ténèbres s’écoulaient et que l’image de l’homme en noir perdait de sa consistance, une autre silhouette se révélait devant ses yeux incrédules. À ses pieds gisait à présent le corps d’un jeune Noir dont le visage tuméfié portait clairement les traces de sa rage. Un œil gonflé tressauta et se tourna vers lui. Le jeune homme toussa faiblement. Une goutte de sang fila de sa lèvre fendue. Dans un souffle, il dit :

— Enfin... Ma partie est enfin terminée. Mais la tienne ne fait que commencer. Crois bien que j’en suis désolé. Adieu et merci...

La phrase s'acheva dans un long râle et le visage se détendit. Désarmé, Billy Ray resta bouche bée devant l'expression paisible de l'homme qu'il venait de tuer. La nappe de brume opaque s'étendait à présent à perte de vue. Sur la poitrine du cadavre, un petit objet métallique brilla sous la lune. Billy Ray se baissa pour le ramasser. Il lut attentivement l'inscription sur la petite plaque et comprit enfin le sens de tout ceci. Il comprit comment « le plus grand des secrets » s'était assuré depuis la nuit des temps d'avoir « le plus grand des guerriers » comme gardien et pourquoi la mort elle-même ne saurait le vaincre.

Tandis que le corps de son adversaire s'enfonçait lentement sous la nappe d'obscurité, comme s'il avait coulé au fond d'une rivière, Billy Ray sentit le brouillard glisser, froid et rampant, le long de ses jambes, de son buste, de ses bras. Il sentit la froideur de la mort l'envelopper complètement et s'insinuer en lui. Il sentit son corps et son âme se transformer au contact de ces ténèbres gazeuses, se fondre et se restructurer en elle, mourir pour renaître sous une forme nouvelle, une forme immortelle. Il sentit que le poids de centaines de vies passées pesait à présent sur ses épaules.

Il se pencha pour ramasser le chapeau à larges bords et l'ajusta sur son crâne devenu plus sombre que la nuit. Toute peur avait définitivement disparu, car à présent il savait le sens de tout ceci. Il connaissait le mystère que gardait l'homme en noir, de même qu'il connaissait désormais le prix d'un tel savoir.

Autour de lui, plus aucune trace de la moindre brume ne subsistait. Le cadavre de son prédécesseur s'était évanoui dans l'obscurité millénaire. Sous l'éclat étrange de la pleine lune, la croisée des chemins luisait d'une aura immaculée. Sortant de nulle part, le terrifiant molosse trotta vers son nouveau maître. Ce dernier tendit une main noire vers l'animal qui frotta son museau plissé contre les doigts glacés en signe de soumission. À ce moment, le disque lunaire se mit à enfler et grandir, jusqu'à absorber l'univers dans une clarté uniforme. Quand la marée de lumière se retira, l'homme en noir et son chien avaient disparu.

## Chapitre XXIII – Épilogue

À Ashburgh, la soirée touchait laborieusement à sa fin. La salle de l'*Iron Horse* commençait à se vider doucement. Dans un coin, trois types disputaient en silence une partie de poker. Comme tous les soirs depuis son retour, Nick traversa la salle sans rien dire et déposa sur la table de Clem la bouteille qu'il lui avait commandée. Bien qu'il fût mortifié de voir son ami ainsi, les années lui avaient appris qu'il ne servait à rien d'essayer d'égayer le vieux *bluesman* quand il était dans cet état. Il fallait laisser les choses s'arranger toutes seules, même si cette fois, il en venait à se demander si l'embellie finirait vraiment par venir. Depuis trois semaines que ça durait, il n'avait vu aucune amélioration. Au contraire, Clem donnait même l'impression d'aller de plus en plus mal.

C'était comme ça depuis que Dwight Robertson et lui étaient revenus seuls de Red Creek. Nick leur avait demandé s'ils avaient bien dit au petit de penser à leur écrire quand il serait rentré chez lui et c'était à ce moment que Dwight lui avait annoncé la nouvelle : Billy Ray avait disparu dans la nuit du vendredi au samedi. Ils avaient alerté le shérif qui était venu jeter un coup d'œil, mais rien ne semblait indiquer qu'il ait été enlevé. Aucune porte n'avait été forcée et il n'y avait aucune trace de lutte dans la chambre – et, de toute manière, avec Clem et lui qui dormaient dans la même pièce, cela aurait paru peu probable. De plus, le gamin avait pris toutes ses affaires avec lui. Vraiment, tout portait à croire que Billy Ray était juste parti, comme ça, en pleine nuit. Ils l'avaient attendu deux jours entiers, mais personne ne l'avait revu après ça.

Horriifié, Nick ne put s'empêcher de penser que l'Histoire se répétait. Il avait alors regardé Clem qui n'avait rien dit depuis leur arrivée et il sut immédiatement ce qu'il pensait à ce moment-là : le vieux musicien s'était mis en tête qu'il était pour quelque chose dans ce départ en pleine nuit, exactement comme pour son frère, sept ans plus tôt.

Dans les jours qui suivirent, Nick avait bien essayé de lui faire comprendre qu'il n'était pas responsable, pas plus qu'il ne l'avait été pour le départ de Raymond, mais qui était-il pour donner ce genre de leçon sur la culpabilité ? Alors, depuis trois semaines, il regardait, impuissant, son ami vaciller, noyant ses regrets dans l'alcool entre deux chansons interprétées à contrecœur.

Quand il entendit le cul de la bouteille cogner sur la table, Clem marmonna un « merci » tandis que Nick s'en retournait à ses derniers clients. Clem déboucha la bouteille de bourbon d'une main tremblante et s'en versa un verre qu'il vida d'un trait. Il était sur le point de s'en verser un deuxième quand un étrange parfum capta son attention. Il reposa la bouteille et prit une profonde inspiration. En effet, le mélange familier de sciure, de transpiration et d'alcool qui flottait dans le saloon venait d'être balayé par une puissante odeur de sable humide, le genre d'odeur qu'on sent la nuit dans le désert. Du sable, oui, mais pas seulement. Un autre parfum virevoltait dans l'air autour de lui, une odeur qu'il n'avait plus sentie depuis son

enfance, mais qui était toujours restée gravée dans sa mémoire. C'était la même odeur de magie et de mystère qui imprégnait la cahute de la vieille sorcière près de chez sa mère, sans être tout à fait la même, cependant. C'était une odeur de l'au-delà.

Dans son dos, il entendit les talons de lourdes bottes marteler le parquet grinçant et s'arrêter juste derrière sa chaise. Une main puissante se posa sur son épaule. Il sentit un froid intense ramper sur sa peau et pénétrer sa chair. Il voulut parler, mais un étrange engourdissement s'était emparé de lui. Il était comme figé. Il entendit un froissement d'étoffe tandis que la personne qui se trouvait derrière lui se penchait vers son oreille. Un objet métallique sonna sur la table. D'une voix aux accents étranges, à la fois proche et semblant venir du bout du monde, l'homme dit, avec une intonation qui lui parut étrangement familière :

— Tiens, c'est un cadeau. Excuse-moi de ne pas être venu plus tôt. Bois donc le prochain verre à notre santé. Adieu.

La main quitta son épaule et l'engourdissement qui l'avait envahi se dissipa presque instantanément. Il entendit les pas de son mystérieux visiteur s'éloigner rapidement vers la porte. Un gros chien aboya dans la rue quand la porte s'ouvrit.

Tremblant, Clem chercha à tâtons sur la table et trouva l'objet que l'homme venait de déposer. Il s'agissait d'une de ces petites plaques militaires indiquant l'identité des soldats. Du bout des doigts, il parcourut l'inscription et déchiffra une à une les lettres d'un nom qu'il avait perdu l'espoir de relire un jour. Cette plaque était celle du soldat Raymond Jackson. Une larme trop longtemps retenue coula le long de sa joue. Il se servit un verre et dit tout haut en le portant à ses lèvres :

— À votre santé, les gars. À votre santé...

Nick s'approcha de son ami et demanda d'un air inquiet :

— Euh... Clem, tout va bien ?

— Ah, ça pour aller, je dirais que ça n'a pas été mieux depuis bien longtemps, répondit l'aveugle avec un large sourire.

— Eh bien dis-moi, ça fait plaisir de te voir comme ça. C'était qui ce type ? Qu'est-ce qu'il a bien pu te dire pour réussir à te dérider comme ça ?

— Lui ? C'est une légende, mon pote, rien d'autre qu'une légende.

## SEPT CONTES DÉMONIAQUES

## L'ANTICHAMBRE

La porte des urgences s'ouvrit avec fracas. Ballottant un brancard, un flot rageur d'appareillages électroniques et de personnel soignant déferla en direction de la salle de soins la plus proche, encouragé par les sirènes des ambulances qui étaient encore stationnées devant l'hôpital.

— Que s'est-il passé ? cria une voix d'homme.

— Carambolage en pleine ville. Le conducteur a perdu le contrôle de sa voiture et est allé s'emplafonner dans un kiosque à journaux, fermé, heureusement. Mais ça ne l'a pas empêché de faucher une passante...

— Où est-elle ?

— En salle trois. État critique.

— Et lui ?

— Pas beaucoup mieux. Il conduisait sans ceinture. Il est passé à travers le pare-brise. Il a perdu beaucoup de sang.

— L'analyse dit quoi ?

— Il est ivre-mort.

— Les constantes ?

— En baisse... On est en train de le perdre !

— Monsieur ! Est-ce que vous m'entendez ?

— Plus de pouls !

— Préparez-vous, il va falloir le choquer. Commencez le massage !

— Monsieur ! Monsieur ! Est-ce que vous m'entendez... ? Monsieur...

\* \* \*

Il faisait noir autour d'Arthur lorsqu'il revint à lui. Il espéra que ses yeux s'habituerait à l'obscurité et qu'il pourrait rapidement savoir où il se trouvait, mais même après de longues minutes passées à écarquiller les yeux et scruter les ténèbres, l'atmosphère restait désespérément opaque, d'un noir tel qu'il n'en avait jamais connu.

— Il y a quelqu'un ? héla-t-il nerveusement.

Il ne reçut aucune réponse. Ce qui lui parut plus étrange encore, c'est qu'il n'entendait aucun écho ou réverbération quelconque, comme s'il s'était trouvé en extérieur dans un endroit très dégagé ; au milieu d'une clairière ou quelque chose comme ça. Cependant, l'absence totale du moindre souffle d'air et l'obscurité insistante semblaient plutôt indiquer l'intérieur d'un bâtiment.

Il décida de se risquer à marcher un peu. Les mains devant lui, prêt à se rattraper s'il devait trébucher sur quoi que soit, il fit un premier pas. Le sol lui parut stable et curieusement lisse. Il fit un deuxième pas, puis un troisième. Prenant confiance, il s'apprêtait à avancer encore quand un détail le frappa. Il se figea et tendit l'oreille. Il

commença d'abord par gratter le sol doucement, du bout du pied, avant de tapoter du talon puis de taper violemment, à plusieurs reprises, le pied bien à plat. C'était bien ce qu'il pensait. Ses pieds ne faisaient aucun bruit sur le sol.

Il inspira profondément. De deux choses l'une : soit il était d'un coup devenu sourd et aveugle, soit... Il n'en avait pas la moindre idée, en fait ! Il se dit qu'à la limite, il préférerait peut-être la première solution : au moins, il serait fixé sur son sort plutôt que de rester debout dans le noir dans l'attente de... de Dieu seul savait quoi !

Il entreprit de s'accroupir avec mille précautions pour tâter le sol sous ses pieds. Ce qu'il sentit le déconcerta au plus haut point. La substance sur laquelle il marchait était à la fois ferme et souple. Elle semblait changer de consistance et de densité à chaque seconde. Et bizarrement, aucune sensation de froid ou de chaleur ne lui parvenait, un peu comme si cette matière avait été exactement à la même température que sa main. Tout à ces réflexions, Arthur fut soudain pris d'un spasme ; sa nuque se couvrit d'une pellicule de sueur glaciale. Il réalisa soudain qu'il s'était baissé pour toucher le sol. C'était donc qu'il était debout. Or, il n'avait absolument aucun souvenir de s'être levé après qu'il se fut éveillé. Était-il déjà debout à son réveil ? Et d'ailleurs, dormait-il seulement ? Où et comment était-il censé s'être endormi ? Que lui était-il arrivé ?

— Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit ? soupira-t-il en tremblant, les nerfs tendus à leur point de rupture.

Il entrevit alors qu'une lueur diffuse commençait à poindre à une distance qui lui parut très lointaine, sur sa gauche. Il eut à peine le temps de se redresser et de faire mine d'avancer vers la lumière qu'un phénomène des plus étranges se produisit : le point lumineux qu'il distinguait au loin se mit subitement à grossir, dessinant sur le mur d'obscurité qui emprisonnait Arthur un cercle d'un blanc éclatant qui envahit rapidement tout son champ de vision, comme si une énorme boule de matière étincelante s'était dirigée vers lui à la vitesse d'une étoile filante. En quelques secondes, l'espace fut rempli d'une lumière éblouissante qui, loin de lui révéler l'endroit où il se trouvait, s'avéra tout aussi opaque que les ténèbres qui l'avaient précédée. Arthur fut surpris de ne pas être aveuglé par une lumière aussi puissante mais au moins savait-il à présent qu'il n'avait pas perdu la vue. Il ne ressentait même pas le besoin ne serait-ce que de cligner des yeux. Et il fut encore plus étonné lorsque le phénomène cessa, la lumière disparaissant à la même vitesse qu'elle était apparue, absorbée, semblait-il, par un point situé exactement à l'opposé de son point de départ. Il se trouvait à nouveau au milieu d'une obscurité qui lui paraissait, pour peu que ce fût possible, encore plus impénétrable qu'auparavant.

— Qu'est-ce que c'était ? murmura-t-il, se félicitant intérieurement pour l'originalité d'une telle question.

C'est à ce moment qu'il entendit la voix.

— Salut à toi.

La voix était neutre mais puissante ; elle semblait ne venir de nulle part. Arthur ne put s'empêcher de remarquer qu'à la voix répondait l'écho qui faisait défaut à la sienne.

— Mais qui... ?

À peine avait-il entamé sa phrase que la voix retentit à nouveau :

— SILENCE !

Aucune trace d'énervement n'avait transparu dans l'intonation. La voix étant toujours aussi neutre mais ce mot avait été prononcé avec une puissance proprement ahurissante. Cette fois, la voix avait semblé venir de toutes les directions en même temps.

— Chaque chose en son temps. À présent, suis-moi.

Cette phrase venait de derrière son dos. L'estomac noué par l'angoisse, Arthur se retourna lentement, ne sachant pas face à quoi il allait se retrouver. L'aspect de son interlocuteur l'étonna tant, qu'il ne fut même pas surpris de le voir sans aucune difficulté se découper sur le rideau opaque qui l'encerclait depuis son réveil.

Tout d'abord, l'être qui se trouvait à présent face à lui était d'une taille et d'une stature absolument prodigieuse. Si on lui avait demandé d'estimer la taille de la créature qui le dévisageait, Arthur aurait dit qu'elle devait mesurer environ deux mètres cinquante, peut-être plus. Elle était vêtue d'une longue robe blanche à liserés d'or qui lui donnait l'allure d'un pape de science-fiction et son visage était caché par une longue cagoule qui s'achevait sur le haut de sa tête par un cône culminant à près de trois mètres.

Arthur songea à une créature dont il avait lu la description quand il était adolescent dans un livre de Howard Phillips Lovecraft. Il s'attendait à voir une bête aux allures de poulpe et à la peau écailleuse sortir de sous cette robe pour le mettre en pièces et se livrer à quelque rite blasphématoire avec ses entrailles. Au lieu de cela, la forme titanesque qui le dominait de sa masse impressionnante pivota à 180 degrés et s'éloigna lentement, donnant plus l'impression de flotter à quelques centimètres du sol que de marcher réellement. Arthur, toujours sous le coup de la surprise, resta immobile. Au bout de quelques mètres, l'être s'arrêta et dit sans se retourner :

— M'accompagneras-tu ou préfères-tu rester seul dans le noir ?

Puis il se remit en marche, laissant Arthur aussi désemparé qu'un enfant qui aurait égaré ses parents dans un parc. La silhouette de l'apparition papale s'était presque totalement enfoncée dans les ténèbres quand il se mit à courir pour la rattraper. Lorsqu'il le rejoignit, l'être se figea et se tourna vers lui.

— Allons-y, veux-tu ? lui fit-il.

Arthur, qui commençait à se dire qu'il était au beau milieu du rêve le plus étrange qu'il ait jamais fait, assista alors à un spectacle auquel rien dans sa vie n'aurait pu le préparer.

Tout d'abord, ce ne fut qu'une sensation inhabituelle. C'était comme une traction, comme si on tirait sur ses muscles, ses membres, ses os, mais de l'intérieur. Puis sa vue se troubla et, progressivement, il aperçut des points lumineux apparaître dans le noir, comme si on avait percé des trous dans une étoffe. D'abord un, puis deux, puis des myriades qui se multipliaient de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul point obscur autour de lui. À ce moment-là, la traction à l'intérieur de son corps atteignit son paroxysme et son corps explosa. Du moins, ce fut l'impression qu'il eut. Toutes les molécules de son corps furent projetées à des kilomètres de distance mais, curieusement, il était toujours conscient et ne souffrait pas. La suite des événements le dépassa totalement : il se sentit comme happé par un trou sans fond et, avant qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte, il cinglait à travers l'espace à une vitesse délirante, frôlant des astéroïdes et traversant des planètes de part en part comme s'il s'était agi de simples nuages de fumée. Il vit alors se dessiner sur la toile de l'univers des scènes qu'il ne pouvait expliquer et n'aurait jamais osé imaginer : il vit une troupe de dinosaures gigantesques s'acharner sur un autre individu qui devait faire le double de leur taille et qui se débattait désespérément sans parvenir à prendre le dessus. Il vit des nuées de chevaliers en armure se jeter les uns sur les autres dans des batailles apocalyptiques. Il vit des créatures recouvertes d'écailles et de métal, mesurant chacune près de cent mètres de haut s'affronter sur un champ de ruines qui lui faisait étrangement penser à Paris. Il vit un homme en haillons, marcher sans but dans un désert, enfermé sous une cloche de verre...

L'esprit troublé par ces visions et des centaines d'autres qui avaient défilé devant

ses yeux incrédules, Arthur arriva brutalement au terme de son voyage. Un instant, il était une forme immatérielle rivalisant de vitesse avec la lumière des étoiles et, l'instant suivant, il se trouvait projeté sans ménagement aucun dans son corps étendu sur le sol, les entrailles tordues par des spasmes de douleur, comme si sa chair refusait de le reconnaître et de l'accueillir.

Il se releva péniblement et, pris d'une puissante sensation de vertige, balaya du regard l'endroit dans lequel il s'était « écrasé » (il ne voyait aucun autre terme plus approprié pour décrire son arrivée) à la recherche de celui qui le conduisait et aurait logiquement dû le précéder. Aucune trace de la forme en habit pontifical, mais Arthur fut encore une fois étonné par ce qu'il vit : il se trouvait à présent au centre d'un immense damier (du moins pensait-il se trouver au centre, car il lui était impossible d'en apercevoir les limites dans quelque direction que ce fût) dont chacune des cases devait mesurer environ dix mètres de côté, surplombé d'un ciel uniforme, couleur de cendre.

— Es-tu toujours disposé à me suivre ?

Arthur fit brusquement volte-face et se retrouva nez à nez avec son étrange guide, posté à peine un mètre derrière lui.

— Euh... Oui, mais... Enfin, où... ?

— Pourquoi pas par cette porte, par exemple... ?

— Quelle p... ?

Il ne prit même pas la peine d'achever sa phrase. Il venait de se retourner et, en face de lui, au beau milieu du damier, se tenait une porte, curieusement dressée au centre de nulle part, sans aucune cloison à traverser ni bâtiment dans lequel pénétrer. Cependant, Arthur n'en fut pas troublé. Il avait renoncé à comprendre quoi que ce soit à cet étrange rêve et assistait à chaque nouvelle pérégrination en spectateur. On finirait bien par lui faire comprendre ce qu'on voulait de lui. Tout de même, c'est avec méfiance qu'il s'avança et tourna la poignée. La porte s'ouvrit sans difficulté.

\* \* \*

Arthur pénétra dans une pièce dont la forme et les proportions le troublèrent plus (il ne savait pas lui-même pourquoi) que tout ce qu'il avait pu voir auparavant. Inexplicablement, cet endroit le mettait mal à l'aise. Exception faite de ses dimensions peu communes (une superficie qui devait avoisiner celle d'un terrain de rugby, pour une hauteur de plafond certainement proche de quinze mètres), cette pièce ne recelait rien d'extraordinaire : c'était une pièce rectangulaire aux murs, sols et plafonds blancs, pourvue de deux portes en plus de celle qu'il avait empruntée pour entrer, placées l'une en face de l'autre sur les murs situés à la droite et à la gauche d'Arthur. Un banc de pierre polie garnissait toute la longueur de la paroi opposée à la porte d'entrée. Il devait mesurer une petite centaine de mètres de longueur, soit la distance qui séparait les deux portes et ne semblait fait que d'un seul bloc.

Ne sachant que penser, Arthur avança en scrutant le sol lisse et uni. Encore une fois, il remarqua que ses pas ne produisaient aucun son.

— Bienvenue dans l'Antichambre, fit l'être. L'antichambre de quoi, te demandes-tu ? L'Antichambre de l'Au-delà.

L'être marqua une pause, apparemment dans l'attente d'une réaction d'Arthur. Visiblement déçu, il reprit :

— Je sais que ton esprit gavé depuis toujours de philosophie judéo-chrétienne s'attendait certainement à autre chose pour l'après-vie, mais la vérité est bien différente des visions que croient avoir eues les prophètes. Sache seulement une

chose : une des portes de cette pièce mène à une éternité de plénitude et de contemplation, Paradis, Valhalla, Nirvana, appelle cela comme il te chante. Seuls ceux que « les instances supérieures » jugent dignes peuvent y accéder. L'autre, en revanche, mène à une éternité de souffrances ininterrompues, Enfer, Hel, Géhenne, comme tu veux cette fois encore, aboutissant à la dissolution de l'âme. C'est là qu'échouent les âmes noires et les nuisibles...

Le visage d'Arthur se décomposait à mesure que l'être parlait : il ne comprenait toujours pas (ne voulait pas comprendre ?) en quoi tout cela avait un rapport avec lui et ce qu'on lui voulait.

— En temps normal, reprit le colosse, le transfert de l'âme défunte se fait instantanément...

— Défunte... ? murmura Arthur.

— ... Mais ton cas nous pose problème. Te souviens-tu comment tu es arrivé ici ?

— Je... Non, balbutia-t-il, non, pas vraiment...

— Tu ne te rappelles pas de l'accident ?

Soudain, un flot d'images déferla dans son esprit, comme si l'être avait, par cette seule question, descellé la trappe qui tenait prisonniers ses souvenirs. Il vit du sang, de l'agitation, le visage d'une femme contre un pare-brise, son propre visage ensanglanté dans le rétroviseur, les gyrophares, puis le noir... Quand son étrange guide reprit son discours, Arthur s'aperçut qu'il était tombé à genoux, la tête dans les mains, le visage crispé dans un hurlement silencieux.

— Tu es mort dans un accident de la circulation provoqué par ton ivresse et ton inconscience. La façon que tu avais eu de mener ta vie jusque-là aurait dû te permettre d'accéder à la contemplation, mais cet acte irresponsable remet tout cela en cause : dans ta course, tu as percuté une jeune femme.

— Mais je...

— SILENCE ! Il a été décidé de t'accorder une chance ; ton sort est à présent lié au sien : si elle survit, ton âme sera sauvée. En revanche, si elle meurt...

Un ange passa. Ou plutôt un vautour à en juger par la tension morbide qui régnait à présent dans la pièce. Une chape de plomb venait de tomber sur les épaules d'Arthur. Il restait inerte, sans réaction.

— En attendant le verdict final, tu resteras dans l'Antichambre. Je reviendrai te chercher le moment venu.

Sur ces mots, l'être tourna les talons et sortit. La porte se referma impitoyablement derrière lui. Arthur resta seul.

\* \* \*

Arthur ne savait pas combien de temps il était resté immobile, l'œil rivé sur la porte. Il reprit péniblement ses esprits et fit un tour sur lui-même pour bien détailler cette fameuse « Antichambre » qui devait lui servir de prison jusqu'à ce qu'on ait statué sur son cas. Par ailleurs, il s'interrogeait sur l'identité, ou les identités, de ce « on » chargé de juger les âmes et à qui il donnait tant de fil à retordre.

Alors qu'il marchait lentement vers le banc, il se sentait presque flatté de représenter pour « eux » un tel cas d'étude. Il n'était pas un mort comme les autres, puisque son passage de vie à trépas exigeait des circonstances exceptionnelles. Il n'était pas comme tout le monde, il était... Le fil de ses pensées s'interrompit brusquement. Il resta debout, prostré pendant quelques secondes avant de s'effondrer sur le banc (sans aucun bruit, encore une fois). Ses yeux étaient écarquillés et sa chemise se trempa de sueur. Il ne fallut pas attendre longtemps pour que des larmes

inondent ses joues. Il avait eu du mal à assimiler les derniers événements mais il commençait à réaliser ce qui lui arrivait : il était mort. Ce n'était pas un rêve ou une quelconque expérience mystique. Il était mort, c'en était fini de lui. Mort sans avoir pu dire au revoir, mort sans même s'en apercevoir. Mort et peut-être un meurtrier... Un meurtrier... Non, ce n'était pas un meurtre, c'était un accident ! Et puis elle n'allait peut-être pas mourir cette fille. « On » s'était peut-être affolé pour rien, après tout. « On » allait tout de même pas le condamner à une éternité de souffrance pour une cuite. Juste UNE cuite ! Non, ce n'était pas possible, ça ne pouvait pas se passer comme ça. L'être gigantesque lui avait dit qu'il avait gagné son droit au Paradis. Ces choses-là ne s'effacent pas comme ça. Et puis sinon il ferait appel... Pour peu qu'on puisse faire appel, ce dont finalement il doutait fort. De toutes les façons, la fille n'y passerait pas. Et puis s'il avait bu, c'est qu'il avait une bonne raison. C'était parce qu'il... Il ne se souvenait plus. Il n'arrivait plus à se souvenir. Lui jouait-on encore un nouveau tour cruel ? Il essaya de se souvenir des circonstances de l'accident, mais ne parvint à visualiser que des formes floues voilées par un épais brouillard. Impossible de distinguer autre chose que des ombres imprécises qui s'agitaient. Pire, lorsque son attention se porta sur les événements qui l'avaient amené jusqu'à l'accident, le voile s'épaississait encore. En fait, plus il essayait de remonter dans ses souvenirs (amours, travail, études, enfance...), plus le voile brumeux occupait de place et s'opacifiait. Alors qu'il tentait de visualiser ses parents, la seule image que son esprit semblait capable de matérialiser se résuma à un mur blanc. Sa respiration se fit haletante et ses poings se serrèrent si fort que ses phalanges bleuirent. « On » lui avait pris sa liberté, son libre arbitre, et à présent on lui volait son passé !

Il se leva d'un bon et hurla de toutes ses forces, jurant et insultant ce « on » qui le surveillait certainement et devait bien rire de sa petite farce. À ses cris, il ne reçut aucune réponse, pas même un écho. Il s'écroula sur le sol et ses poings frappèrent jusqu'à épuisement la surface inconnue dure comme la pierre. Encore et toujours aucun bruit. Il regarda longuement ses deux mains qui venaient de marteler si durement le sol. Elles ne portaient aucune trace. Il ne ressentait pas la moindre douleur. Même cela, on le lui avait enlevé... Il tomba face contre terre et se recroquevilla en sanglotant en position fœtale. Même cela, on le lui avait enlevé...

\* \* \*

Caché comme un enfant apeuré sous le banc, Arthur espérait confusément obtenir un peu de répit dans le sommeil. Après une longue attente, il dut se rendre à l'évidence : le sommeil ne viendrait pas.

— Évidemment, se dit-il, rien qui puisse distraire...

Il ouvrit un œil, le referma, serrant les paupières le plus fort qu'il pouvait et rouvrit grand ses deux yeux. La pièce était toujours là. Non, définitivement, tout cela n'était que trop réel. Il se releva d'un mouvement las et se rassit sur le banc. Combien de temps était-il resté allongé ? Cela lui avait paru très long mais, à vrai dire, il n'avait pas vraiment de point de repère. La pièce ne possédait aucune ouverture visible qui eut permis d'entrevoir l'extérieur. De plus, il était en train de se rendre compte que d'autres indices qui auraient pu lui indiquer le passage du temps lui avaient été aussi dérobés. Depuis le début de cette histoire insensée, il n'avait eu ni faim ni soif, ni ressenti quelque besoin naturel que ce soit. Comment son esprit pouvait-il jauger le temps si même son propre corps le trahissait ?

Il balaya la pièce du regard, examina le plafond. Il n'y vit pas trace d'éclairage.

Pourtant, il faisait clair dans la pièce. La lumière devait bien venir de quelque part. Il vit là un bon sujet d'enquête, et surtout une bonne façon de tromper l'ennui et l'angoisse qui le tenaient prisonnier encore plus sûrement que les quatre murs blancs autour de lui.

Il se plaça à peu près au centre de la pièce et observa de quel côté se projetait son ombre. Après avoir fait quelques tours sur lui-même, il émit un petit gloussement nerveux. Évidemment, pas d'ombre non plus. Cela aurait été trop simple, pas assez amusant. Il sentit monter en lui une nouvelle bordée d'insultes, mais décida de la refouler. Quel intérêt à jurer si même l'écho refuse de vous entendre ?

Il décida donc de se lancer dans un examen détaillé de sa prison. Il l'arpena de long en large, longeant les murs, regardant sous le banc, jetant un œil sur les différentes portes qui garnissaient les cloisons... Cette pièce était bien ce qu'elle paraissait : une boîte à chaussures géante dans laquelle on avait enterré le canari en oubliant d'attendre qu'il soit tout à fait mort. Presque amusé par sa propre métaphore, debout dans un coin de la pièce, Arthur eut soudain l'impression d'entendre du bruit.

Il tendit l'oreille et fit quelques pas fébriles. Oui, c'était bien ça : un son venait de la porte par laquelle il était entré. Il eut soudain la sensation de recevoir un coup au plexus solaire. Sa respiration se fit difficile. L'air autour de lui givra d'un coup. Devant ses yeux terrifiés, la porte s'ouvrait lentement. Il allait savoir. Le sort de son âme allait se jouer dans les minutes qui allaient suivre. Il fit un pas de plus vers la porte presque totalement ouverte. Un pas de plus. La porte arriva en bout de course. Un pas de plus. Il distingua plus clairement le son. C'était la voix de l'être gigantesque qui l'avait amené ici. Glacé d'épouvante, il n'osa plus bouger. C'est là qu'il la vit. Arthur vit pénétrer dans la pièce une forme féminine, et il comprit alors que son sort était joué.

Elle s'avança de quelques pas dans la pièce, la tête baissée, ses longs cheveux cachant son visage. De toute façon, ses souvenirs étaient sous scellés comme tout le reste, rien ne lui aurait donc servi de la voir. Son aspect ne lui aurait certainement rien dit. Elle se tenait immobile lorsque la silhouette immaculée du moine apocalyptique apparut derrière elle.

— ... Porte de gauche, l'entendit-il dire à la femme qui liait son destin.

Elle se tourna immédiatement vers sa gauche et se dirigea d'un pas hésitant vers la porte. Arthur n'en pouvait plus. Il voulut courir vers elle, la rattraper, implorer son pardon, l'empêcher de franchir le seuil... Mais il n'en fit rien. Quand il voulut l'appeler, ses cordes vocales refusèrent de lui obéir. Quand il tenta de bouger, ses membres restèrent figés sur place. « On » le dépouillait même de son ultime sursaut, de son baroud d'honneur. Horrifié, impuissant, il la vit traverser avec une lenteur surnaturelle la distance qui la séparait de la porte. Cette dernière s'ouvrit sur un couloir empli d'une lumière éthérée et se referma sans un bruit dès que la défunte en eut passé le seuil.

Arthur sentit qu'on lui rendait brusquement le contrôle de ces gestes, comme si les sangles immatérielles qui le tenaient se rompaient toutes d'un coup. Il s'écroula sur le sol. Relevant en tremblant les yeux, il adressa au monstre en habit de pape un regard implorant.

— Ce n'était pas elle, fit-il de sa voix d'une neutralité implacable.

Il se retourna et juste avant de sortir de la pièce ajouta :

— Encore un peu de patience...

La porte se referma en silence. À nouveau aucun son, aucune ombre ne venait troubler l'atmosphère plombée de l'Antichambre. Plus désespéré que soulagé, Arthur se sentait encore plus seul qu'avant. Il lui semblait avoir décelé une pointe d'ironie

dans la dernière phrase du pourvoyeur d'âmes. À bout, il se laissa aller à sangloter, la face contre un sol qui n'avait même pas la condescendance d'être froid. Cette fois, les larmes ne vinrent pas non plus.

C'en était trop. Arthur laissa échapper un gémissement qui se mua rapidement en un hurlement animal. Il bondit sur ses pieds et se rua vers la porte derrière laquelle son tortionnaire avait disparu. Il se jeta sur la poignée et tenta d'ouvrir, mais la poignée tournait dans le vide. Redoublant de rage, il martela la porte de toutes les forces qui lui restaient en déversant un flot ininterrompu d'injures à destination de tous les dieux, anges ou démons auxquels il pouvait penser.

Au bout d'un certain temps, il dut se rendre à l'évidence : la porte ne bougerait pas d'un pouce. Les yeux emplis de haine, il se tourna vers la porte de gauche, celle par laquelle la jeune femme était sortie, et courut comme un dément. Il se jeta à pleine vitesse contre la porte, l'épaule en avant, tentant de la défoncer. Rien. Encore une fois. Pas de réaction. Encore... Cette fois-ci, à sa grande surprise, il sentit la porte s'ébranler. Méfiant, il recula de quelques pas, ne quittant pas des yeux la planche de bois qui semblait vaciller et sur le point de tomber. Qu'allait-elle lui révéler ? Enfer ou Paradis ? Salut ou damnation ? Comme pour lui répondre, la porte s'affaissa brutalement, tombant droite sur le sol, comme si les coups répétés d'Arthur en avaient fait éclater les gonds, dévoilant tous ses secrets.

Arthur resta estomaqué par ce qu'il vit. À la place qu'avait occupé la porte se trouvait à présent... rien d'autre que le mur ! Cette porte n'était donc qu'un panneau placé devant la cloison ? Pourtant, cette fille... ? Il se tourna fébrilement et ne put retenir un petit cri étranglé à la vue des murs blancs et nus sur lesquels toute trace des deux autres issues avait aussi complètement disparu. Pris de vertiges, il rejeta un coup d'œil par-dessus son épaule juste pour constater de ses yeux ce dont il se doutait déjà : la porte qu'il était parvenu à abattre s'était volatilisée, elle aussi.

Il tenta de bafouiller quelque chose mais les mots qu'il prononçait ne ressemblaient à rien de concret. Ses yeux s'étaient voilés et l'écume qui perlait sur son menton commençait à maculer sa chemise. Il tomba à genoux. La voix du tortionnaire en habit blanc résonna alors.

— Déçu ? dit-il d'un ton toujours égal. Je pense que tu as compris à présent que ta route s'arrêtait là.

Arthur prit conscience que l'être colossal se tenait juste à côté de lui. Comment était-il arrivé là ? Peu importait. Rien n'importait plus à présent.

D'un geste ample, son geôlier releva la cagoule qui dissimulait ses traits. En voyant son visage, Arthur ne put réprimer un rire dément. Malgré le brouillard opaque qui obscurcissait sa mémoire, il reconnaissait ce visage. Il ne l'avait vu qu'une seule fois, durant le bref instant où il avait percuté le pare-brise de sa voiture lancée à pleine vitesse, mais il le reconnaissait. La voix neutre et puissante se teinta soudain d'accents plus féminins.

— Tu sais, dit-elle, dans la mort, le temps et l'espace ne répondent pas aux mêmes règles que dans la vie. En réalité, j'étais morte peu de temps avant ton arrivée ici, aussi m'a-t-on confié ton cas. J'espère que ta chambre te plaît, car tu vas y passer du temps, beaucoup de temps...

Alors même qu'elle prononçait cette dernière phrase qui sonnait comme une sentence, sa silhouette, qui semblait entre-temps avoir pris des proportions plus humaines, se troubla jusqu'à disparaître.

Seul, les yeux fixés sur le vide, Arthur riait toujours doucement, sans plus savoir pourquoi. Après un long moment, il s'écroula sur le sol, le corps agité de soubresauts, et laissa éclater son désespoir dans un long hurlement incohérent. Il cria aussi fort et

aussi longtemps que ses poumons le lui permirent.  
Cette fois encore, aucun écho ne lui répondit.

## VERMINE

Minuit quinze. La station de métro de la porte de Pantin était déserte. Mais cela n'angoissait pas Norbert et sa bande. Ils s'en fichaient pas mal de l'heure qu'il était et de la fréquentation des lieux. De toute façon, les skinheads ne recherchent la compagnie que des skinheads. Le reste n'est que vermine, crouilles, youpins et tout ce qui grouille avec... Quand il leur avait expliqué, chez lui, à la maison, ils n'avaient rien compris. Alors Norbert était parti. Il ne pouvait pas vivre plus longtemps avec des idiots qui ne comprenaient rien à la guerre que les races inférieures livraient depuis la nuit des temps aux Aryens purs. Pourtant, il leur avait montré des livres qui l'expliquaient mieux que lui (il avait arrêté l'école après le collège et se rendait compte que son vocabulaire ne lui permettait pas toujours d'exposer clairement ses idées), mais rien n'y avait fait. Ils ne voulaient pas comprendre. Et s'ils n'étaient pas avec lui, c'est qu'ils étaient contre lui. Alors il était parti. Pas question de rester avec des gens qui préfèrent plaider pour les sous-races que d'écouter leur fils.

« La famille est le fondement de toute société conquérante », lui avait dit Morgoth à leur première rencontre. C'était dans un troquet vers la porte de Clichy, trois ou quatre jours après qu'il eut quitté la maison. Morgoth était le chef d'une organisation secrète qui s'appelait « La Gloire du Sang ». Il lui avait expliqué qu'il s'agissait d'un groupe de gens qui avaient les mêmes idées que Norbert et qui luttait dans l'ombre contre la mainmise de la vermine sur cette société décadente ou quelque chose comme cela. Norbert n'avait pas une très bonne mémoire. Puis Morgoth lui avait proposé de les rejoindre. C'est comme ça que depuis quatre mois, Norbert vivait dans un squat avec ses nouveaux frères, des purs Aryens comme lui, des vrais fils de la « race de Thulé » comme disait parfois Morgoth. Et ce soir, Morgoth les avait appelés, lui, Combo et Greg, et leur avait dit de les rejoindre à la porte d'Orléans pour une mission. Il allait y avoir de la castagne et Norbert aimait cela.

À « La Gloire du Sang », personne ne connaissait le vrai nom de Morgoth. Une fois, il avait expliqué à Norbert qu'il avait piqué ce nom dans un bouquin. C'était le nom du plus grand et du plus puissant des Dieux qui avait refusé de suivre le maître des Dieux et de se confondre avec les Dieux et les créatures inférieures. « En prenant ce nom, j'abandonne mon identité humaine et je m'élève au-dessus de la vermine, rebelle et pur. » Morgoth devait être un vrai rat de bibliothèque. Tous les livres que Norbert avait lus, il les avait lus aussi, et beaucoup d'autres encore. Il en écrivait aussi. Mais il était obligé de les éditer lui-même, parce que les maisons d'édition sont pleines de sionistes et de vermine.

— Hé, Nono ! Tu rêves ?

— M'appelle pas comme ça, Combo. Je te l'ai déjà dit.

— Hé, les mecs, visez le truc là-bas.

— C'est pas possible, c'est ça que je sens d'ici ?

— Il doit être crevé depuis une bonne semaine pour puer comme ça ! Vous venez,

on va vérifier !

Combo et Norbert répondirent en chœur à la proposition de Greg par un « Sieg Heil ! » tonitruant. Greg les en remercia par un rot sonore.

À l'autre bout de la station, pris dans les méandres nauséeux de sa gueule de bois, un vieux sans abris contemplait de son œil torve les trois jeunes garçons aux crânes rasés qui s'approchaient en faisant claquer leurs rangers sur le quai.

— Salut, mon brave, lança Greg en singeant les manières d'un lord anglais. Belle soirée, n'est-il pas ?

Pour toute réponse, il n'obtint qu'un vague grognement. Manifestement, leur présence ne suffisait pas à capter l'attention de l'ivrogne qui se recoucha sans plus de manière. Pendant ce temps, Combo et Norbert avaient commencé à fouiner dans son sac.

— Qu'est-ce qu'il schlingue, ce vieux débris, cracha Combo.

— Hé ! Regardez ce que j'ai trouvé, cria Norbert. Il ne s'embête pas, le déchet.

Il brandit bien haut sa trouvaille : une bouteille de whisky à moitié pleine. Pas une grande marque, certes, mais cela accompagnerait très convenablement les quelques litres de bière qu'ils avaient ingurgités avant de quitter le squat. L'exaltation de Norbert fit sortir le vieux sans abris de sa torpeur. Il s'assit et leva une main tremblotante pour tenter de récupérer son trésor. Le jeune skinhead joua avec lui quelques secondes, plaçant la bouteille juste assez haut pour que le clochard puisse l'effleurer du doigt sans l'attraper. Le vieil homme battait pathétiquement l'air de son bras sous les encouragements de ses tortionnaires. Visiblement énervé, il fit mine de se lever. Alors Combo, sans sommation, lui envoya un violent coup de ranger dans l'estomac. Le vieil homme étouffa un cri de douleur. Dans la foulée, Greg lui asséna un monumental coup de poing qui lui fit littéralement éclater l'arcade sourcilière et l'envoya heurter du visage le quai glacé. Combo se pencha sur lui et l'agrippa par le col pour le relever puis brusquement lui projeta son genou dans les testicules et le rejeta contre le mur. L'homme s'effondra sur le sol.

— C'est quoi ça, éructa Greg, dans sa veste ?

Il fourra sa main dans le col de sa victime et en tira ce qui devait être son seul bien de valeur : un pendentif en or représentant l'étoile de David.

— J'aurais dû le sentir, cria Norbert, ce déchet est une ordure de crochu !

L'instant d'après, les trois jeunes Aryens étaient sur le vieil homme frappant, écrasant, défonçant tout ce que les coques de leurs chaussures pouvaient rencontrer. Au bout de quelques minutes, le visage du désœuvré enfant d'Abraham n'était plus qu'une plaie sanglante. Il ne bougeait déjà plus quand ses agresseurs se redressèrent, l'esprit embrumé par le plaisir extatique d'avoir fait leur devoir. Greg s'éloigna lentement et se pencha pour voir si la rame de métro n'arrivait pas.

— Cette pourriture a eu ce qu'elle méritait, souffla Combo en rejoignant l'autre.

— Ouais, tu entends, hurla Norbert au tas de chairs ensanglantées qui gisait à ses pieds. T'es rien qu'une pourriture. Une vermine qui n'a aucun droit de vivre. Un...

À cet instant, alors que le train entraînait dans la station, le vieux sans abris se leva d'un bond, se tint droit comme la justice et plaqua en un éclair sa main sur le front dégagé de Norbert. Celui-ci ne parvenait pas à faire le moindre geste. D'une voix cassée, mais trahissant pourtant une impressionnante majesté, le vieil homme lui dit :

— Chassé de mon pays pour avoir conspué le prophète venu de Nazareth, voici près de deux mille ans que cette carcasse qui est la mienne voyage inlassablement dans un océan de fange et d'immondices. Tu me traites de vermine, alors nous serons quatre. Sauf que...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Norbert lui avait fracassé la bouteille de

whisky sur la tempe. L'homme retomba de tout son poids. Haletant, Norbert se retourna vers ses compagnons. Pourquoi n'étaient-ils pas venus à son aide ? Il vit alors que les deux autres l'attendaient en bloquant les portes de la rame.

— Bon, qu'est-ce que tu fiches ? Tu veux le prendre en photo pour la postérité ? hurla Greg.

— J'arrive, marmonna Norbert.

Il se retourna sur le corps avachi pour lui cracher dessus et courut jusqu'au train qui démarra aussitôt.

\* \* \*

— Ordure de youpin, grommela Norbert. Cette vermine avait décidément la peau dure. Vous ne croyez pas que vous auriez pu venir m'aider, vous autres ?

— T'aider ? Hé, rétorqua Combo, on faisait quoi, d'après toi ? Du tricot ? Je te rappelle qu'on était trois pour s'en occuper, du vieux débris. T'étais pas tout seul !

— Peut-être bien, mais quand il s'est relevé pour me sauter dessus, vous m'avez laissé me dépatouiller tout seul...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu déjantes complètement. Il faudrait que tu arrêtes un peu la colle.

— Oh, ne me cherche pas ou...

Norbert s'interrompit d'un seul coup. Il avait tenté de se lever mais avait été assailli par un puissant vertige qui l'avait fait retomber sur sa banquette.

— Ou quoi ? menaça Combo.

— ... Rien..., murmura Norbert.

Il avait l'impression que son cerveau cherchait la sortie de son crâne et qu'en désespoir de cause il avait décidé d'en creuser une lui-même. Il n'avait jamais connu pareille migraine. À la vue de son ami qui semblait se crispier de plus en plus, les deux mains sur les tempes, Combo oublia la querelle.

— Hé, Nono, ça va pas, mec ?

— Mal au crâne...

— Ça doit être l'autre crevure qui t'a soufflé dans le nez, intervint Greg. Moi aussi, je sens que rien que d'avoir respiré son haleine, je suis bon pour une gueule de bois.

— J'en sais rien... Jamais eu aussi mal... Aaargh !...

Norbert sentit une douleur sourde enfler comme une excroissance au milieu de son front. De seconde en seconde, la douleur augmentait, s'intensifiait, tirait, poussait, vrillait et se tortillait à l'intérieur de sa tête. Il lui semblait que les os de son crâne rampaient sous son cuir si peu chevelu. Les deux autres skinheads regardaient, impuissants, leur ami qui se tordait à présent de douleur sur le sol de la rame, alternant borborygmes incompréhensibles et hurlements incohérents. Le regard de Norbert se voila. Ses oreilles furent envahies de cris, de gémissements, de déflagrations et de râles d'agonie. Son esprit fut assailli d'images de violence, de tortures, de scènes de mise à mort allant des ténèbres de l'Inquisition à la clarté clinique des chambres à gaz de la solution finale. Le wagon lui paraissait de plus en plus lointain. La douleur, vicieuse, insidieuse, était partout, en lui et autour de lui. Il lui semblait qu'elle le soulevait de terre. Et au moment où il crut que sa tête allait éclater comme une grenade, tout s'arrêta.

Plus un bruit, plus une voix. Norbert ouvrit lentement les yeux. Il avait dû se relever sans s'en rendre compte. Il était debout face à ses amis. Durant quelques instants, son esprit resta vide, comme s'il soufflait après l'agitation qu'il venait de connaître. Mais bien vite, Norbert fut obligé de remarquer l'air terrifié des deux crânes rasés qui le

dévisageaient, mais il se sentait curieusement détaché de la scène. Qu'avaient-ils donc à le regarder de la sorte ? Et qu'est-ce que c'était que tout ce sang dont ils étaient barbouillés ? Et ça, là, sur le visage de Combo ? On aurait dit la cervelle de mouton que sa mère s'était obstinée à lui faire manger tous les dimanches de son enfance.

Quand il voulut ouvrir la bouche pour demander à ses amis ce qu'il se passait, il sentit que ses lèvres étaient trempées. Il sortit sa langue et un liquide épais et salé ruissela dans sa gorge. Il porta la main à ses lèvres. C'était du sang. Il passa sa main sur son visage qui était poisseux de sang et sentit des frissons lui parcourir l'échine alors qu'il faisait lentement remonter ses doigts de son menton vers son front...

Il lâcha un petit cri involontaire lorsque, à l'endroit où ses doigts auraient dû rencontrer son front glabre, ils ne trouvèrent qu'un trou chaud et humide, rempli de masses poisseuses et de petits éclats durs qu'il identifia vite comme des débris d'os. Ramenant sa main ensanglantée devant ses yeux vitreux, il l'examina quelques secondes avant de s'écrouler en laissant échapper un juron. Son corps produisit un bruit mou lorsqu'il s'écrasa au sol. Il ressemblait à un pantin désarticulé qui s'était effondré sur lui-même. Certains de ses os disloqués jaillissaient par plusieurs plaies purulentes le long de ses membres. Une odeur de viande pourrie emplît en quelques secondes le wagon.

Terrifié, le visage barbouillé de sang et de matière grise, Combo recula de deux pas et manqua de trébucher sur le pied de Greg qui se tenait juste derrière lui. Il se rattrapa de justesse à la barre d'inox qui trônait fièrement au milieu du wagon. Une décharge électrique lui parcourut d'un coup la main et vola de son poignet à sa nuque. À la surprise de son camarade, il sursauta en hurlant et examina sa main. Le sang qu'il voyait couler à présent n'était plus celui de Norbert, mais bien le sien. La paume de sa main s'était littéralement déchirée. Les tendons et les os s'ébattaient à l'air libre. L'inox de la barre était couvert de sang et de lambeaux de chair. Il se tourna désespéré vers son acolyte qui roulait des yeux épouvantés devant le spectacle insensé qui se déroulait devant lui, mais quand il voulut s'adresser à lui, il ne parvint pas à articuler le moindre mot. Il porta sa main valide à son menton pour constater que sa bouche était grande ouverte et qu'un mélange de sang et de salive s'écoulait le long de ses joues. En hurlant de douleur, il venait de se déboîter la mâchoire. Elle pendait à présent sur sa gorge, à peine retenue par sa bouche élargie par des déchirures bouillonnantes en un sourire macabre. Pris de panique, Combo sentit monter dans sa gorge un hurlement de terreur primale. Au lieu de cela, Greg vit un flot de plusieurs litres de sang noir s'écouler de la plaie béante qu'était devenue la bouche de son ami. L'odeur qui envahissait le wagon se fit encore plus épaisse et pestilentielle. Combo tomba en avant et son corps inerte se disloqua de la même façon que celui de Norbert en touchant le revêtement caoutchouteux.

Désemparé, ne se sentant même plus la force de hurler, Greg restait debout, les bras ballants. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule sur le cadavre puant de Norbert. Il était déjà dans un état de décomposition avancée et on commençait à avoir du mal à distinguer une forme humaine dans l'amas de chairs grouillantes qui s'épanchaient des vêtements rougis par le sang. Son pied le démangeait. Il baissa son regard vers sa chaussure coquée. Elle était couverte du sang de Combo. Un frisson désagréable lui parcourut la colonne vertébrale. Il n'eut le temps que de lâcher un juron avant que sa cheville ne se rompe subitement dans un craquement sinistre, lui faisant perdre l'équilibre. Son crâne luisant alla percuter la porte du wagon sur laquelle elle laissa une longue traînée écarlate. À l'instar de ses deux amis, Greg s'écrasa au sol. Son visage était écorché sur sa moitié et les os de ses mâchoires luisaient sous les néons de la rame. À ses côtés, des corps de Norbert et Combo ne

subsistaient que des flaques écumantes de matières pourries.

\* \* \*

Une heure quarante-deux. Quand René Latanier pénétra dans le wagon de la rame 25 dont il assurait l'entretien, il se demanda ce qui pouvait bien sentir si mauvais. C'est là qu'il remarqua les trois jeunes crânes rasés affalés sur les banquettes à l'autre bout du wagon. Ils semblaient dormir profondément et même s'ils n'avaient absolument rien à faire là, il se serait bien gardé d'aller les réveiller lui-même, son teint hâlé hérité de grands-parents Antillais lui ayant déjà valu des ennuis avec ce genre de vermine. Il préféra donc sortir directement de la rame pour appeler la sécurité. Quand ces derniers arrivèrent pour déloger les trois dormeurs, c'est trois cadavres qu'ils découvrirent. Une enquête de police fut lancée dès le lendemain. L'autopsie mena à la conclusion étrange que ce triple décès n'avait été causé par aucune violence physique ou usage de stupéfiants mais, fait étonnant, par trois ruptures d'anévrismes simultanées. L'affaire fut classée sans suite.

\* \* \*

Deux heures trente-neuf. Sur le quai de la station de métro de la porte de Pantin, Ahasvinus revint lentement à lui. Il se redressa péniblement et passa une main calleuse sur son visage. Comme d'habitude, le sang avait déjà cessé de couler et ses plaies avaient presque toutes disparu. En se relevant, il soupira :

— ... sauf que vous n'êtes que la vermine des hommes, alors que je n'ai de compte à rendre que devant l'Éternel...

Ramassant ses affaires, celui que les évangiles surnomment le Juif errant reprit son chemin. Il savait que même après deux mille ans de route, son voyage était encore loin de son dénouement...

## QUARTIER DES FOUS DANGEREUX

Dans la cour, la lumière du jour avait baissé. La nuit approchait. Le docteur Edouard Mullog consulta sa montre avec une pointe de nervosité. Vingt et une heures quinze. Il allait être temps d'y aller. Il referma le dossier qu'il était en train de compulsier et le reposa sur la pile des fichiers en attente. Aussi intéressant qu'il soit, le cas de ce malade qui était persuadé que l'âme de sa défunte mère avait élu domicile dans sa main gauche pouvait attendre jusqu'au lendemain. Pour le moment, d'autres affaires plus importantes le réclamaient.

Sa sacoche à la main, il sortit calmement de son bureau qu'il ferma à clef. Les couloirs du service de soins psychiatriques de la clinique Sainte-Marie de la Rédemption étaient déserts. Les patients avaient tous reçu leur content de somnifères et les infirmiers de nuit devaient être très occupés à jouer aux cartes dans la salle de repos. De toute façon, quand bien même l'un d'entre eux l'aurait aperçu déambulant de nuit dans les couloirs, il ne se serait pas risqué à une quelconque remarque ou question. Tout le monde savait que madame Mullog avait quitté le domicile conjugal à peine quatre mois auparavant et que, depuis, l'éminent docteur faisait des heures supplémentaires à rallonge.

Accompagné par le claquement de ses talons sur le carrelage blanc, Edouard Mullog se dirigea vers l'escalier de service. Il descendit jusqu'au parking qu'il traversa pour s'arrêter devant une vieille porte en acier à la peinture verte écaillée. Il tourna dans la serrure une lourde clef rouillée qu'il venait de tirer de sa sacoche. L'antique porte s'ouvrit dans un long grincement. Il pénétra avec assurance dans le couloir sombre et referma la porte derrière lui. Sa main tâtonna le long du mur afin de trouver le vieil interrupteur clic-clac. Le couloir s'éclaircit d'un coup. Une des ampoules grésilla. Il réajusta ses lunettes et reprit son chemin. Avec l'habitude, il ne prêtait même plus attention aux inscriptions à demi effacées par le temps qui recouvraient le mur à sa gauche : « Attention ! Quartier des fous dangereux. Zone de haute sécurité. Accès réservé au personnel autorisé ». Il se rappelait avoir été impressionné quand, peu de temps après avoir pris en charge la direction de la clinique, il avait découvert ce département désaffecté, condamné depuis le milieu des années cinquante. Il avait, pendant quelque temps, eu du mal à trouver le sommeil après avoir contemplé ce qui y était resté caché durant près d'un demi-siècle. Un véritable cours d'histoire de la psychiatrie. Il avait découvert des cahiers de notes rédigés par les différents directeurs du service depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il se rappela avoir frissonné à la lecture des descriptions des traitements extrêmes infligés aux patients dont les registres indiquaient, par ailleurs, que peu d'entre eux étaient sortis vivants de ce centre de torture médicalisé.

Poursuivant sa route, il passa sans les regarder devant les portes closes de plusieurs chambres capitonnées dont certaines contenaient encore des vestiges de leur passé glorieux (sangles, seringues brisées, ici un plateau vert-de-grisé, là une camisole de

force mitée...) et semblaient résonner des hurlements des pauvres diables qui y avaient fini leurs jours.

Au moment où il pénétra dans l'ancien bureau du directeur, il se souvint comment, une fois la répulsion passée, ce « quartier des fous dangereux » (à force, cette dénomination désuète aux relents gothiques avait fini par l'amuser) était devenu un refuge pour lui. Un lieu secret dans lequel il pouvait se retirer du monde pour méditer sur sa vie ou étudier les notes de ses illustres prédécesseurs. Il avait d'ailleurs été stupéfait de la liberté quasi-totale dont la plupart semblaient jouir. L'un d'eux, par exemple, s'était montré très en avance sur son temps en tentant de soigner un malade atteint d'une forme particulièrement aiguë de schizophrénie, à l'aide de médicaments psychoactifs encore non testés à l'époque. Les notes indiquaient que le malade avait montré des signes très encourageants de rémission avant de succomber à une surdose. Un autre, en fait le dernier directeur du service avant sa fermeture, avait consigné sur plusieurs dizaines de livres de notes les résultats d'expériences débutées vers la fin des années trente et inspirées par les travaux et les théories d'un confrère autrichien, futur pilier de « l'Héritage des ancêtres » de Himmler. Dans ses notes, on trouvait pêle-mêle des expériences sur l'adaptabilité des perceptions et de la mémoire quand le corps est soumis à des conditions extrêmes de température ou de pression atmosphérique, des recherches sur la douleur, d'autres sur l'hypnose pharmaceutique profonde... La liste était longue et il était évident qu'avec le temps, les expériences relevaient plus de l'assouvissement de pulsions sadiques que d'une quelconque recherche scientifique, aussi pervertie fut-elle. La consultation des archives policières de la région avait appris à Mullog que le « bon docteur » avait poursuivi ses agissements bien après la guerre, jusqu'en octobre 1953, date à laquelle une enquête avait été ouverte sur le taux de mortalité anormalement élevé de la clinique. Le docteur avait été interné dans le quartier de haute sécurité du service psychiatrique du Val-de-Grâce, avant de mettre fin à ses jours le 14 juillet 1956. C'est à la suite de cette affaire que le « quartier des fous dangereux » de la clinique Sainte-Marie de la Rédemption, le « service maudit », ainsi qu'avaient titré les journaux de l'époque, avait été vidé en toute hâte de ses pensionnaires et condamné sans même qu'on eût pris la peine d'en débarrasser les bureaux.

Alors qu'il se remémorait ces événements fâcheux qui avaient marqué l'histoire de ce qui était maintenant son antre, Edouard Mullog pendit son manteau au perroquet et fouilla dans sa sacoche pour en extirper une petite trousse de cuir et un bloc-note. Il était temps d'aller s'occuper de son patient favori.

Il ressortit du bureau et se dirigea d'un pas décidé vers la dernière porte au fond du couloir. Il jeta un coup d'œil à travers le judas par lequel on devinait la lumière qui restait allumée en permanence dans la pièce capitonnée. Il souleva la lourde poignée et libéra le loquet, puis il ouvrit la porte avec une extrême prudence.

*C'est bon, rien n'a bougé depuis hier...*

Reprenant de l'assurance, il s'approcha de la forme engoncée dans une camisole de force qui était recroquevillée, immobile, dans un coin de la pièce. Après avoir déposé calmement le bloc sur le sol molletonné, il tira de la trousse une seringue de taille impressionnante et une poche pleine d'un liquide rouge et épais. Piquant la seringue directement dans la poche, il la remplit totalement de liquide, puis jeta au loin la poche de plastique vide. Il se pencha sur l'être qui gisait toujours immobile, écarta prudemment sa tête de son épaule et, sans ménagement aucun, lui injecta tout le contenu de la seringue directement dans la veine jugulaire puis s'écarta promptement de quelques pas.

Tout d'abord, aucune réaction ne fut perceptible.

*Serait-il possible que cela ne fonctionne pas, cette fois ?* s'interrogea-t-il. *Son organisme se serait-il trop affaibli ? Dommage... L'autopsie me...* Mais à ce moment, il distingua un mouvement au niveau de la jambe. Il consulta sa montre, ramassa son bloc et griffonna sur la première page :

« Mercredi 5 juillet : trois minutes cinquante-sept. » Puis il alla s'installer sur une chaise qui était disposée de l'autre côté de la chambre et activa un petit magnétophone qui l'attendait patiemment par terre. Les mouvements de celui que tout désignait comme un malade en internement forcé se firent rapidement plus francs. Il émit un soupir alors qu'il s'asseyait difficilement face au mur, n'offrant au praticien que la vue de ses longs cheveux sales et ternes, oscillant entre un brun passé et un roux incertain. Il rejeta lascivement sa tête vers l'arrière et poussa un rugissement d'une puissance totalement disproportionnée par rapport à sa stature chétive, pour ne pas dire famélique. Son rugissement se perdit vite dans un râle et sa tête replongea vers sa poitrine.

— Bonsoir, Victor, adressa Mullog à son patient.

— Bonsoir, docteur, lui répondit-il d'une voix rauque.

Il tenta alors de se lever mais la chaîne qui reliait le col de sa camisole au sol de la chambre l'en empêcha. Il se contenta de se lover contre le mur afin de faire face à son interlocuteur.

— Votre journée a-t-elle été bonne, docteur ? Je l'espère en tout cas, siffla-t-il à Mullog, avec sur le visage un rictus qui tenait plus de la grimace que du sourire.

— Cela a été, fit Mullog sans relever les yeux du bloc sur lequel il continuait à prendre des notes, et vous-même ?

— J'ai dormi. Dormi d'un sommeil sans rêve, si c'est ce que vous teniez à savoir.

Mullog décela une pointe d'ironie et d'amertume dans cette dernière phrase. Il releva les yeux et considéra celui qui lui faisait face à trois ou quatre mètres de distance. Le spectacle qu'il offrait n'était guère ragoûtant, à vrai dire. Ses longs cheveux pendaient sur son front largement dégarni comme autant de lanières de cuir usées. La peau de son visage était jaune, parsemée de taches brunâtres, sèche et crevassée. Ses joues creuses et son cou décharné lui donnaient l'air d'un mannequin de cire, mais son nez trop fin, la lueur malsaine dans son regard et le sourire cruel qui déformait sa bouche, découvrant ses canines anormalement longues, trahissaient la véritable condition de Victor Vahliscu. Tout à la contemplation de la créature affalée devant lui, Edouard Mullog se remémorait comment, un peu plus d'une semaine auparavant, ils étaient entrés en contact.

C'était le mardi de la semaine précédente. Enfin, plutôt le mercredi si on considère qu'il était six heures du matin passées. Ce soir-là, Mullog avait travaillé extrêmement tard sur le cas passionnant d'un patient persuadé d'être la réincarnation de la reine Cléopâtre. Un simple cas de schizophrénie psychotique à première vue, mais son obsession avait atteint une telle intensité qu'il avait fini par décréter, dans une phase de délire avancée, qu'il était indigne pour la reine des reines d'avoir été réincarnée dans le corps d'un homme, chômeur de surcroît (complexe d'infériorité induit par une mère castratrice). Il avait donc décidé d'y remédier en pratiquant lui-même sa propre castration. Le pauvre hère leur était arrivé dans un bien piètre état et n'avait que bien peu de chance de ressortir un jour du service psychiatrique, tant son état mental s'était encore aggravé des suites de son automutilation.

Lorsqu'il avait relevé le nez du dossier, la pendule indiquait trois heures et demie du matin. N'ayant plus le courage de rentrer, il était allé s'enfermer dans son « quartier des fous dangereux » afin de finir sa nuit en achevant tranquillement la

lecture du journal intime du quatrième directeur de l'établissement, tombé éperdument amoureux d'une jeune pensionnaire de son service, jeune femme que l'on gratifierait aujourd'hui du titre de « tueuse en série », tout en se délectant d'un antique soixante-dix-huit tours de Wagner, *La mort de Siegfried*, petit cadeau laissé par le dernier directeur de l'endroit. Sur le coup de six heures, il s'était décidé à sortir de sa cachette pour prendre son petit-déjeuner à la terrasse d'un café.

Sortant par la porte de service, il fut ébloui par la lumière vive de ce petit matin d'été. Dehors, la température avoisinait déjà les vingt-cinq degrés. Alors qu'il retroussait les manches de sa chemise, il entendit un son étrange en provenance d'un buisson situé à quelques pas de la porte. On aurait dit des grognements d'animaux entrecoupés par des mots incompréhensibles, qu'il avait cru identifier comme du hongrois ou du roumain. Il s'était approché prudemment et avait découvert ce qui ressemblait à un homme emmitouflé dans une lourde cape marron.

Mullog avait d'abord cru avoir affaire à un sans-abris en pleine crise de *delirium tremens*. Il avait tenté de s'adresser à lui, mais à peine avait-il eu le temps d'articuler un « Monsieur... ? » que l'inconnu s'était redressé d'un bon, avait semblé virevolter dans les airs et s'était jeté sur le psychiatre. Mullog avait alors cru que sa dernière heure était arrivée : les yeux inhumains de son agresseur, sa respiration haletante et sifflante, les mains puissantes qui se resserraient sur son cou sans qu'il ne puisse rien y faire... Il voyait déjà les journaux titrer : « Le chef du service psychiatrique de la clinique Sainte-Marie de la Rédemption assassiné par un dément devant la porte de son propre service. »

Puis l'incroyable s'était produit : une bourrasque de vent providentielle avait écarté les branches du saule pleureur qui trônait en face de la clinique et un rayon du soleil levant était venu illuminer la face du maniaque. Sa réaction avait été immédiate : il avait poussé un long hurlement strident et lâché la gorge de sa victime. Mullog, encore vaseux, l'avait vu se ruer vers la porte de la clinique. En réalité, il avait plutôt eu l'impression de le voir planer à un mètre du sol, mais il avait mis cela sur le compte de l'étourdissement, de même que pour l'odeur étrange et entêtante de chair brûlée qui lui avait envahi les narines, tandis qu'il se lançait en titubant à la poursuite de son agresseur.

Il l'avait trouvé étalé sur le flanc à peine à quelques mètres de l'entrée. Emporté par la rage de s'être laissé surprendre, il s'était jeté sur lui de tout son poids et l'avait plaqué au sol aussi fort qu'il le pouvait. Il s'était alors bien vite rendu compte de l'inutilité d'immobiliser le pauvre diable qui s'était manifestement assommé dans sa chute. Plus par réflexe conditionné que par réminiscence du serment d'Hippocrate, il avait procédé à un examen rapide de l'état du dément étendu sous lui. La respiration était lente et extrêmement faible. La température corporelle était comparable à celle qu'il avait relevée sur le cadavre de ce pensionnaire qui s'était pendu dans sa chambre l'année précédente. Le pouls était quasiment indécélable.

« Mon Dieu, s'était-il dit, cet homme est en train de mourir ! » Une fois encore, les réflexes avaient pris le dessus. Il avait entrouvert la bouche de l'homme inerte pour débiter la manœuvre de respiration artificielle, mais s'était arrêté net une fraction de seconde avant de commencer. Outre l'haleine cadavérique de son patient improvisé, un autre détail venait de le frapper : cet homme possédait une dentition réellement surprenante, d'apparence beaucoup plus robuste que la moyenne, pourvue de dents anormalement longues et effilées et de deux doubles canines longues d'une bonne phalange. Pétrifié d'étonnement, il avait été tiré de sa torpeur par la même odeur de chair brûlée. Il avait alors promené son regard autour de lui afin d'en localiser l'origine. Ce qu'il avait découvert l'avait frappé de stupeur. Une des chevilles du

dément, placée juste en dessous d'un fin rayon de lumière qui filtrait au travers de la fenêtre grillagée, était en train de brûler devant ses yeux. Enfin, disons qu'elle se consumait en produisant beaucoup de fumée, car aucune flamme n'était apparente. Il resta glacé d'effroi. Était-il en train d'assister à un cas de combustion spontanée ? Pris d'un affreux doute, il s'était relevé et avait empoigné l'homme inconscient par le dos de sa cape afin de le tirer dans l'ombre. À peine l'avait-il placé hors de portée de toute lumière directe que le phénomène avait cessé.

À cet instant, Edouard Mullog s'était souvenu des notes du huitième directeur de la clinique qu'il avait déniché dans le bureau désaffecté, quelques mois auparavant. L'homme, théologien amateur, possédait une connaissance érudite des mythes et légendes d'Europe de l'Est et du Proche-Orient et avait commencé vers la fin de sa vie à s'atteler à l'écriture d'une thèse sur les rites du sang dans la Valachie médiévale. Si ce que ce fou de Dieu avait écrit était un tant soit peu exact, alors Mullog se trouvait très certainement devant une des créatures qu'il avait décrites dans le troisième chapitre de sa thèse. Appelées *strigoï* ou *moroi* en Roumanie, *loajnice* en Transylvanie, *broucolagues* en Grèce, *revenants en corps* dans les édits du Vatican, mais aussi *vampires* à travers tout l'Occident. Il ne pouvait s'agir que de cela. Mullog était en présence d'un authentique vampire... Ne faisant ni une ni deux, il avait traîné sa trouvaille jusque dans une des cellules capitonnées de son antre, l'avait solidement attachée et revêtue d'une vieille camisole.

Il se souvint comme il s'était alors réjoui que les infirmiers fussent si blasés qu'ils n'avaient prêté aucune attention aux bruits de lutte, les attribuant très certainement à un malade effrayé par l'apparition de son ombre sur le mur de sa chambre, et n'avaient pas jugé utile d'abrégé leur partie de tarot pour venir voir ce qu'il se passait.

Ainsi, depuis environ une semaine, il entretenait la non-vie de son pensionnaire involontaire par des injections d'hémoglobine dérobée dans les réserves de la clinique, prenant bien garde de ne pas lui administrer de dose suffisamment conséquente pour le régénérer totalement et lui permettre de se libérer.

— Un souci, docteur ?

Mullog fut tiré de ses pensées par la voix usée de Victor Vahliscu. Depuis qu'il avait « recueilli » la créature, il avait entamé une œuvre de grande envergure qui lui vaudrait très certainement la reconnaissance de la communauté scientifique internationale, à savoir la rédaction d'une encyclopédie détaillée du phénomène vampirique (histoire, population, localisation, style de vie, ou plutôt de non-vie, origines, mythiques et réelles... Et qui sait, peut-être même, au final, biologie et anatomie...), tenant ses informations de la bouche même d'un représentant de la race, le premier à être étudié en captivité.

Au départ, Victor s'était montré particulièrement réfractaire à cette idée, ainsi que très agressif. Mais il s'était assez rapidement rendu à l'évidence : aussi vexé et hors de lui d'avoir été capturé par un mortel, il était trop affaibli pour se libérer et son intérêt était de coopérer. C'est ainsi que Mullog avait pu apprendre que son pensionnaire était né au sud de l'actuel territoire roumain en 1802, quatrième enfant d'une famille de la petite bourgeoisie. Il avait été blessé à la guerre et fait vampire, ou *nosferat* comme il préférait être nommé, par une des filles du bordel de campagne à l'âge de vingt-huit ans. Les révélations sur le déroulement de sa non-vie au cours des années qui suivirent se succédèrent ainsi au fil des nuits. Depuis deux ou trois nuits, il semblait même y prendre un plaisir amusé.

— Docteur... ?

Victor semblait irrité par le silence de Mullog. Ce dernier prit finalement la parole.

— Donc, Victor, la nuit dernière, vous étiez sur le point de me parler plus en détail

de ce que vous appelez « le Don obscur ». Voudriez-vous poursuivre ?

— Le Don obscur... Le Don obscur est le nom que nous donnons au... Comment dire... Au procédé qui nous fait passer de l'état de mortel à celui de *nosferat*. C'est ainsi que nous décrivons, du moins au sein de mon Coven, l'instant où la vie humaine s'achève et où débute l'éveil à la nuit...

— Pourriez-vous être plus précis ? Comment procédez-vous exactement ? Comment le changement s'opère-t-il ?

— Je vois que mes envolées lyriques ne vous satisfont point le moins du monde, pragmatique scientifique que vous êtes. On a du mal à croire que vous êtes né de la même terre qu'un Hugo ou un Verlaine. Vous avais-je dit que j'avais côtoyé ce dernier à Paris ? Mais tel n'est pas le propos... Pour être plus terre-à-terre, je dirais qu'arrivé à un certain point de son existence *post mortem*, un point qui varie du tout au tout d'un individu à l'autre, suivant la qualité de ses maîtres et de sa lignée, sa vitesse d'évolution et de bien d'autres règles qui vous seraient bien trop abstraites pour que je me fatigue à vous les rapporter pour le moment, un *nosferat* sent un changement se produire en lui, un peu comme les jeunes mortels à l'âge de la puberté. Ses forces augmentent, ses perceptions s'affinent, il commence à développer des capacités nouvelles et parfois étonnantes qui varient, elles aussi, d'un individu à l'autre : télépathie, empathie, psychokinèse, voire lévitation ou lycanthropie... L'éventail des possibilités paraît illimité...

— Lycanthropie, interrompt Mullog, les légendes de loups-garous auraient donc un fond de réalité, elles aussi ?

— Docteur, vous m'agacez à me poser des questions sans me laisser le temps de répondre. Si vous le voulez, nous disserterons de l'hygiène de vie de ces bâtards de *crinos* plus tard ! Pour couper court, disons qu'il y a un monde entre la lycanthropie « vampirique », si l'on peut dire, et les « mutations » de ces enfants de chiennes, et je ne saurais tolérer aucune comparaison entre ma race et la leur, car nous sommes la noblesse de ce monde quand ils n'en sont que la fange !

Les yeux du vampire brûlaient de haine et de colère. Bien qu'il fût sûr du niveau d'affaiblissement du monstre qui lui faisait face et de la solidité de ses liens, Mullog eut soudain l'impression que sa vie ne tenait plus qu'à un fil de plus en plus tendu. Incapable de soutenir plus longtemps le regard sans âme, il baissa les yeux sur ses notes.

— Veuillez accepter mes excuses, Victor, je ne pensais pas vous heurter de la sorte, balbutia-t-il.

— Puis-je poursuivre ? Le ton du revenant était sec comme un coup de trique.

— Je vous en prie.

Victor Vahliscu émit un son qui évoquait plus un grognement qu'un soupir. Quand il reprit son souffle dans un sifflement asthmatique, l'expression de son visage était revenue à la normale.

— Comme je le disais avant d'être grossièrement interrompu, le *nosferat* connaît donc à ce point de son existence de profonds changements. Il passe à l'âge adulte si vous voulez. À ce point de son évolution, commence à se faire ressentir l'instinct de reproduction. Le ressuscité sent que son sang est assez riche pour transmettre... Le Don obscur, justement. Il choisit donc celui ou celle qui deviendra sa descendance, le premier de sa lignée. Il consomme alors son sang jusqu'à la moitié et lui offre le sien en échange. Certains d'entre nous entourent cela de divers rituels liés aux phases de la lune, à la situation géographique ou à certaines religions antiques, mais tout cela n'est que folklore et symbolisme, et n'a aucune réelle incidence sur la transmission du Don. Que voulez-vous, notre race n'est pas plus exempte de bigots et de fous de Dieu que

la vôtre, dit-il avec un fond de sarcasme dans la voix. Enfin bref. Dès le jour qui suit, le futur *nosferat* ressent les premiers changements. Il se sent faible, anémié. Il perd rapidement goût à la nourriture solide mais avale des quantités de plus en plus importantes de liquides, sans jamais parvenir à éteindre sa soif. Après quelques jours, la lumière du soleil commence à lui être pénible et il décède au septième jour à l'heure du chant du coq. La renaissance se produit trois nuits plus tard. Ainsi naît un enfant de la nuit.

— Étonnant, fit Mullog. Mais comment un simple échange sanguin peut-il provoquer des changements biologiques si massifs en si peu de temps ?

— Aussi étonnant que cela puisse vous paraître, répondit le vampire sur un ton amusé, à ma connaissance, aucun d'entre nous ne s'est jamais porté volontaire à la dissection pour en fournir l'explication. De plus, notre corps a la fâcheuse tendance à se désagréger très rapidement après notre mort... définitive.

— Effectivement... Il faudra donc que je me contente de cela pour le moment. Vous avez fait allusion aux capacités que vous développez à l'âge adulte, et j'aimerais que nous revenions sur le sujet plus en détail tout à l'heure, mais vous avez été jusqu'ici très évasif quant aux... Comment dirais-je... Faiblesses inhérentes à votre état. Toutes les légendes vous concernant font état de faiblesses et d'aversion diverses et variées. J'ai pu constater de visu que la lumière du jour vous était réellement préjudiciable, mais dans quelles mesures ? Et qu'en est-il des autres histoires comme celles de l'ail, des croix, de l'argent ou des pieux ?

Le visage craquelé de Victor Vahliscu se renfrogna. Il était clair qu'il n'appréciait guère de parler ainsi de ses points faibles.

— Il est vrai que nous payons cher l'éternité. Vous avez effectivement pu voir à notre « rencontre » que les relations que j'entretiens avec le soleil sont plus que distantes. Pour ce qu'il en est des effets réels, ils sont simples : une combustion quasi-instantanée des tissus et une mort dans d'atroces souffrances. Cependant, plus nous avançons en âge, ou plutôt en pouvoir, car l'un ne va pas toujours de paire avec l'autre, plus notre résistance au jour devient importante. On raconte même que certains d'entre nous auraient atteint un niveau de puissance suffisant pour marcher sous le jour par temps très nuageux en n'encourant qu'un affaiblissement momentané de leur pouvoir. Ainsi Vlad Tepes, grand seigneur des revenants en son temps, arpentaient-ils la journée les rues embrumées de Londres sans grand désagrément. C'est loin d'être mon cas. Même si mes forces considérables me rendent redoutable aux yeux de nombre de mes congénères, ma résistance accrue au soleil ne signifie pour moi qu'une agonie plus longue. Comme je vous l'ai expliqué, il y a quelques nuits de cela, si vous ne m'aviez pas trouvé en ce matin funeste où, de retour de chasse, je me suis laissé surprendre par le lever du soleil comme un imbécile, il y a fort à parier qu'arrivé à midi il ne serait resté de moi qu'un petit tas de cendres fumantes...

Pour ce qu'il en est de l'ail, disons que, sans nous être réellement néfaste, la présence d'ail dans un espace clos peut nous être relativement désagréable. Cela s'apparenterait plus à une allergie qu'à une faiblesse. Certains y sont plus sensibles que d'autres.

Les croix... Vaste sujet... Je ne crois pas avoir au long de ma non-vie entendu d'explication vraiment satisfaisante aux effets pervers que peuvent avoir les croix sur certains représentants de notre espèce. Je parle d'ailleurs de la croix parce que c'est l'artefact que vous avez cité, mais soyez bien sûr que n'importe quel artefact de n'importe quelle religion brandie par un vrai croyant aura assurément le même effet, tant la Bible d'un chrétien que la Torah d'un juif, le Coran d'un musulman ou la triskèle d'un druide. Vous autres chrétiens tentez toujours de tirer la couverture à

vous. Enfin, après mûre réflexion, je dirai que d'après moi, étant données les capacités psychiques accrues dont nous jouissons dès notre renaissance, l'état vampirique est très certainement dominé en grande partie par l'esprit. Partant de là, il suffirait que le jeune *nosferat* croie dur comme fer que sa transformation est de nature démoniaque (ce qu'elle est peut-être, je ne saurais le dire...) pour que d'un coup ses croyances en une force supérieure, opposée à son existence, suffisent à donner à toute représentation d'une autorité divine un pouvoir néfaste sur lui. Ceci pourrait expliquer pourquoi, si répandue soit-elle, cette « allergie à Dieu » n'est pas un syndrome dont nous souffrons tous. Moi-même, athée de par mon éducation mortelle, je puis m'asseoir dans une église et y recevoir l'Eucharistie sans aucune gêne. Je ne prétends pas là vous donner l'unique vérité, mais c'est pour moi l'explication la plus plausible.

L'argent est, pour ce que j'en sais, la seule matière au monde que nous craignons pour elle-même. L'argent brûle le *nosferat* par simple contact. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Mais pour l'avoir constaté de mes yeux, aux dépens d'un des membres de mon Coven, à Hong Kong en 1924, une lame bien aiguisée recouverte d'une fine couche d'argent découpera le corps d'un *nosferat* de part en part aussi sûrement que le fer rouge un bonhomme de neige. C'est, je crois, notre plus grande faiblesse après le soleil, une des rares choses qui puissent vraiment causer notre mort...

— Je vois, fit Mullog, pensif. Et le sang ?

— Le sang ?

— Oui. Qu'en est-il des légendes selon lesquelles vous nourrissez votre immortalité de sang humain ? Sont-elles fondées ? Et si oui, dans quelles mesures ?

— Il est vrai que nous nous nourrissons de sang. Et bien qu'il ne soit pas obligatoire qu'il s'agisse de sang humain, il reste le plus nourrissant et celui dont le goût nous est le plus agréable. Il existe cependant quelques « amis des mortels » qui s'obstinent à ne consommer que des créatures inférieures comme des porcs ou des veaux. Les imbéciles ne savent pas ce qu'ils ratent. Bah ! Cela en fait plus pour les autres...

— Et quels sont vos besoins exacts ?

— Les besoins, encore une fois, varient de l'un à l'autre, en fonction de l'âge, du degré d'évolution, de la puissance. Plus ceux-ci augmentent, moins le besoin de sang est important. Les jeunes ont en général besoin de se nourrir une à plusieurs fois par nuit. Les plus anciens peuvent passer des mois sans se nourrir. Pour ma part, je peux passer deux à trois semaines sans chasser. Tel que vous me voyez, je n'ai pas fait un vrai repas depuis près d'un mois, d'où cette extrême faiblesse dont vous profitez si bien, cher docteur.

Mullog resta silencieux quelques instants. Puis, regardant le vampire droit dans les yeux, il reprit :

— Vous parliez tout à l'heure, je vous cite, des « rares choses qui pourraient causer votre mort ». Le manque de sang en fait-il partie ?

Victor Vahliscu laissa passer quelques secondes, inspira profondément et répondit :

— La soif de sang est une sensation telle qu'aucun mortel n'en a jamais ressentie. Au départ, elle se manifeste par un mélange de soif et de faim, on a la bouche pâteuse, le gosier sec, des crampes d'estomac. Puis viennent les bourdonnements dans la tête, comme si on entendait le sang bouillonner dans les veines de milliers d'êtres. Au bout de quelque temps, on commence à ressentir des douleurs de plus en plus fortes dans le corps et dans les membres. L'odeur du sang vous emplît la bouche et les narines. Plus le temps passe, plus on s'affaiblit, et plus la douleur augmente. À un certain point, le corps est trop affaibli et aucun mouvement n'est plus possible. La douleur augmente graduellement, inexorablement, et ce n'est qu'au bout d'une

longue agonie que la mort vient enfin délivrer le *nosferat* en manque de sang. La durée de cette agonie peut aller de quelques semaines chez les plus jeunes à plusieurs années pour les plus anciens. Voilà bien la pire mort que puisse connaître un membre de ma race. Plutôt brûler sous le soleil que finir comme cela.

— Donc, pas d'échappatoire à la consommation de sang.

— Un ancien de mon Coven m'a raconté une légende concernant un groupe de lamas tibétains qui avaient tous reçu le Don obscur d'un inconnu qui avait prétendu être un envoyé de Bouddha. Ils seraient parvenus à éradiquer la soif de sang et tous les désagréments qui y sont liés à travers la méditation. Ils se seraient retirés dans une forteresse souterraine quelque part dans les montagnes et traverseraient à présent l'éternité dans la béatitude et la contemplation, sans avoir consommé ne serait-ce qu'une goutte de sang depuis plus de trois siècles. Mais ce n'est qu'une légende et je n'ai jamais eu l'occasion, au cours de mes voyages, de la vérifier.

Mullog finit à la hâte de prendre en note ce que disait Victor. Considérant le nombre de pages qu'il avait noirci cette nuit, il se dit que son Nobel se précisait de minute en minute. Il relit en diagonale la dernière page, releva les yeux et s'adressa au vampire :

— Victor, depuis le début de nos « entretiens », vous avez mentionné, à plusieurs reprises, ce que vous appelez votre « Coven ». De quoi s'agit-il exactement ?

— Je m'étonnais que vous ne m'ayez pas encore posé cette question. Un Coven est ce qu'on pourrait appeler un rassemblement, un clan de *nosferats*. Non, c'est plus que cela. Je pense que le terme le plus juste est celui de « famille ». S'il respecte les règles séculaires de notre race, le *nosferat* qui offre le Don obscur se doit de ne pas laisser sa descendance livrée à elle-même. La plupart du temps, il accueille sa progéniture à sa renaissance et devient son guide dans les ténèbres, son Maître. Le plus souvent, l'élève reste attaché à son Maître et, de Dons en Dons, il se crée autour de ce dernier une petite cour formée par ceux de sa lignée. Ce groupe est une véritable micro-société régie par ses propres lois. En général, les rares *nosferats* qui vivent et chassent seuls sont soit des asociaux qui ont quitté leur Coven, soit des orphelins que leurs géniteurs ont abandonnés sans se soucier de leur sort. D'ailleurs, cela aurait bien failli être mon cas, si la prostituée qui m'a éveillé à la nuit n'avait pas eu le temps, quelques secondes avant d'avoir la tête arrachée par un boulet ennemi, de me révéler où se trouvait le siège de son Coven et le nom de son Maître. Il m'a fallu près de deux mois, seul et ignorant que j'étais, pour retrouver ceux qui allaient devenir ma famille et me mettre au service du patriarche de ma lignée, un ancien moine italien, vieux de quatre siècles à l'époque, qui nous a quittés depuis...

— Votre Maître a quitté sa cour ?

— Si on veut. Las de son existence immortelle, il s'est suicidé à l'âge de quatre cent soixante-dix-neuf ans.

— Comment a-t-il procédé ? Exposition prolongée au soleil ?

— Vous sous-estimez la puissance colossale de feu mon Maître. Mille ans passés en plein midi n'auraient pu l'achever. Non, il a fait préparer par ses esclaves mortels un chaudron d'argent en fusion et s'y est jeté. Puis, afin d'être certain que plus jamais le Maître ne serait dérangé dans son repos éternel, les mortels fabriquèrent avec l'argent qui contenait ses cendres un crucifix qu'ils offrirent en cadeau au Vatican, suivant les consignes qu'il leur avait laissées.

— Intéressant, dit Mullog d'un air dubitatif. Mais, dites-moi, vous avez dit plus haut que votre « génitrice » était décédée avant d'avoir pu vous introduire au sein de votre Coven.

Victor Vahliscu eut soudain une expression d'enfant espiègle dans le regard.

— En effet.

— Dans ce cas, comment avez-vous pu, sans jamais les avoir rencontrés, reconnaître les membres de votre Coven ? De même, qu'est-ce qui les obligeait à croire un inconnu qui clamait venir de la part de leur sœur décédée ? Les vampires, ou *nosferats*, comme vous dites, sont d'un naturel extrêmement confiant ou bien... ?

— Disons que du fait de leur lignée commune, les membres d'un même Coven connaissent une osmose que vous pourriez comparer à celle des abeilles d'une même ruche. Le même sang, la même énergie, le même savoir ancestral coule dans nos veines. Nul ne m'a été besoin d'être « officiellement » présenté à mes frères et sœurs, car depuis ma renaissance, ils étaient en moi et j'étais en eux. Sans que nous ne nous soyons jamais rencontrés, nous pouvions déjà lire les uns dans les autres, comme dans autant de livres ouverts.

À mesure qu'il parlait, le ton du vampire devenait de plus en plus assuré et menaçant.

— Nous vivons ensemble, dormons et chassons ensemble. À tout moment, l'écho des pensées de chacun de mes frères, de mes sœurs ou de mes enfants résonne dans ma tête. Chacun d'entre nous est une partie d'une vaste conscience collective qui nous dépasse. Et soyez certain qu'à tout moment, par-delà les kilomètres, les murs et les chaînes, chacun d'entre nous sait où se trouvent tous les autres membres de sa lignée...

Sur la fin de sa phrase, la voix du vampire avait baissé pour mourir dans un soupir. Mullog dévisagea longuement la créature qui arborait à présent un sourire inquiétant. Mais ce n'est qu'au moment où il se rendit compte que le regard fixe de son « patient » ne se portait pas sur lui mais sur un point situé derrière lui que Mullog en comprit la raison, à peine une fraction de seconde avant de ressentir une terrible douleur au niveau de la gorge, tandis qu'une poigne d'acier lui interdisait tout mouvement. Il était trop tard pour se débattre, de toute façon. Au bout de quelques secondes, la chambre capitonnée se mit à tourner sur elle-même, des myriades d'étoiles vinrent danser devant ses yeux et Edouard Mullog s'évanouit, accompagné dans sa chute par le rire cassé de Victor Vahliscu qui résonnait dans les ténèbres.

\* \* \*

Dans le noir opaque d'une nuit sans fin, Edouard Mullog flottait. Depuis combien de temps flottait-il ? Il n'en avait pas la moindre idée. Certainement depuis un bon moment. Il était assez déçu par la mort. Il avait comme tout le monde entendu parlé d'un long couloir de lumière, de voix, d'images, d'anges, de diables, de Paradis et d'Enfer, et même s'il n'avait jamais vraiment cru à aucune de ces bêtises, il restait tout de même déçu que la mort se résume à flotter ainsi dans l'obscurité. De plus, Edouard s'en voulait. Il s'en voulait d'avoir été si stupide et de ne pas avoir pensé, après tout ce qu'il avait entendu de la bouche du monstre, que l'un de ses congénères partirait à sa recherche. Il avait été stupide, il n'y avait pas d'autres mots...

Absorbé par son exercice d'auto-flagellation, il ne se rendit pas compte tout de suite du léger bourdonnement qui montait progressivement autour de lui. Lorsqu'il l'entendit, il tendit l'oreille afin d'en trouver la provenance. Petit à petit, le bourdonnement monta et se transforma en murmure, un murmure qui se changea en gémissement puis en cri. Le cri devint de plus en plus assourdissant, mais Edouard ne parvenait pas à définir d'où cela pouvait venir, et qui criait comme cela. Étrangement, il avait la sensation que cette voix ne lui était pas inconnue.

C'est au moment où il reconnut sa propre voix qu'Edouard Mullog s'éveilla en

hurlant, la face contre le sol molletonné de la cellule du « quartier des fous dangereux ». Tout cela n'était-il donc qu'un mauvais rêve ? Vaseux et extrêmement faible, il se sentait incapable de bouger un muscle. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et constata avec surprise que sa barbe avait poussé. Combien de temps était-il resté évanoui ? Et où était passé Victor ? Toujours allongé sur le sol, il porta son regard sur une inscription laissée sur le mur en face de lui. Les lettres semblaient avoir été tracées avec du sang. Mullog se dit que c'était de circonstance. Émergeant difficilement, il mit quelques secondes à faire le point et parvint finalement à lire : « Merci pour ces quelques jours en votre compagnie. Bonne chance pour le prix Nobel. J'ai bien fermé la porte en sortant. »

Les sarcasmes du vampire tirèrent quelque peu le psychiatre de son hébétude. Il se sentait d'un coup pris de panique. Il s'agita et tenta de se relever, mais ses bras étaient entravés. Baissant les yeux, il constata qu'on l'avait revêtu de la camisole de force de Victor et il entendit tinter la chaîne rouillée qui reliait à présent son col au sol de la cellule. Parvenant avec de grandes difficultés à s'asseoir, il découvrit avec effroi que la porte était fermée. Il balaya d'un regard apeuré la cellule aux murs et au sol constellés de taches d'un sang qu'il devina être le sien. Il passa sa langue sur ses canines qui s'allongeaient un peu plus à chaque seconde. Il avait encore le goût du sang dans la bouche. Les mots du vampire lui revinrent en mémoire. *La douleur augmente graduellement, inexorablement, et ce n'est qu'au bout d'une longue agonie que la mort vient enfin délivrer le nosferat en manque de sang. La durée de cette agonie peut aller de quelques semaines chez les plus jeunes à plusieurs années pour les plus anciens. Voilà bien la pire mort que puisse connaître un membre de ma race. Plutôt brûler sous le soleil que finir comme cela...*

Fou de désespoir, Edouard Mullog appela à l'aide de toutes ses forces, tandis que son estomac se nouait sous les premiers assauts du manque de sang. Loin, bien au-delà des murs de sa cellule, il lui semblait entendre les ricanements de celui qui était devenu son père dans les ténèbres et qui goûtait à présent sa revanche.

L'agonie allait être longue...

## LE DIABLE COURT TOUJOURS

Eugene Neiro s'éveilla en sursaut. Les yeux encore bouffis de sommeil, il jeta autour de lui un regard incertain afin de se rappeler où il se trouvait. Au bout de quelques secondes, il finit par reconnaître son bureau. Il avait dû s'assoupir devant sa machine à écrire. Voilà qui aurait fait bonne impression si l'un de ses administrés était entré dans le bureau pour une plainte ou autre chose. Depuis huit ans qu'il avait été élu shérif de Nottingham, Arizona, il avait toujours pris son métier très au sérieux : jamais en retard, jamais une absence, pas même pour maladie, et surtout jamais de sieste sur le lieu de travail, même si l'extrême tranquillité de Nottingham semblait de taille à inciter n'importe quel représentant de l'ordre à la paresse. Mais c'était la quatrième fois qu'il s'endormait de la sorte en plein travail. Quatre fois en moins d'une semaine. Il faut dire qu'Eugene Neiro, qui était ce qu'il conviendrait d'appeler un bon dormeur à qui les affres de l'insomnie étaient étrangères, passait depuis une semaine des nuits agitées, encombrées de cauchemars. Il se tournait et retournait dans son lit avec tant d'ardeur qu'au matin, il se réveillait prisonnier de l'enchevêtrement des draps. Depuis une semaine, il accumulait la fatigue.

Il se redressa et étira ses bras en bâillant. Son regard tomba sur le rapport qu'il était en train de taper. Et si c'était de sa faute à lui ? Eugene sourit à sa propre bêtise. Il s'agissait pourtant d'une drôle de coïncidence que ses problèmes de sommeil aient débuté la nuit qui avait suivi l'interpellation de ce drôle d'énergumène.

C'était par un calme après-midi. Eugene avait décidé de faire une petite patrouille, plus pour profiter de la brise qui soufflait sur la ville que pour réellement traquer le criminel. Il roulait en écoutant un vieux standard de jazz sur son autoradio lorsqu'il l'avait aperçu à l'angle de Gloucester Street et de Cook Street. Quelque chose dans son attitude avait immédiatement attiré son attention. Il n'aurait su dire quoi. Peut-être sa démarche mal assurée ou la façon qu'il avait de jeter des regards furtifs par-dessus son épaule comme s'il avait été poursuivi... Toujours est-il qu'Eugene s'était dit qu'un petit contrôle de routine briserait un peu la monotonie.

Il avait donc garé la voiture une petite vingtaine de mètres devant l'homme et était sorti sur le trottoir. À sa vue, la réaction de l'homme avait été immédiate : il avait pris ses jambes à son cou et s'était rué dans la direction opposée. Pas de doute, cet homme-là avait quelque chose à se reprocher. Les réflexes du shérif avaient alors pris le dessus. Sans réfléchir, il avait dégainé son arme de fonction, sommé son suspect de s'arrêter et s'était jeté à sa poursuite. Jogger assidu, il avait vite gagné du terrain sur le fuyard. Celui-ci, s'en apercevant, s'était engouffré dans une ruelle encombrée, espérant certainement semer le représentant de l'ordre dans les petites rues et les passages étroits qui striaient le quartier populaire. C'était sans compter sur le fait qu'Eugene Neiro avait passé toute sa vie à Nottingham : les rues n'avaient aucun secret pour lui. Ainsi savait-il que la ruelle dans laquelle l'homme venait de s'engager

ne l'emmènerait pas bien loin, si ce n'était dans un cul-de-sac.

Devant les regards médusés de ses administrés à qui il avait fait signe de se mettre à l'abri, le shérif, toujours l'arme au poing, s'était arrêté devant l'entrée de l'impasse. Il avait cherché du regard s'il ne distinguait pas l'homme mais sa vue était obstruée par un fatras de cartons, de caisses et d'ordures diverses. Il avait pris une grande inspiration, levé son arme et avancé lentement, prêt à tirer au moindre mouvement. Mais il n'avait pas eu à se donner cette peine. Dans sa fuite désespérée, l'homme avait dû oublier de regarder devant lui et bousculé une pile de caisses, car il gisait à présent assommé sur le bitume, prisonnier d'un tas de cartons éventrés. Contrairement à beaucoup d'autres arrestations auxquelles il avait procédé depuis huit ans, le plus difficile n'avait pas été d'immobiliser le suspect pour pouvoir lui passer les menottes, mais de le dégager de sa prison de cartons pour pouvoir atteindre ses poignets. Comme son prisonnier n'avait pas semblé décidé à se réveiller, il l'avait soulevé de terre et porté sur son épaule jusqu'à sa voiture, puis de la voiture à une des cellules du poste où il l'avait laissé finir sa sieste sur la banquette de bois, qui serait certainement sa seule literie en attendant que cette histoire soit tirée au clair, non sans avoir au préalable vidé ses poches et prélevé sa ceinture et ses lacets.

En attendant qu'il revienne à lui, Eugene avait examiné le portefeuille de son prisonnier. Il y avait découvert un passeport et une carte d'identité au nom de Pierre Mansard, résidant en France.

Quand il était allé vérifier si son touriste était réveillé, en fin d'après-midi, il avait tenté de l'interroger avec les quelques bribes de français qui lui restaient de ses études, mais l'autre se contenta de le dévisager en silence avec un petit sourire au coin des lèvres. Eugene n'avait pas aimé le regard de cet homme trop maigre, au visage enluminé de marques trop anciennes pour résulter de sa rencontre avec les caisses et qui donnait l'impression d'avoir élu domicile dans une poubelle. Il ne l'aimait toujours pas, d'ailleurs.

Au bout d'une heure d'essais infructueux, Eugene avait fini par se dire qu'il était inutile d'insister. Il ne dirait rien ce soir-là, mais peut-être le lendemain, ou le surlendemain...

« De toute façon, se dit-il, si dans une semaine il n'a toujours pas desserré les dents, j'appellerai l'immigration et ils le récupéreront ! »

Il avait quitté le poste de police dès l'arrivée de Shenk, son adjoint, en retard comme d'habitude, pas mécontent de pouvoir rentrer se coucher. Les émotions de la journée l'avaient plus fatigué qu'il l'aurait cru. Arrivé chez lui, il avait écouté les messages sur son répondeur. La voix synthétique avait annoncé qu'il avait six nouveaux messages.

« Grosse journée... », s'était-il dit. Le premier devait avoir été un faux numéro. Eugène n'avait jamais compris pourquoi tant de gens, quand ils se trompent de numéro, ne raccrochent pas dès la mise en route d'un répondeur qu'ils ne reconnaissent pas et laissent inmanquablement un blanc sur la bande avant de raccrocher. Il avait soupiré en entendant le deuxième message, laissé par sa mère, dans lequel elle débitait comme toujours la même vieille rengaine, à savoir quand allait-il se décider à venir les voir, son père et elle, s'il mangeait correctement, comment allaient les choses avec Judith, qu'à presque trente-six ans et elle trente-deux, il serait peut-être temps de songer à passer devant monsieur le maire, et quand est-ce qu'elle serait grand-mère ?... Quand elle se lançait sur son sujet favori – la vie de son fils – elle paraissait intarissable. Il était passé au message suivant sans même écouter la fin d'un discours qu'il connaissait de toute façon par cœur.

L'auteur du premier faux numéro avait dû avoir un doute et rappelé car le troisième

message se résumait à un blanc d'une dizaine de secondes.

Eugene avait souri en reconnaissant, malgré les parasites, la voix de Judith sur le quatrième message. Même après quatre ans de vie commune, le seul son de sa voix suffisait encore à faire bondir son cœur et lui faire monter le rouge aux joues. Sur le message, elle lui annonçait que le reportage se passait bien (elle était photographe), que le temps en Centrafrique était magnifique et qu'elle rentrait comme prévu à la fin du mois. Eugene avait émis un petit gloussement enfantin en se disant intérieurement que sa mère n'avait peut-être pas tort sur tout, et que cela ne serait peut-être pas si mal de la faire bientôt grand-mère.

En écoutant les quinze longues secondes de silence qui constituaient le cinquième message, Eugene s'était dit qu'il devait avoir affaire à quelqu'un soit de très étourdi, soit de très têtu. Il avait penché pour la deuxième solution en entendant la minute de silence du sixième et dernier message. Silence à l'exception de la respiration de l'auteur de l'appel qui s'entendait de plus en plus clairement vers la fin du message. « Fin des messages », avait articulé la voix de synthèse. Exténué, Eugene était allé se coucher sans dîner.

Cette nuit-là, il avait eu le sommeil plutôt agité. Au matin, il s'était éveillé péniblement, le corps trempé de sueur, persuadé d'avoir passé sa nuit à faire des cauchemars dont il était incapable de se souvenir. Seule lui restait une impression étrange de malaise. Cela et un bon mal de tête. Une heure et deux aspirines plus tard, il s'était rendu au poste de police.

En arrivant, il avait demandé à Shenk comment s'était passée la nuit et si monsieur Mansard n'avait pas posé de problèmes.

— Oh, à part un ou deux faux numéros, fit Shenk de sa voix nonchalante, la nuit a été très calme... Juste un truc ; pas longtemps après que vous êtes parti, je ne sais pas, peut-être vingt minutes, j'ai entendu le prisonnier se marrer comme un tordu. Alors je suis allé voir mais, quand je suis arrivé à la cellule, il dormait comme un bébé, à même le sol. Et il a remis ça deux ou trois fois dans la nuit. Si vous voulez mon avis, on a affaire à un drôle de plaisantin.

Ils échangèrent encore quelques banalités d'usage, puis Shenk prit congé. Envieux de son adjoint qui était en route pour sa chambre à coucher, Eugene ne put réprimer un bâillement. Il se servit un café et décida d'aller rendre visite à son invité, le rieur nocturne. Peut-être ce dernier accepterait-il de lui parler, aujourd'hui ?

Lorsqu'il était arrivé devant la cellule, il avait trouvé Pierre Mansard assis en tailleur au centre de la pièce, les yeux dans le vague.

— *Bonjour*, avait lancé Eugene à Mansard dans son français laborieux, *vous avez faim ?*

— *Non, merci*, lui avait-il répondu en français.

Puis dans un anglais parfait :

— Vous avez bien dormi, shérif Neuro ?

— Oh, mais je vois que monsieur parle anglais, railla Eugene. Voilà qui devrait grandement nous faciliter les choses.

Il avait alors rapproché une chaise et s'était installé devant la cellule pour un nouvel interrogatoire. Mais le prisonnier n'avait plus prononcé un mot et plusieurs minutes plus tard, Eugene abandonna une nouvelle fois et alla s'asseoir à son bureau pour traiter les affaires du jour.

La journée lui parut interminable. En fin d'après-midi, assis à son bureau, Eugene Neuro écarta du revers de la main la liasse de documents sur lesquels il tentait de travailler et se massa lentement les tempes en pensant à Mansard et son refus de

communiquer. Cela faisait à présent une semaine que durait ce petit jeu. Il était à bout de nerfs et ses nuits étaient de plus en plus courtes et agitées et la fatigue n'améliorait certainement pas son stress. Il fallait qu'il se débarrasse de ce type qui ne voulait toujours pas dire pourquoi il s'était enfui, ni pourquoi il se trouvait sur le sol américain sans visa ni argent. Qu'à cela ne tienne ! Dès demain, à la première heure, Eugene appellerait l'immigration. Ce n'était plus son affaire.

Dehors, la lumière commençait à baisser. Il leva un œil fatigué sur le cadran de la pendule en face de son bureau. Il était presque vingt heures. Il se dit qu'il n'avait peut-être pas été très inspiré d'accepter de prendre la garde de Shenk. Cet idiot l'avait appelé le matin même pour lui annoncer qu'il lui était arrivé une histoire incroyable : alors qu'il rentrait calmement chez lui, un énorme sanglier (il avait bien insisté sur le mot « énorme ») s'était jeté devant sa voiture. Tout était arrivé très vite et il n'avait pas pu l'éviter. Sa voiture avait été stoppée net et il s'était fait le coup du lapin. Heureusement qu'il avait sa ceinture, sans quoi il aurait très certainement volé à travers le pare-brise. Il était sorti de la voiture pour constater les dégâts et là, – c'était la partie incroyable de son histoire – non seulement il n'y avait plus trace de la bête, mais l'avant de sa voiture ne portait aucune marque de choc ! Déconcerté, il avait essayé de faire redémarrer sa voiture qui partit sans faire d'histoire. Le docteur Headfont l'avait examiné dans la matinée et lui avait dit qu'il n'y avait rien de grave mais qu'il vaudrait mieux qu'il prenne un peu de repos.

Eugene n'avait pu s'empêcher de penser qu'il n'y avait jamais eu de sanglier, mais plutôt une bouteille de bourbon qui avait dû être finie dans la nuit et un fossé où il avait dû ranger sa voiture. Il faudrait bien qu'un de ces jours il se décide à parler avec Shenk de son petit problème de boisson. Il se versa son énième café de la journée et se rassit à son bureau. La nuit allait être longue.

Il était environ vingt heures trente lorsqu'un visiteur se présenta à la porte du bureau du shérif. Sans bien savoir pourquoi, Eugene se sentit déconcerté par l'allure de l'homme vêtu de noir qui pénétrait dans la pièce. À en juger par son col blanc, l'homme devait être un prêtre. Fort peu versé dans la religion, Eugene s'interrogea quelques instants sur le protocole à observer pour saluer, sans lui manquer de respect, un ecclésiastique. Les deux hommes restèrent quelques longues secondes face à face sans mot dire jusqu'à ce qu'Eugene, conscient de l'embarras croissant de l'homme d'église, se risquât à lancer :

— Bonsoir, monsieur... Euh, mon père. Que puis-je faire pour votre service ?

L'homme eut un petit sursaut nerveux, comme s'il avait été tiré d'un rêve, puis il répondit avec un fort accent français :

— Bonsoir... Suis-je bien au bureau du shérif Neiro ?

— Tout à fait, mon père, c'est moi-même.

— Oh, bonsoir, shérif... hum, par où commencer ? Et bien tout d'abord, je pense qu'il serait plus convenable que je me présente. Je suis le père Antonin Fr...

Le prêtre n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un maelström assourdissant se déversa dans l'étroit bureau. Ce n'était pas une voix, ni deux, mais cent, peut-être mille, qui s'unirent en un instant pour hurler à l'unisson dans un vacarme inhumain :

— FRASTES !

Les deux hommes eurent l'impression qu'une lame de fond venait de s'abattre sur la pièce. Ils restaient tous les deux abasourdis et silencieux. Eugene tendit l'oreille. Le choc de la première salve passé, le calme semblait être revenu, mais en écoutant mieux, il se rendit vite compte que des murmures étranges se faisaient encore entendre le long du couloir qui menait aux cellules. Il se leva, posant mécaniquement la main sur son arme et se dirigea vers la porte entrouverte en faisant signe au prêtre

de s'éloigner. Ce dernier esquissa un geste vers le représentant des forces de l'ordre.

— Shérif, attendez, il faut que je vous parle...

Mais il était trop tard. Eugene Neiro venait de s'engouffrer dans le couloir. Rien, tout au long de sa carrière de shérif d'une petite ville de campagne, n'avait préparé Eugene au spectacle auquel il assistait à présent. Il est par ailleurs fort peu probable que qui que ce soit puisse être prêt à affronter la scène qui se déroulait devant les yeux effarés du shérif.

Pierre Mansard se tenait contre le mur de sa cellule, les bras écartés et les jambes croisées dans la posture du crucifié. Sa chemise était écarlate et son menton dégoulinait de sang. Lorsqu'il aperçut Eugene, son visage afficha un rictus malsain et il émit une espèce de long feulement. Ses mains semblaient collées à la paroi et des plaies ouvertes dégoulaient à ses poignets, un peu comme si on l'avait fixé au mur à l'aide de rivets invisibles. Désespéré, incapable de soutenir plus longtemps le regard brûlant qu'il lui jetait, Eugene baissa les yeux vers les pieds de Mansard. Il manqua d'avaler sa langue de stupeur en s'apercevant que ceux-ci se trouvaient à une bonne dizaine de pouces du sol. Agité de tremblements, il releva lentement la tête et son regard croisa à nouveau celui de l'être qui occupait la cellule. La bouche de ce dernier, empourprée de son propre sang, restait figée en un sourire maléfique. Elle s'entrouvrit imperceptiblement et laissa échapper un gargouillis sinistre tandis que la poitrine du prisonnier se soulevait nettement. Alors, les mille voix reprirent de plus belle, donnant l'impression d'un torrent s'écoulant avec violence de la gorge de Pierre Mansard.

— FRASTES ! BÂTARD, NOUS SAVONS QUE TU ES LÀ ! MONTRE-TOI ! FRASTES !

Eugene restait prostré. Il ne parvenait pas à comprendre à quoi il assistait. Il avait presque le sentiment que la créature dans la cellule n'avait pas remarqué sa présence et qu'elle s'adressait à un autre. Il sentit alors une présence à sa gauche. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et comprit, en apercevant le prêtre debout dans l'embrasure de la porte, les doigts crispés sur la couverture d'une bible que c'était à lui que Mansard s'adressait. Mais qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Les hurlements s'arrêtèrent d'un coup. Cependant, Eugene avait la désagréable impression que les murmures lointains de plusieurs voix résonnaient encore dans la pièce, bien que les dents ensanglantées du forcené fussent resserrées dans ce rictus sardonique qui déformait son visage. Des voix rauques, rampantes, mauvaises.

La tête de Mansard se tourna lentement dans la direction du prêtre. En bout de course, ses vertèbres cervicales grincèrent abominablement et une nouvelle gorgée de sang noir reflua sur sa chemise déjà trempée.

— Ainsi tu as fini par nous retrouver. J'espère que tu as fait bon voyage...

La voix de Mansard était cassée et sifflante, comme celle d'un homme sur le point de rendre l'âme qui livre ses dernières paroles, mais on pouvait clairement entendre une seconde voix, à la fois puissante, majestueuse et pleine de haine, répéter tous ses mots, comme un écho. Derrière l'aspect trivial de la phrase, la menace était plus qu'évidente.

— Ainsi, tu nous as retrouvés, soit. Et maintenant quoi ? Comment comptes-tu venir à bout de nous ? Tu as déjà échoué par le passé et tu échoueras encore. Penses-tu vraiment pouvoir nous arrêter, présomptueux suppôt du bâtard de Nazareth ? Souviens-toi que tu n'es qu'un homme. Ta vie est courte et longue est l'éternité. Nous nous retrouverons, Frastes.

Eugene venait d'assister sans réagir au discours sans queue ni tête de la créature dans la cellule qui, à présent, soufflait comme une bête prête à charger. Ses yeux

effrayés faisaient des allers-retours compulsifs de la forme sanglante fichée dans le mur au visage du prêtre, visage qui se serait voulu impassible mais dont les tics nerveux trahissaient la panique.

Alors la scène bascula dans l'horreur la plus totale. Mansard éclata d'un rire carnassier tandis que son menton commençait lentement à se déporter vers la droite. Progressivement, la tête du détenu décrivit une trajectoire circulaire destinée à la placer dans un angle physiquement impossible. Le rire dément de Mansard et le gargouillis de son sang qui s'évadait par sa bouche furent rapidement engloutis par le bruit sinistre des muscles, os, tendons et ligaments de son cou et de ses épaules qui se rompaient les uns après les autres. Alors que sa tête avait presque accompli une révolution complète, Mansard plongea son regard droit dans celui du shérif et émit un râle d'orgasme.

— Mon Dieu..., balbutia Eugene.

— Pas tout à fait, lui rétorqua Mansard.

À cet instant précis, les dernières fibres qui maintenaient la tête du prisonnier en place cédèrent, la laissant pendre lamentablement sur sa poitrine purpurine. Pierre Mansard était mort.

\* \* \*

— Mon père, je crois que vous me devez une explication. Et une que je puisse croire. Qu'est-ce qui c'est passé dans cette cellule ? Qui était cet homme et qu'avez-vous à voir avec cette histoire ?

Depuis quinze longues minutes qu'il arpentait son bureau de long en large, Eugene Neiro ne parvenait plus à dissimuler l'état de panique dans lequel l'avaient plongé les événements auxquels il venait d'assister. Il sentait que les visions d'horreur qui restaient impitoyablement imprimées sur ses rétines étaient sur le point d'achever le travail de sape nerveuse déjà bien entamé par une semaine sans sommeil. Ses nerfs tendus à craquer, il savait que sa santé mentale allait être mise à rude épreuve dans les heures à venir. Il finissait même par se demander s'il avait réellement envie de savoir ce qui s'était passé dans cette maudite cellule.

Quelques secondes s'étaient écoulées entre l'instant où Pierre Mansard avait arrêté de remuer et celui où son corps disloqué, comme libéré d'un coup des rivets invisibles qui le maintenaient fixé au mur de la cellule, s'était effondré sur le sol maculé de son propre sang. Il avait fallu quelques secondes de plus pour que le shérif Neiro se décide enfin à ouvrir la porte de la cage et à pénétrer dans la cellule. D'un pas hésitant, il s'était approché du corps. Il ne lui avait pas semblé nécessaire de chercher à lui prendre le pouls pour constater l'évidence du décès, étant donnés les sévices extrêmes qu'il s'était lui-même infligés.

— Mais quelle espèce de malade faut-il être pour faire une chose pareille ? avait-il soufflé, accroupi à côté du cadavre...

— Un monstre de la pire espèce, avait fait une voix derrière lui.

Eugene avait sursauté en entendant cette voix faible et cassée qui était venue de l'autre bout de la pièce. Il s'était retourné d'un bond et avait pointé son arme droit devant lui, le doigt crispé sur la détente. Le prêtre n'avait même pas fait mine de se mettre à couvert. Eugene avait complètement oublié la présence de l'homme d'église. Il avait vaguement bafouillé des excuses et, après avoir jeté un dernier coup d'œil dégoûté sur le corps, s'était dirigé vers son bureau en entraînant avec lui le prêtre. Les deux hommes s'étaient assis de part et d'autre du bureau. Eugene avait regardé machinalement sa montre. Il était vingt heures quarante-trois. Tout cela n'avait duré

que quelques minutes. Il examina du regard l'homme qui se tenait assis en face de lui : c'était un petit homme brun avec les tempes grisonnantes et les yeux bleus. Le genre d'hommes auxquels on a du mal à donner un âge. Il aurait pu avoir quarante-cinq ans comme il aurait pu en avoir dix de plus. Ses traits tirés et sa mine fatiguée ne faisaient qu'accentuer la difficulté.

— Hum... C'est vrai, lui répondit le prêtre. De plus, je crois qu'il me sera profitable de soulager mon âme en racontant toute cette histoire à quelqu'un. Surtout à vous qui l'avez vu. Mais avant tout, pourrai-je avoir une tasse de café, s'il vous plaît. J'ai voyagé longtemps et mes forces ne sont plus ce qu'elles étaient.

— Bien entendu, servez-vous, lui fit Eugene en lui montrant la cafetière encore à moitié pleine.

Le prêtre se leva et se servit une tasse d'un café si noir qu'il s'empressa d'y noyer trois sucres avant même d'y goûter.

— Vous avez l'air d'aimer le café très fort, dit-il à l'adresse du shérif qui ne l'avait pas quitté du regard. Vous en voulez une tasse ?

— Non, merci. Je crois que les émotions de ce soir suffiront à me tenir éveillé.

— Je comprends...

Le prêtre retourna s'asseoir en face du shérif, sirota une gorgée de café et posa sa tasse sur sa cuisse. Il prit une profonde inspiration puis commença son récit.

— Bon. Comme je tentais de vous le dire tout à l'heure, je crois qu'avant toute chose, il convient que je me présente. Je suis le père Antonin Frastes...

Il marqua une pause, comme s'il s'attendait à avoir la parole coupée par de nouveaux hurlements. Comme rien ne se produisit, il reprit.

— Je suis en charge de la paroisse de Saint-Antoine-le-Pont, une petite ville du nord de la France, d'où mon accent...

— Excusez-moi de vous interrompre, mon père, mais de quelle confession êtes-vous exactement ?

— Oh, c'est vrai, j'oubliais que ce pays regroupe plus de cultes par ville que nous en avons sur tout le pays. Au temps pour moi. Je suis catholique romain.

— Merci.

Le père Frastes avala une gorgée de café chaud. Il semblait songeur.

— Mon père, s'enquit Eugene, quelque chose ne va pas ?

— Non, c'est juste que... Juste que je ne sais pas comment aborder cette histoire. Je ne suis pas certain de tout bien comprendre moi-même...

— Pourquoi ne commenceriez-vous pas par le début ?

Le prêtre soupira, reprit une gorgée de café – apparemment encore trop chaud à en juger par la moue qu'il fit – et inspira profondément.

— Tout cela a commencé il y a un peu moins de trois semaines... Je m'en souviens comme si c'était hier. C'était un dimanche, en fin de matinée. L'office venait de se terminer et j'étais en pleine discussion avec la femme du maire, madame Kiron, une femme charmante qui insiste chaque semaine pour m'inviter à dîner chez elle. Nous avions fini par convenir d'une date et je m'apprêtais à prendre congé pour aller déjeuner lorsqu'un homme surgit de derrière l'église et me demanda si j'avais quelques minutes à lui accorder. Il s'agissait d'un homme jeune, peut-être quarante ans, quarante-cinq tout au plus, de haute stature.

Il se présenta comme étant le docteur Charles Laguand, docteur en psychiatrie et responsable depuis quelques semaines du département de soins psychiatriques de la clinique Sainte-Marie de la Rédemption. J'avais en effet entendu dire par quelques paroissiens que la direction du service psychiatrique avait changé à la suite de la disparition de l'ancien directeur, le docteur Mullog. Les rumeurs étaient allées bon

train autour de cette affaire. Certains prétendaient qu'il était parti avec une infirmière, d'autres disaient qu'il était mort. Certains pensaient même qu'il avait fini par devenir aussi fou que ses patients et qu'il était enfermé dans une des chambres capitonnées de son propre service. Il faut que vous sachiez que la présence de cet hôpital dans la région a toujours beaucoup stimulé l'imaginaire des gens du cru. Si la moitié de ce que l'on raconte sur la clinique Sainte-Marie de la Rédemption n'avait ne serait-ce qu'un fond de vérité, l'établissement aurait très certainement été fermé et rasé depuis bien longtemps. Du moins c'était ce que je pensais à l'époque. À présent, je ne sais plus... Enfin, où qu'ait pu être le docteur Mullog, une seule chose était sûre, il avait bel et bien disparu du jour au lendemain sans laisser de traces.

Ainsi donc se tenait devant moi le nouveau directeur. Cela expliquait pourquoi je ne l'avais jamais vu. Il me dit venir du sud de la région parisienne.

« Et comment trouvez-vous la vie dans notre belle région ?

— Oh, vous savez, je viens juste de m'installer, et prendre connaissance de mes nouvelles attributions réclame beaucoup de mon temps, mais je pense que je vais me plaire ici.

— Dans ce cas, je suis content. Mais vous vouliez me parler de quelque chose en particulier ?

— Cela vous dérangerait-il que nous discussions en marchant ? Je ne voudrais pas que des oreilles indiscreètes...

— Si vous voulez... »

Nous avons marché en silence sur une petite centaine de mètres jusqu'aux antiques grilles du vieux cimetière. Puis, il s'arrêta et se tourna vers moi. Son air nerveux m'intriguait, je dois l'avouer.

« Mon père, dit-il soudain, bien que nous ne soyons pas dans l'enceinte du confessionnal, je vous demanderai de ne pas révéler ce dont je vais vous parler, à présent. Je risquerais de perdre ma place et peut-être même de ne plus pouvoir exercer mon métier.

— Certainement, mon fils, fis-je, assailli par un doute soudain, de quoi s'agit-il ?

— Mon père, vous y connaissez-vous en exorcisme ? »

Je manquai de m'étouffer. Je sentais le sang me monter à la tête.

« Cher monsieur, s'il s'agit d'une plaisanterie...

— Non, mon père, calmez-vous. Je suis désolé, je n'aurais pas dû commencer ainsi. Ce que je vais vous confier à partir de maintenant relève du plus strict secret médical. Je ne vous le révèle que parce que de vous peut dépendre la vie d'un homme.

— Continuez... »

Il jeta un coup d'œil alentour afin de bien s'assurer que nous étions seuls.

« Peu de temps après mon arrivée, je me suis trouvé en charge du cas d'un jeune schizophrène. Son cas est assez édifiant. Étudiant modèle venant d'une bonne famille, il était promis à un brillant avenir. Mais il a suffi d'une soirée pour que le cours de sa vie change irrémédiablement. Une soirée durant laquelle, sans raison connue, il a sauvagement violé et massacré sa petite amie, et gravement blessé le père de celle-ci. C'est ce dernier qui a contacté la police avant de s'évanouir, la gorge ouverte par une morsure. Le jeune homme fut retrouvé et neutralisé alors qu'il était en train de s'asperger d'essence en dansant devant le parvis de l'église qu'il fréquentait avec ses parents. Il ne fallut pas moins de cinq hommes pour le maîtriser. On chercha alors à contacter ses parents mais, comme leur domicile ne répondait pas, un agent y fut envoyé. Il les découvrit baignant dans une mare de sang. Celui qui les avait tués avait fait preuve d'un acharnement inhumain. On les avait attachés aux barreaux de leur lit et littéralement vidés comme des poissons. Les murs étaient couverts de signes

étranges tracés avec leur sang. Quant au père de la petite amie, il ne devait pas longtemps survivre à sa fille, lui non plus. Sa blessure s'était gravement infectée et il décéda moins de dix jours plus tard.

— Dieu tout puissant... »

Il marqua une pause de quelques secondes comme pour me laisser reprendre mon souffle. J'étais choqué par ce que je venais d'entendre. Je compris immédiatement pourquoi aucun battage médiatique n'avait été fait autour de l'événement : imaginez la panique dans les villages voisins si on apprenait qu'un tel monstre était enfermé juste à côté. D'une voix chevrotante, je brisai le silence.

« Cette histoire est... horrible... Excusez-moi, mais je ne vois pas en quoi cela me concerne... »

— J'y viens. Durant toute la durée de l'enquête et du procès, le jeune homme a clamé haut et fort qu'il n'était pas responsable de tout cela, que ça faisait plusieurs semaines qu' "on" lui ordonnait de le faire, qu'il avait résisté aussi longtemps qu'il avait pu mais qu' "on" avait pris le contrôle de son esprit ce soir-là... Les psys ont conclu à une forme aiguë de schizophrénie. Il fut donc déclaré non responsable de ses actes et placé en soins de haute sécurité chez nous.

— Je vois...

— Depuis qu'il nous est arrivé, et malgré les divers traitements auxquels nous l'avons soumis, son état semble s'être aggravé. Enfin, disons plutôt que sa schizophrénie s'est précisée. Il ne prétend plus entendre des voix mais être "possédé" par le diable en personne. Du moins dans les moments où son délire se fait plus léger et lui laisse le répit de parler en son nom propre... Cela va bientôt faire deux semaines que sa personnalité secondaire s'est exprimée pour la première fois. Cela aurait pu être une bonne chose, car en étant ainsi directement en contact avec cette émanation de son subconscient, nous aurions dû pouvoir définir l'origine du malaise et trouver les soins les plus appropriés. Seulement plus le temps passe, plus nous nous heurtons à de nouvelles questions sans réponses, et plus la personnalité secondaire prend le pas sur la personnalité primaire. J'ai bien peur que dans un avenir proche, la bête sauvage qui a incité ce jeune homme à commettre ces crimes se libère totalement et le remplace définitivement. La personnalité primaire est de plus en plus effacée. Il a déjà agressé deux infirmiers et se répand à longueur de nuits en bordées d'insultes toutes plus outrageantes les unes que les autres. Si nous ne parvenons pas à l'aider, d'ici une semaine, tout au plus, il ne restera plus rien de lui.

— Excusez-moi d'insister mais, aussi triste que soit le sort de ce jeune homme... Comment m'avez-vous dit qu'il se nommait... ?

— Pardonnez-moi, je ne vous l'ai pas dit. Normalement, le secret médical m'empêche de vous révéler son nom, mais je crois que nous ne sommes plus à ça près. Ce patient se nomme Michel, Michel Icoine.

— Icoine ? Hum... J'ai connu, dans mon jeune temps, un Noël Icoine...

— Vous l'avez connu ? Il s'agissait du père de Michel...

— Oh...

— Vous étiez proche ?

— ... Non, pas vraiment. Nous avons partagé les mêmes bancs au séminaire, mais il nous a quittés très vite. Il ne se sentait pas assez sûr de sa foi pour le sacerdoce. Les seules nouvelles que j'ai eues par la suite, c'était quelque dix mois plus tard par un ami commun qui m'annonçait son mariage. On ne peut donc pas dire que nous étions proches, mais son décès m'attriste tout de même beaucoup. Surtout dans de telles circonstances.

— Et bien aujourd’hui, mon père, vous avez la possibilité d’aider son fils.

— Mais, comment ? Vous venez de me dire que le pauvre garçon était pratiquement irrécupérable. Que voulez-vous que je fasse quand la médecine moderne se retrouve impuissante ?

— Il est vrai que jusqu’à présent toutes nos tentatives pour le soigner par des moyens conventionnels ont échoué. Mais je veux donner une dernière chance à ce gamin. Non pas que je pense pouvoir le guérir au point de le réinsérer dans la société mais au moins de calmer les souffrances que lui inflige cette personnalité secondaire autodestructrice. Son délire est très fortement ancré dans ses croyances religieuses. J’ai donc bon espoir qu’un exorcisme exécuté dans les règles de l’art par un prêtre de la même confession que lui puisse avoir plus d’effet que n’importe quel traitement de choc.

— Mais pourquoi venir me chercher. Vous auriez pu essayer de déguiser un infirmier, non ?

— Nous avons tenté cela il y a quelques jours, mais la comédie a tourné court. Michel Icoine est un parfait érudit dans le domaine de la théologie, particulièrement versé dans les rites médiévaux de l’église catholique romaine, sujet sur lequel il envisageait d’écrire une thèse avant que débutent ces événements tragiques. Il est donc capable, même entravé dans son délire, de repérer la moindre erreur du rituel et de démasquer les imposteurs. Nous avons donc compris que nous avons un besoin vital d’un véritable prêtre. Je me suis donc renseigné auprès du diocèse, prétextant une enquête journalistique, et ils m’ont dirigé vers vous. Votre érudition en la matière fait, d’après vos supérieurs, référence.

— C’est vrai qu’à une époque j’ai beaucoup étudié les rituels anciens, mais de là à être en mesure de pratiquer un exorcisme traditionnel...

— Vous êtes le dernier espoir de Michel, mon père, et, de toute façon, il n’y a plus rien à perdre... »

Le prêtre s’arrêta pour boire le reste de sa tasse de café, à présent presque froid, et étouffa un bâillement.

— Un prêtre au secours de la psychiatrie défaillante, dit pensivement le shérif, cela me rappelle un bouquin que j’ai lu quand j’étais plus jeune...

— Je sais, répondit le prêtre d’une voix lasse, *L’exorciste*. J’ai vu le film...

Un silence pesant s’installa. Eugene se redressa sur son siège et toussota, comme pour attirer l’attention de l’ecclésiastique dont les pensées semblaient s’être perdues quelque part au fond de sa tasse.

— Et... Vous avez accepté ?

Le père Frastes regarda longuement le shérif. Il avait les traits tirés. On le sentait à la fois nerveux et exténué. Il se leva et se resservit une tasse du même poison. Puis il se retourna vers Eugene Neiro.

— Avais-je vraiment le choix ?

Je me suis présenté dès le lendemain matin à la porte du département de soins psychiatriques de la clinique Sainte-Marie de la Rédemption. Le docteur Laguand m’attendait dans son bureau. Ses gestes désordonnés et sa respiration irrégulière trahissaient sa nervosité. Il me salua et me demanda immédiatement si je m’étais correctement préparé.

« Autant que faire se peut, lui répondis-je. Disons que j’ai passé une partie de la nuit à potasser mes vieux livres de notes, ce qui est tout de même un peu court, avouons-le, pour tout me remettre en mémoire, mais je ne crois pas qu’une année

entière suffirait à préparer qui que ce soit à exécuter un rituel vieux de plusieurs siècles afin de combattre sur son propre terrain le subconscient d'un criminel aliéné...

— Voilà bien un point sur lequel je ne peux que tomber d'accord avec vous, mon père... Rien ne peut préparer qui que ce soit à voir ce que nous allons voir... »

Le désespoir dans sa voix était presque palpable. Quelque chose s'était produit depuis la veille qui semblait l'avoir fortement perturbé. Comme je l'interrogeai, il me dit d'une voix qui se voulait ferme mais qui n'aurait dupé personne :

« Hier soir, il était particulièrement agité. J'ai donc décidé de lui annoncer votre venue. J'ai pensé que cela le ferait réfléchir et créerait une brèche dans son délire. Tandis que je m'acheminai dans le couloir, un vacarme infernal s'échappait de sa chambre capitonnée. Oh, mon père, c'était atroce. Sa voix changeait d'une seconde à l'autre, allant de murmures quasi féminins à des grognements bestiaux. Il insultait et maudissait tout le personnel de la clinique. Par moments, il s'invectivait lui-même et dans ces moments-là, il donnait l'impression de se répondre en changeant sa voix. Vous savez, mon père, j'ai une certaine expérience des délires psychotiques mais là, sans que je puisse expliquer pourquoi, j'ai eu peur, peur de ce que j'allais trouver dans cette cellule. J'ai donc appelé mes deux plus solides infirmiers et leur ai demandé de monter la garde devant la porte, au cas où... Quand je regardai par le hublot de la chambre, tout bruit avait cessé. Il était assis en tailleur, au centre de la pièce, toujours prisonnier de sa camisole de force. Il me lança un regard malsain et je sus immédiatement qu'il m'attendait. Je demandai donc aux infirmiers de rester sur leurs gardes et j'entrai. Dans la chambre flottait une odeur écœurante de sueur et d'urine. Si je me laissais aller à écouter mon imagination, je dirais qu'à cela se mêlait une odeur de soufre. Réfrénant un haut-le-cœur, je m'adressai à lui avec le plus d'assurance possible (s'il avait dû se rendre compte à quel point il me déstabilisait, cela n'aurait pu que le conforter dans sa folie...).

— Bonsoir, Michel.

— Docteur, je suis déçu de voir que vous vous obstinez à ne pas comprendre. Il n'y a plus de Michel. Michel agonise au cœur du brasier infernal, à présent. J'ai bon espoir que vous alliez lui tenir compagnie très bientôt, d'ailleurs... Le maître d'une maison des tortures telle que celle-ci saura très certainement apprécier le raffinement dont nous savons faire preuve. »

Il affichait un sourire innocent tandis qu'il me proférait ces menaces. En un instant, tous les poils de mon corps se hérissèrent. Bien que quelque peu désarçonné, je tentai de reprendre l'avantage en l'interrogeant afin de pouvoir mettre en exergue la moindre faille de son délire.

« Si, comme vous le prétendez, je ne m'adresse pas à Michel, dites-moi alors à qui je parle en ce moment.

— Il faut croire que je n'arriverai pas à vous convaincre, décidément... Bien, puisque tu tiens à de nouvelles présentations, comprends, mortel puant, que cette dépouille est à présent le véhicule d'Arimane, grand prince des Enfers et premier prétendant au trône de Pandemonium. »

J'avalai ma salive, impressionné par la conviction avec laquelle il avait prononcé cette phrase, et repris du ton le plus calme que je pus adopter.

« Et bien Sa Majesté sera ravie d'apprendre qu'elle recevra demain matin la visite d'un éminent homme d'Église qui saura mieux que moi la convaincre de quitter cette "dépouille", pour reprendre votre expression. »

Je me tus afin d'observer une quelconque réaction de sa part. Il me regardait en silence, la face toujours fendue par cet étrange sourire. Puis il se mit à rire doucement. D'abord un gloussement qui se transforma vite en un torrent de ricanements mauvais.

Il riait à en perdre haleine et se redressa d'un bond. Je restai pétrifié quand je m'aperçus qu'il était parvenu, j'ignore encore comment, à se libérer de sa camisole. Avant que j'aie la moindre chance de réagir, il s'est jeté sur moi. Ses deux mains se refermèrent en un éclair autour de mon cou. Je ne dois le fait de pouvoir encore vous parler qu'à la vigilance de mes deux infirmiers qui sont parvenus à le détacher de moi et à le maîtriser à temps. Je lui administrai immédiatement une forte dose de calmants destinés à le faire dormir. Cependant, malgré l'injection, il parvint à se dégager de l'étreinte des infirmiers et là, debout devant nous, il écarta les bras et il se mit à... Oh, mon Dieu... À vomir au moins un demi-litre de sang et de bile dans notre direction ! Et, juste avant de s'écrouler enfin sous l'effet des calmants, je l'ai clairement entendu me dire...

Devant l'hésitation du directeur, j'insistai :

« Oh, mon père... Il a dit : “De toute façon, j'ai observé le père Frastes... Sache qu'il ne te sera d'aucun secours, ni à toi, ni aux autres...” ». Puis il est tombé. Mon père, je ne comprends plus rien, je suis certain de ne pas avoir mentionné votre nom à qui que ce soit à la clinique, alors comment savait-il que c'était vous qui alliez venir ? Vous m'avez bien dit ne jamais l'avoir rencontré, n'est-ce pas ?

— En effet, pas autant que je me souviens, cependant il a très bien pu assister à l'une de mes messes. Vous savez, l'entrée de l'église est libre et je ne peux pas connaître tous ceux qui viennent assister à l'office. Je crois que vous devriez vous calmer.

— Vous avez certainement raison, mon père. Je me suis peut-être laissé impressionner. Mais si vous l'aviez vu...

— Justement, je crois qu'il serait grand temps que je le voie. »

Le temps que nous marchions jusqu'à l'aile isolée dans laquelle le docteur Laguand avait installé le jeune Michel pour notre tentative de cure peu orthodoxe, je me remémorais ses dires sur l'état de son patient. Je me rendais compte de l'ampleur du malaise de celui à qui l'on me demandait de porter mon aide, ainsi que son niveau d'érudition. En effet, le fait que sa seconde personnalité se soit donnée pour nom « Arimane », démon engendré par les ténèbres et source du mal dans la mythologie de la Perse antique, et qu'elle s'annonce comme « le premier prétendant au trône de Pandemonium », très certainement une référence à certains traités de démonologie des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles qui dépeignent en détails les intrigues politiques de la cour infernale (présentée comme une monarchie constitutionnelle calquée sur le modèle britannique) ainsi que la géographie des enfers, supposaient de la part de Michel Icoine une connaissance relativement pointue du domaine de la démonologie, et de la religion en général. Il me faudrait être très attentif car désormais, il me paraissait effectivement susceptible de détecter la moindre de mes erreurs au cours du rituel.

Je préférerai m'abstenir de faire part de mes inquiétudes au docteur qui marchait silencieusement à mes côtés tant il était évident qu'il était déjà à bout de nerf.

La première chose qui me frappa lorsque nous arrivâmes à la porte de la chambre fut l'odeur pestilentielle qui s'en échappait. Je jetai un coup d'œil au docteur qui mâchonnait nerveusement l'ongle de son pouce gauche et me demandai si, terrifiés qu'ils étaient par le jeune malade, ils n'avaient pas plus ou moins volontairement omis de lui faire sa toilette. Un des infirmiers qui nous avait rejoints entre-temps ouvrit prudemment la porte. Je ne sais si j'avais déjà rencontré Michel Icoine auparavant ou pas, mais je suis certain que de toute façon, il m'aurait été impossible de le reconnaître tant son visage semblait déformé et bouffi par la haine et la folie. Les infirmiers avaient profité de son inconscience pour le harnacher à un lit d'hôpital à

l'aide de sangles molletonnées qu'ils avaient pris la précaution de doubler. La blouse dont ils l'avaient revêtu était maculée d'innombrables taches au sein desquelles le rouge du sang se mêlait à d'autres couleurs bien moins ragoûtantes.

Il ne fit aucun cas de notre entrée. Ses yeux vides, évoquant deux billes de verre enchâssées dans un hideux visage de cire, fixaient le plafond. C'était à peine si l'on distinguait sa respiration. Comme je m'approchais, je remarquai un bleu sur sa joue et je soupçonnai que l'un des infirmiers avait dû tirer profit de l'effet des narcoleptiques pour passer ses nerfs sur l'aliéné.

Je ressortis de la chambre et après avoir pris avec plaisir une profonde inspiration d'un air un peu moins vicié, je demandai s'il y avait un endroit tranquille où me préparer. Ils m'indiquèrent une chambre proche dans laquelle ils avaient aménagé une petite table et une armoire.

Le rituel commença. Durant plus d'une heure, mes prières ne semblèrent lui faire ni chaud ni froid et le docteur Laguand donnait des signes bien compréhensibles d'impatience. Moi-même, j'étais assez dépité par la totale inefficacité de notre stratagème. Michel Icoine restait désespérément immobile et silencieux. J'étais sur le point de m'arrêter pour me reposer quelque peu lorsque son visage se tourna enfin vers moi. Il affichait une expression souriante, pleine de miséricorde. À cet instant, je me surpris à douter que ce jeune homme puisse avoir commis les atrocités dont on l'accusait tant son visage respirait la sérénité. Il s'adressa à moi d'une voix douce :

« Mon père, soyez certain que je salue les efforts que vous faites afin de sauver l'âme de ce mortel, mais il est trop tard... De plus, comment voudriez-vous que je porte crédit à la pantomime à laquelle vous vous livrez quand vous-même n'y croyez pas ? En aucun cas le rituel ne saurait m'offusquer si la foi de l'exorciste ne le soutient pas. Et vous et moi savons très bien que votre foi n'est plus ce qu'elle était, n'est-ce pas, père Antonin Frastes ? »

Il était évident qu'il tentait de me déstabiliser. Je décidai de rentrer dans son jeu.

« Ainsi c'est donc vrai que vous me connaissez.

— Il y a longtemps que je t'observe, Frastes...

— Et vous auriez des raisons de contester ma foi en notre Seigneur ?

— Ne joue pas les farauds, Frastes. J'ai vu ton "Seigneur" et je n'ai jamais compris quelle foi on pouvait lui accorder. Contemple donc Son œuvre : guerres, famine, oppression, règles stupides et répressives... Toi et tes pareils Le vénérez et nous accusez de tous les maux du monde alors que nous ne faisons que punir les méchants et pointer du doigt les imperfections de Sa création. Satan, "l'accusateur", a été déchu pour avoir osé contester l'infailibilité du Maître, ce fasciste qui règne en monarque absolu, cet enfant gâté incapable d'avouer qu'il a tort et à qui tu lèches (ou du moins léchais) les bottes... »

Il cherchait à me choquer par ce discours, cependant son ton restait toujours aussi doux et courtois.

« Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire que ce n'est pour toi qu'une question de temps avant que tu voies la lumière. Une fois déjà tu as ressenti l'absurdité du sacerdoce. Il ne te manque qu'une nouvelle occasion pour t'éveiller totalement... »

Je commençais à comprendre où il voulait en venir. Des gouttes de sueurs froides comme la mort ruisselèrent le long de mes tempes. Ce n'était pas possible. Il bluffait. Il était impossible qu'il sache.

« Je ne vois pas à quoi vous faites allusion. »

En prononçant cette phrase, je m'aperçus que ma voix tremblait.

« Ah, courageux autant que stupide dévot, tu te refuseras à admettre la vraie nature

de ce que tu affrontes tant que je n'aurai pas cité son nom, n'est-ce pas ? Est-ce là ton désir ? Veux-tu que nous parlions d'Estelle... ? »

Je ressentis comme un coup au plexus solaire. Soudain tout se mit à tourner autour de moi. Le temps d'une phrase, toutes mes certitudes venaient de s'envoler. Pris de vertiges, j'avais du mal à tenir sur mes jambes. Je sentais le sang quitter mon visage et un froid glacial m'envahir. Non, ce n'était pas possible qu'il sache. Je sortis de la chambre en titubant sous les regards interloqués de Laguand et des deux infirmiers. Comme pour accompagner ma sortie et saluer ma pitoyable performance, l'être qui avait été Michel Icoine éclata d'un rire maniaque auquel répondirent, c'était du moins l'impression que j'avais à ce moment-là, des hurlements de bêtes provenant des autres cellules capitonnées. J'allai me réfugier dans la petite chambre dans laquelle je m'étais changé et m'accroupis dans un coin de la pièce, le corps agité de spasmes nerveux.

« Que s'est-il passé ? Que vous a-t-il dit ? »

Je levai des yeux humides vers la face blême du docteur Laguand. Je sentais dans sa voix un mélange confus d'inquiétude pour moi et de peur pour lui-même. Cela ne faisait plus de doute : l'altruisme que lui inspirait Michel Icoine s'était définitivement envolé pour faire place à une terreur viscérale. Il se sentait menacé par ce jeune homme harnaché à son lit. Je me redressai pour lui faire face et bafouillai :

« Je... Non, rien... Il... Il faut que je tente quelque chose... »

Je fouillai dans ma sacoche et en tirai une petite trousse de cuir. Je l'ouvris sur la table et en étalai le contenu : une médaille d'argent frappée à l'effigie de saint Michel offerte par ma défunte mère à ma sortie du séminaire, une flasque d'eau bénite de la grotte de Lourdes et le plus grand de mes trésors, une croix d'argent ciselée que l'on dit avoir été bénie par saint Antoine.

J'embrassai la médaille que je glissai dans ma poche et empoignai d'une main la flasque, de l'autre la croix de saint Antoine, et retraversai le couloir en direction de la chambre de laquelle se déversaient des effluves suffocants qui envahissaient à présent toute l'aile de la clinique. Il fallait que j'en aie le cœur net.

Le couloir était à peine large de quatre pas mais je ne saurais dire combien il me fut difficile de les franchir, tiraillé que j'étais par une irrépressible envie de prendre mes jambes à mon cou et de partir le plus loin possible de la chose qui ricanait dans cette chambre. Mais il fallait que je sache...

— Mon père ?

Le père Frastes sursauta lorsqu'il entendit la voix d'Eugene. Apparemment, emporté par son récit et la force de ses souvenirs, il avait oublié la présence du shérif. Il reprit ses esprits, but une gorgée de café et répondit, l'air un peu gêné :

— Oui, shérif ? Vous vouliez me poser une question ?

— Oui... Qu'avait-il bien pu vous dire qui vous ait choqué à ce point ? Il a cité un prénom... Estelle, c'est ça ?

— Oui, fit le prêtre dont le visage se referma immédiatement, c'est bien cela...

Il posa sa tasse sur le bureau et se leva. Les mains enfoncées au fond de ses poches, il commença à déambuler d'un coin de la pièce à l'autre en marmonnant le prénom comme un mantra, comme s'il avait voulu, à force de le répéter, le vider de son sens.

— Estelle... Estelle... Estelle...

Il alla se poster devant la fenêtre et porta son regard au-dehors. La nuit était bien noire, à présent, et d'épais nuages passaient devant une lune à l'éclat glacial.

— Estelle... C'était il y a des années de cela. Combien ? Vingt, trente, je ne sais plus. Tout cela ne compte plus. J'étais dans mes premières années de prêtrise et j'avais

décidé, suite au décès de ma mère, de partir faire un pèlerinage en Terre sainte. C'est là-bas que je l'ai rencontrée. Estelle était journaliste. Elle était le correspondant permanent à Jérusalem d'un journal parisien. Dès notre rencontre, nous sommes tombés amoureux. Notre liaison dura plusieurs semaines et je considérai alors très sincèrement d'abandonner la soutane pour pouvoir vivre pleinement cette passion, si nouvelle pour moi et, qui sait, peut-être l'épouser. Je décidai finalement de rentrer en France afin d'annoncer ma démission à mes supérieurs. J'étais dans l'avion lorsque la radio annonça qu'une émeute avait éclaté dans le sud de Jérusalem et que l'on déplorait le décès d'une journaliste française, victime d'un tireur isolé. J'ai prié de toutes mes forces pour que ça ne soit pas elle, mais c'était bien sa photo que je détaillai en pleurant au journal télévisé du lendemain midi...

Le prêtre s'interrompt. Eugene se sentit embarrassé en entendant l'homme d'Église sangloter comme un enfant. Au bout de quelques instants, le père Frastes reprit.

— Les quelques semaines qui suivirent furent les plus difficiles de ma vie. Je ne savais plus où j'en étais. L'Église me paraissait une coquille vide de sens. Je ne ressentais plus que du doute et de la colère envers notre Seigneur. Cependant, le monde me faisait peur. Je décidai donc, peut-être par dépit, peut-être par lâcheté, peut-être parce que je n'avais nulle part où aller, de rester dans le sein de notre mère l'Église... Voilà toute l'histoire...

— Je comprends...

— Non, je ne crois pas que vous compreniez. Je n'ai jamais parlé ou même mentionné cette histoire à qui que ce soit, pas même à mon confesseur. Tout cela s'est produit à des milliers de kilomètres de là et bien avant qu'il ne vienne au monde. Je n'avais plus aucun rapport avec son père depuis des années, à cette époque. Il était impossible qu'il sache. À moins que...

— À moins que ?

Le prêtre se tourna vers le shérif. D'un ton dogmatique, il dit :

— Il existe certaines preuves que l'Église tient pour irréfutables quant à la possession démoniaque. Le fait de connaître des événements ayant eu lieu dans des endroits lointains ou à d'autres époques, en fait partie. Mais il y en a d'autres, comme la répulsion malade de toute relique sacrée ou la brûlure de l'eau bénite sur la peau. Voilà pourquoi je m'étais muni de ces nouveaux artefacts. Afin de tenter de susciter quelque franche réaction de sa part et peut-être prouver ce que je redoutais déjà.

Quand je pénétrai dans sa chambre, son regard avait changé. Il me fixait à présent avec une expression animale. Ses pupilles dilatées au-delà de la normale étaient des abîmes de folie cerclés de raies sanglantes. Il me semblait l'entendre grogner, comme s'il s'était douté de ce que j'allais faire.

Je tendis la main droite vers son visage, brandissant le crucifix, et récitai une antique prière en latin, dont les mots me revinrent sans que j'aie à les chercher. Dès les premières paroles, il se mit à se contorsionner sur le lit, s'arc-boutant et tirant sur les sangles qui le maintenaient en place. Son bassin s'élevait dans des spasmes frénétiques faisant décrire à son dos des angles obscènes. Lorsque je l'arrosai d'eau bénite, son corps retomba lourdement sur le lit grinçant et un véritable rugissement s'échappa de sa bouche tordue de douleur. Je remarquai immédiatement qu'à l'endroit où l'eau bénite avait touché sa peau nue, des plaies purulentes commençaient à s'ouvrir.

La carcasse de Michel Icoine était agitée de tremblements désordonnés de plus en plus puissants. On eût dit que chacun de ses membres avait décrété qu'il était temps de prendre son indépendance. Sa gorge émit un léger gargouillis. D'instinct, je reculai

de deux pas, juste à temps pour éviter les vomissures mêlées de sang et de bile qu'il tenta de me cracher au visage. En retour, je lui appliquai la croix de saint Antoine sur le front et repris le cours de ma prière. Il ne fallut pas plus de quelques secondes pour que la peau commence à roussir en sifflant. Il poussa un nouveau hurlement, plus fort que le précédent, et cette fois, j'entendis très clairement une deuxième voix, grave, profonde et grinçante, hurler avec lui. Quand je relevai la croix, je constatai que sa forme était imprimée dans les chairs noircies de l'aliéné. Les tremblements se calmèrent rapidement. Ses yeux révoltés offraient un spectacle écœurant. Alors il commença à parler. Je ne saurais vous dire ce qu'il a dit tant il s'exprimait vite et sa voix produisait d'étranges échos dans une pièce pourtant exiguë, cependant, je peux affirmer qu'il s'exprima tout d'abord en latin, puis dans une langue qui me sembla être de l'allemand, puis vint l'anglais et son discours que je supposai être une malédiction à mon égard s'acheva par une longue phrase que j'imagine avoir été du français prononcé à l'envers.

Il ne m'en fallait pas plus. Je me ruai hors de la chambre et ordonnai aux infirmiers abasourdis de fermer la porte à clef et de ne l'ouvrir sous aucun prétexte. Aux interrogations de Laguand, je répondis que ce qui se produisait dans cet hôpital était bien plus grave que ce qu'il avait pu penser et qu'il fallait que j'en réfère au diocèse afin de connaître la marche à suivre. Je ne lui demandai qu'une chose : laisser cette porte hermétiquement close. Il ne fallait pas que quiconque entre en contact avec ce monstre. L'air hébété, il acquiesça et je quittai la clinique en toute hâte en leur promettant de les contacter avant le soir.

J'arrivai à l'église avec tout le poids du monde sur les épaules. Je regardai ma montre. Il était presque midi. À peine quelques heures s'étaient écoulées, mais j'avais le sentiment d'être parti depuis des lustres. Je contemplai la maison du Seigneur comme si c'était la première fois que je posais les yeux sur elle. À peine quelques heures, et mon monde tout entier avait été irrémédiablement ébranlé.

Il fallait que je me repose. Il était inutile que je prévienne qui que ce soit à ce moment, car je me sentais bien trop nerveux pour exprimer une idée claire. D'autant plus qu'à la terreur que j'éprouvais en repensant à ce que j'avais affronté se mêlait l'exaltation de me rendre compte que, pour la première fois de ma vie, j'avais eu une preuve de l'existence de celui à qui j'avais dédié la mienne. Et dire qu'il avait fallu que je rencontre le diable en personne pour que ma foi soit renouvelée...

Les yeux trempés de larmes, je m'agenouillai en implorant le pardon du Seigneur tout puissant et promis solennellement de triompher en son nom de l'être qui avait pris possession de l'enveloppe charnelle de Michel Icoine. Puis je me relevai et me retirai dans mes appartements afin de prendre un peu de repos.

Soudain, un son strident me fit sursauter et je pris conscience de m'être endormi. Je jetai un œil sur la pendule au mur de mon bureau. J'avais dormi deux bonnes heures. Le bruit provenait de la chapelle. On aurait dit une sonnerie de téléphone. Je pestai intérieurement contre celui qui n'avait pas la décence d'éteindre son appareil dans une église et finis par me lever tant il ne paraissait pas décidé à y remédier.

L'église était déserte. Il s'agissait en effet de la sonnerie d'un téléphone portable. Celui-ci avait dû être perdu par son propriétaire lors de l'office, car je le trouvai sur un banc. La sonnerie cessa presque à l'instant où je le pris en main pour reprendre aussitôt. Imaginant qu'il devait s'agir du propriétaire qui le faisait sonner afin de le localiser en croyant l'avoir perdu chez lui, je décrochai.

« Allô, fit une voix de femme.

— Oui ? »

Cette voix m'était familière mais je ne parvenais pas à mettre un nom dessus.

« Antonin, c'est toi ?

— Oui, mais qui... ? »

J'étais très étonné. À son ton, il ne faisait aucun doute que cette femme avait téléphoné sur ce téléphone perdu pour me parler, à moi et personne d'autre. Sentant une étrange angoisse monter en moi, je scrutai les alentours à la recherche d'éventuels plaisantins quand j'eus soudain l'impression que mon cœur s'arrêtait de battre. Un frisson désagréable me parcourut des pieds à la tête et des centaines d'images confuses se bousculèrent dans mon esprit. Je venais de reconnaître la voix dans le combiné : c'était la voix d'Estelle !

« E-Estelle ?

— Tu n'aurais pas dû les laisser, Antonin. Non tu n'aurais pas dû. Ils vont mourir, tu sais. Il est déjà trop tard... »

Je restai sans voix, horrifié par ce que je venais d'entendre et encore plus par la voix qui me l'avait annoncé. Je tentai de dire quelque chose, n'importe quoi qui m'eût permis de poursuivre cette conversation au-delà de la mort, mais la ligne se tut d'un seul coup. Je regardai l'appareil. Il était totalement éteint et quand j'essayai de le rallumer, c'était pour me rendre compte que la batterie était vide.

Je sentis des larmes inonder mes joues. Combien de temps suis-je resté ainsi, debout dans le fond de l'église à pleurer ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que je fus tiré de ma torpeur par le bruit du téléphone qui heurtait violemment le sol après m'avoir échappé des mains. Sans prendre la peine de le ramasser, je courus jusqu'à mon bureau et composai le numéro de la clinique Sainte-Marie de la Rédemption. Je laissai sonner longtemps, mais personne ne répondit. Pensant que dans ma hâte j'avais pu composer un faux numéro, je fouillai dans mes poches et retrouvai le morceau de papier sur lequel le docteur Laguand m'avait écrit le numéro de son service. À nouveau, pas de réponse. Je décidai de me rendre sur place. Empoignant au passage ma sacoche, je me ruai vers cette maudite clinique.

J'arrivai sur les lieux après la police. Je demandai des nouvelles du docteur Laguand, mais on me somma de rester en dehors du périmètre de sécurité. Impossible de savoir ce qui s'était passé. Un véritable chaos de véhicules de police, d'ambulances et de brancards s'entassaient tout autour de l'aile dans laquelle je m'étais trouvé quelques heures plus tôt.

Soudain, j'aperçus une silhouette familière qui s'extirpait de la foule des curieux qui étaient venus s'agglutiner là dès que la première sirène s'était fait entendre. Il s'agissait de l'un des infirmiers qui nous avaient épaulés, Laguand et moi. Dès qu'il se trouva un peu à l'écart, je le rejoignis.

« Que s'est-il passé, lui demandai-je en essayant tant bien que mal de ne pas hurler, c'est Michel, n'est-ce pas ? Où est le docteur Laguand ? »

L'infirmier me regarda d'un air abruti, comme un somnambule qu'on tire du sommeil. Il tenait une compresse sur son œil et portait des marques au visage. Il sembla finalement me reconnaître.

« Oh, mon père. C'était horrible. Vous ne deviez pas être parti depuis une demi-heure quand l'autre malade dans sa cellule s'est à nouveau remis à hurler. Il n'avait jamais hurlé si fort auparavant. Il ne s'arrêtait plus... Mon père, on aurait dit une bête. Petit à petit, les autres pensionnaires de l'aile ont commencé à l'imiter. Essayez d'imaginer, mon père, une douzaine de malades mentaux, de fous dangereux à peine plus évolués que des singes, qui hurlent à s'en rompre les cordes vocales. Nous étions sur les nerfs. Malgré vos avertissements, le docteur Laguand nous a envoyés donner

un calmant à Michel. Il craignait que cette hystérie ne gagne toute la clinique et que tout cela tourne mal. Nous y sommes allés avec Serge, le collègue avec lequel vous m'avez vu ce matin. Quand nous avons ouvert la porte de la chambre... Mon père, je travaille dans le milieu psychiatrique depuis des années, j'ai vu des choses qui donneraient des cauchemars au plus endurci des mercenaires, mais là... Son corps était agité de tels soubresauts que les pieds du lit décollaient littéralement du sol. On aurait dit qu'il se tortillait dans sa propre peau. Il était recouvert de sang et de vomi. En nous voyant, il s'est mis à cracher comme un félin. Je surmontai mon dégoût à l'idée de le toucher et tentai de l'immobiliser pour que Serge puisse lui faire la piqûre. Il se débattait tant qu'il nous était impossible de planter l'aiguille. Serge finit par perdre patience et lui donna un coup de poing au visage. L'autre l'a dévisagé avec ce sourire de maniaque qu'il faisait toujours. C'est à ce moment-là que Serge est devenu fou. Il s'est remis à le frapper, de plus en plus fort. Ses poings se recouvraient de sang. Et moi, je suis resté là à le regarder sans savoir quoi faire. Puis il s'est arrêté, il a marmonné quelque chose et est sorti de la pièce en courant. Je l'ai appelé mais n'obtins aucune réponse. Je décidai alors de lâcher Michel qui était, de toute façon, inconscient, le visage en bouillie, et de me lancer à sa poursuite. Je ne sais pas pourquoi mais je sentais que quelque chose de grave allait se produire. J'étais à peine sorti dans le couloir quand je l'ai vu marcher droit vers moi avec entre les mains son fusil de chasse. Il avait dû le garder caché dans son casier. "Mais pourquoi, me demandai-je, que va-t-il faire ?" Et soudain, j'ai compris. Je tentai de l'arrêter, mais avant de pouvoir l'approcher, j'ai reçu un violent coup de crosse au visage. »

Comme pour illustrer son récit, il écarta la compresse pour me montrer son œil tuméfié. Puis il reprit.

« Les dernières choses dont je me souviens, ce sont les cris de Michel et Serge et les coups de feu. Après... Après je me suis réveillé dans l'ambulance. La police a relevé mon identité pour m'interroger plus tard et m'a renvoyé chez moi. Apparemment, je ne suis pas le plus touché et ils ont besoin de place pour soigner les blessés. Maintenant, mon père, excusez-moi mais j'aimerais rentrer chez moi, je ne me sens pas très bien... »

\* \* \*

Je n'ai jamais pu obtenir des autorités la moindre précision sur ce qui s'était passé dans cet hôpital. La suite de l'histoire, je l'ai apprise dans les journaux.

Le carnage avait pris des proportions que nul n'aurait pu prévoir : près d'une quinzaine de victimes abattues par balles, dont Michel Icoine, les pensionnaires des chambres voisines et plusieurs infirmiers, ainsi qu'une dizaine de blessés. Le docteur Laguand fut retrouvé dans son bureau, le corps transpercé de plus de vingt coups de coupe-papier. Son meurtrier avait fait preuve d'un acharnement maniaque.

Les forces de police se lancèrent sur les traces de Serge Jeanson, suspect numéro un inexplicablement disparu des lieux du crime. Après trois jours de recherches infructueuses pendant lesquels toute la région trembla à l'idée de tomber nez à nez avec « l'infirmier dément » comme l'avaient surnommé les journaux, son corps fut découvert par hasard, dissimulé dans la morgue de la clinique. Il avait été abattu par la même arme que les autres victimes, un fusil de chasse que l'on a retrouvé posé à côté de son cadavre. Des empreintes relevées sur le fusil, aucune ne correspondait à celles de Serge Jeanson. La police se trouvait avec un massacre sans coupable sur les bras.

C'est alors que les soupçons se portèrent sur un témoin oculaire présent sur les

lieux du carnage et qui ne s'était pas présenté au commissariat afin de faire sa déposition comme prévu, un dénommé Pierre Mansard. Une équipe de police fut envoyée à son domicile, mais ils trouvèrent la maison vide. D'après les témoignages de ses voisins, cela faisait trois jours qu'ils n'avaient pas vu monsieur Mansard. Un râtelier à fusils inoccupé et une boîte de cartouches à moitié vide achevèrent de convaincre les forces de l'ordre de la culpabilité de Pierre Mansard. Un avis de recherche fut lancé dès le lendemain.

Inutile de vous dire que mon sang se glaça quand, découvrant l'avis de recherche dans le journal local, je reconnus l'infirmier au visage contusionné auquel j'avais parlé le jour du drame. Je frissonnai à l'idée que ce monstre était passé si près de moi sans que je le sache et qu'il avait pu s'enfuir sans être inquiété en aucune façon. Je vécus la semaine qui suivit dans la terreur de le voir surgir à ma porte dans le but de supprimer un témoin gênant. Malgré la certitude de la police qu'il devait déjà se trouver très loin à l'heure qu'il était, je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Mes nuits étaient peuplées des visages grimaçants de démons qui s'acharnaient à dépecer le corps de Pierre Mansard. Obscurément, je sentais que tout cela n'était pas fini. Le vendredi suivant, aux environs de quatre heures du matin, un appel téléphonique me donna malheureusement raison.

« Père Frastes ?

— Oui, c'est bien moi, mais qui... ?

— C'est moi, mon père. Pierre Mansard... Vous vous souvenez ? L'infirmier...

— Oui, bien sûr, mon fils (je tentai de garder mon calme, malgré la terreur qui m'étreignait soudain). Savez-vous que tout le monde vous recherche ? Il faut vous rendre, mon fils. Où êtes-vous ?

— Ce n'est pas moi, mon père.

— Oui, j'en suis certain, mais la police vous recherche. Ils croient que c'est vous qui avez...

— Non, vous ne comprenez pas ! C'est moi qui l'ai fait, mais ce n'était pas ma faute. C'est lui ! C'est lui qui m'a obligé à faire ces choses...

— Mais qui donc, mon fils ?

— Mais lui, mon père (il hurlait dans le téléphone), celui qui était dans le corps de Michel, celui que vous avez voulu chasser ! Je vous en prie, ne m'obligez pas à dire son nom. Dites-moi que vous savez de qui je parle...

— Je crois que oui, mon fils, je crois que oui... »

À ce point de la conversation, je ne savais plus si j'avais affaire à un dément qui se serait approprié le cas de Michel Icoine pour assouvir ses pulsions macabres ou à quelque chose de pire, quelque chose qui aurait dû cesser d'être en même temps que l'existence de ce pauvre Michel s'était achevée.

« Je ne sais pas comment ça s'est passé, mon père. Vous étiez en train de soigner Michel et... Et j'ai commencé à entendre des voix dans ma tête. Cela faisait quelques jours que je les entendais mais là c'était de plus en plus fort, de plus en plus clair. Tantôt une voix d'homme, tantôt une voix de femme... Parfois, je n'aurais pas su dire... Les voix me disaient de... de...

— Oui, mon fils ?

— De tuer, mon père ! D'exterminer tous ces cloportes ! Mais j'ai résisté, mon père, j'ai résisté ! Mais c'était si dur... Vous aviez vu les marques sur la joue de Michel ? Et bien Serge, mon collègue, m'a dit que c'était moi, mais je ne m'en souviens pas ! Le pire, c'est que je ne me rappelle pas non plus quand j'ai bien pu cacher mon fusil dans mon casier. Je n'en ai aucun souvenir. Oh, mon père, depuis combien de temps me contrôlait-il ? Et ce soir-là, mon père, je l'ai vu faire tout ça !

J'étais comme un passager dans ma propre tête et je l'ai vu tuer tous ces gens ! Je l'ai vu cacher le corps de Serge et le fusil dans la morgue, tout comme je l'ai vu donner des coups sur mon visage et mentir à la police. Comme j'aurais voulu vous prévenir quand je l'ai vu vous parler devant la clinique...

— Du calme, mon fils...

— Du calme ? Mais je n'ai plus le temps de me calmer, mon père. J'ai pu reprendre le contrôle mais il me laisse de moins en moins de répit ! Il veut me forcer à recommencer ! J'ai besoin de vous, mon père. Je crois que vous êtes la seule personne au monde qu'il craigne ! Sauvez-moi, mon père, pour l'amour de Dieu, sauvez-moi !

— Je... Bien sûr, mon fils. Où êtes-vous ?

— Il m'a obligé à quitter le pays. Il m'a fait prendre un avion pour l'Amérique. Pour l'instant, je suis dans une petite ville d'Arizona qui s'appelle Notthingham. Je vous appelle d'une cabine. Venez vite, mon père, je sens que... »

Il s'est tu d'un coup. Seuls les bruits de la rue m'indiquaient encore que la ligne n'avait pas été coupée.

« Pierre... ?

— Quand tu arriveras, Frastes, il sera trop tard... »

Je restai prostré plusieurs minutes l'oreille toujours collée à l'écouteur dans lequel ne résonnait plus désormais que la tonalité.

Je me présentai dès l'ouverture des guichets à l'aéroport afin de prendre une place dans le premier vol pour l'Arizona. Malheureusement, une « grève surprise » a paralysé le trafic aérien pendant près d'une semaine et je n'ai pu arriver que ce matin.

Le reste de l'histoire, vous le connaissez. Je pense que vous avez dû arrêter Pierre Mansard à peine quelques minutes après qu'il ait raccroché.

— En effet, quelle histoire incroyable, fit le shérif Neiro d'un air songeur, et si je comprends bien, vous êtes venu jusqu'ici dans l'idée « d'exorciser » le « démon » qui avait pris possession du corps de Pierre Mansard, n'est-ce pas ?

— Je... En effet, je crois que l'on peut dire cela. Cet homme réclamait mon aide et...

Le shérif se leva et marcha lentement autour du bureau, les yeux sur ses chaussures.

— Et vous avez pensé que là où un psychiatre renommé avait avoué son échec, vous pourriez faire la différence, est-ce cela ?

— Shérif, vous ne semblez pas comprendre...

— Oh si, je comprends que vous avez pensé, en votre âme et conscience, que le « grand représentant du divin » que vous êtes serait de taille à lutter contre une entité qui avait assisté à la chute des anges et fait trembler les hommes depuis les origines ! Ne vous a-t-on pas enseigné dans votre usine à dévots que l'orgueil est un péché mortel ?

— Mais où voulez-vous en ven...

Antonin Frastes se tourna vers le shérif Neiro qui se tenait dans son dos. Le canon de l'arme du représentant des forces de l'ordre se trouvait soudain si proche de son visage qu'il pouvait sentir l'odeur mêlée de graisse et de poudre qui s'en dégagait. Le visage du shérif afficha un large sourire.

— Shérif, fit le père Frastes d'une voix tremblante, que... ?

— Je t'avais bien dit que tu arriverais trop tard...

— Dieu tout puissant !

Eugene Neiro émit un petit gloussement.

— Non, définitivement pas...

\* \* \*

L'agent fédéral Herbert Hags décrocha le téléphone et composa le numéro de son bureau. À l'autre bout du fil, il reconnut la voix enfumée de Rensfield.

— Bob ? C'est Herb. Bon, l'adjoint n'avait pas menti, ça n'est pas très joli à voir. Deux cadavres. Un certain Antonin Frastes, une balle dans le front, dans le bureau et un Pierre Mansard, si j'en crois les papiers que j'ai retrouvés sur le bureau du shérif, dans une des cellules. Lui, c'est une autre histoire. On a dû s'acharner dessus. C'est un vrai charnier là-dedans... Non, rien ne manque, pas un portefeuille, rien... À part le shérif, bien entendu. Non, son adjoint dit que ça ne peut pas être lui, mais on ne sait jamais, ça ne serait pas la première fois... Oui, j'ai déjà envoyé quelqu'un, mais sa maison est vide et la voisine dit qu'elle ne l'a pas entendu rentrer. Oui, je crois aussi... Bon, tu notes ? Eugene Neiro, environ trente-cinq, quarante ans, brun, yeux marron, plutôt du genre costaud, présumé armé et dangereux...

## LA LOGE DE L'IMMORTEL

Fabien Montaigu, commissaire en retraite, finissait tranquillement de ranger sa vaisselle. Il jeta un coup d'œil à la pendule de l'entrée. Quatorze heures trente. Il était temps pour lui de s'y remettre. Après avoir redémarré son ordinateur, il alla se laver les mains à la salle de bains, puis revint s'installer devant le moniteur. Faisant rouler la souris sur le tapis estampillé aux couleurs de la police nationale, il actionna l'icône intitulée « Mémoires ». Le logiciel de traitement de texte se mit en route et sur l'écran apparut en caractères gras le titre de l'ouvrage qui l'avait occupé ces derniers mois : *Fabien Montaigu, Quarante ans de police.*

Bien qu'il eût travaillé sur ce manuscrit depuis plus de six mois, il avait toujours du mal à croire qu'un éditeur ait pu lui demander de raconter sa vie, et surtout, penser que cela puisse intéresser quelqu'un. Enfin, après tout, si ce monsieur avait de l'argent à risquer dans une entreprise aussi hasardeuse, c'était son affaire.

Comme tous les jours depuis quelque temps, Fabien Montaigu fit courir le curseur sur son écran pour faire défiler tout ce qu'il avait déjà écrit. Enfin, il arriva à la dernière page qu'il avait terminée la veille au soir. Prenant une profonde inspiration, il s'étira longuement, fit craquer une par une ses phalanges afin de les détendre et commença à taper le dernier chapitre de ses mémoires :

« Ça y est. Me voici donc arrivé au terme de cette insignifiante épopée qu'aura été ma vie. C'est drôle. Il ne m'aura fallu que quelques mois et quelques centaines de pages pour raconter ce que j'ai mis plus de quarante ans à vivre. On peut dire que ça fait relativiser. Parfois, je me demande si je n'ai pas perdu un peu de temps en cours de route.

Enfin bref, pour conclure, il me reste à vous conter l'affaire la plus étrange sur laquelle il m'ait été donné d'enquêter.

C'était il y a maintenant une trentaine d'années. On nous avait appelés suite à la découverte de deux corps dans un quartier plutôt calme d'une banlieue parisienne dont je préfère ne pas citer le nom. Quand nous arrivâmes sur les lieux, les municipaux avaient déjà fermé le périmètre. Aussitôt, j'avisai le responsable de mon arrivée.

— Alors, que s'est-il passé ?

— Eh bien, me répondit-il d'une voix que j'aurais pu qualifier de chevrotante, c'est la femme de ménage qui les a trouvés tous les deux en arrivant ce matin, vers dix heures.

Du menton, il me désigna une femme assez forte, quarante ans, peut-être plus, typée méditerranéenne, assise dans le camion des pompiers, visiblement choquée.

— Elle a les clefs et vient faire le ménage deux fois par semaine quand les F\* sont au travail. Enfin, "étaient" maintenant.

— Les victimes ?

— Oui, Martine et Jean-Luc F\*.

— Morts depuis longtemps ?

— Je ne saurais pas vous dire, le légiste n'est pas arrivé, mais ça ne sent pas encore et madame R\*, la femme de ménage, est venue il y a trois jours. Mais je ne crois pas que la date de la mort soit la chose la plus difficile à élucider sur ce cas.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, hum... Je crois qu'il vaudrait mieux que vous voyiez par vous-même.

Il me guida dans la maison. À première vue, rien ne donnait l'impression d'avoir été dérangé ou forcé. Tout dans la maison, qui était d'une propreté exemplaire (madame R\* faisait très bien son travail) était disposé avec goût. Très vite, je remarquai que les F\* semblaient apprécier les formes géométriques et rectilignes : ici une pendule en forme de triangle isocèle, là un bougeoir cylindrique au socle parallélépipédique.

L'officier me mena jusqu'à une porte close.

— C'est la chambre, fit-il en se tournant vers moi. Il faut que je vous prévienne : en quinze ans de police, je n'ai jamais rien vu qui ressemble de près ou de loin à ça, sauf dans des vieux films d'horreur, peut-être.

Il restait là, les bras ballants, son regard cherchant le mien, comme dans l'attente d'une réaction de ma part. Nous nous regardâmes en chiens de faïence quelques instants. Soit il tentait de ménager une pause dramatique, soit il n'avait pas le moins du monde l'intention d'ouvrir cette porte. J'optai pour la seconde solution. Je tirai de la poche de mon pardessus une paire de gants en latex, les enfilai et tendis la main vers le bouton de porte parfaitement sphérique. L'officier recula d'un pas et parut soudain hautement intéressé par la couleur de la moquette. L'ignorant, j'ouvris la porte.

La chambre était plongée dans une pénombre qui rendait l'ambiance, comment dire, épaisse. Les corps de monsieur et madame F\* avaient été placés sur le parquet, nus, sur le dos, les bras en croix, tête contre tête, les corps dans le prolongement l'un de l'autre. Autour d'eux étaient disposés un grand nombre de cierges (trente-six pour être précis) à demi consumés et ce qui me sembla être à première vue de petits pots à onguent en glaise décorés et dorés (soixante-douze au total), le tout dessinant un ensemble géométrique trop complexe pour être dû au hasard autour des deux victimes. Une odeur étrange flottait dans la pièce. L'odeur cuivrée du sang, bien entendu, mais mêlée à autre chose, comme un parfum de fleurs. Je comptais sur le légiste pour en définir l'origine.

Me remettant difficilement de cette vision étrange, je tentai avec mille précautions de m'approcher des corps sans toucher à l'imbroglio d'objets qui les cernait. Ce qui me frappa immédiatement quand j'arrivai à proximité du corps de madame F\*, le plus proche de moi, ce ne fut pas tant la multitude de plaies qu'elle portait sur tout le corps que le soin avec lequel elles avaient été faites. On aurait pu croire que ses agresseurs avaient décidé de faire d'elle une réplique vivante des schémas énergétiques que l'on trouve chez les acuponcteurs : un trou parfaitement circulaire avait été creusé au milieu de son front. De ce point, une ligne droite, certainement tracée à l'aide d'un scalpel chirurgical tant elle était nette, courait à travers son visage, entaillant nez, lèvres et menton, filait le long de sa gorge, s'engouffrait entre ses seins plantureux pour déboucher sur une ouverture en forme d'étoile à sept branches pratiquée dans son ventre. Quand je m'approchai un peu plus près, je me rendis compte, horrifié, que ses viscères mêmes avaient été disposés et retaillés de façon à reproduire certaines formes géométriques.

À la vue des organes martyrisés de la pauvre femme, mon estomac se rebella et je dus détourner le regard pour ne pas recouvrir les pièces à conviction des reliefs de mon

déjeuner. Je fermai les yeux et pris quelques profondes inspirations. Je les rouvris lentement et restai quelques instants à regarder le tableau accroché au mur, à gauche de la porte (une reproduction en grand format d'une peinture de William Blake représentant Urizen accroupi dans un ciel ocre, formant les branches supérieures d'un triangle isocèle doré avec deux de ses doigts) avant de retourner à mon ingrate besogne.

Partant de chaque branche de l'étoile, une série de lignes, taillées avec le même soin méticuleux que la première, se croisaient et se recroisaient avec une précision maniaque et recouvraient le corps de la jeune femme, toutes paraissant converger finalement vers un triangle renversé creusé à l'endroit où son cœur aurait dû se trouver. Je ne suis pas médecin, mais il me parut évident, vu la profondeur de l'incision, que l'organe avait été prélevé. Me sentant pris d'un deuxième assaut de nausée, je levai le regard vers le corps de monsieur F\*, uniquement pour constater qu'un travail similaire avait été pratiqué sur lui.

À présent que je comprenais pleinement ce que l'officier avait voulu dire, je m'empressai de sortir de ce cauchemar avant que mon estomac tourmenté refuse définitivement de m'obéir et m'oblige à restituer l'intégralité de mon entrecôte marchand de vin au détriment d'un costume qui m'avait coûté suffisamment cher.

L'officier m'attendait dans le couloir. Il n'avait pas bougé d'un pouce. Je m'avachis contre le mur tandis qu'il refermait la porte en prenant bien soin de ne pas regarder à l'intérieur. Il me laissa souffler quelques instants, puis demanda d'une voix hésitante :

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en dis qu'on a une sale affaire sur les bras. Celui ou ceux qui ont fait ça... Nous avons affaire à des malades. Mais il y a une chose qui m'étonne : il n'y a aucune trace de lutte, ni dans la chambre, ni dans le reste de la maison. Ils ne se sont tout de même pas laissé faire !

— Moi, ce qui m'étonne le plus, c'est le sang.

— Le sang ?

— Oui. Je ne suis pas un expert, mais, vu l'ampleur des meurtrissures, je n'ai pas l'impression qu'il y ait, eh bien, assez de sang répandu.

Perplexe, je décidai de jeter un nouveau coup d'œil dans la chambre. J'inspirai profondément et ouvris la porte juste le temps nécessaire pour vérifier les dires de l'officier qui détourna le regard cette fois encore. En effet, choqué par la vue de cette scène macabre, je n'avais même pas fait attention à ce détail pourtant frappant. Un corps humain contient entre quatre et six litres de sang. Or, la moquette vert émeraude de la chambre à coucher ne se teintait de brun que sur une vingtaine de centimètres autour des corps, alors que ces derniers avaient été littéralement écorchés et éviscérés.

Je fermais enfin cette maudite porte, me demandant à mon tour où tout ce sang avait bien pu passer, quand Perrin, mon adjoint, déboula dans le couloir.

— Monsieur le commissaire, le légiste vient d'arriver.

— Merci, Perrin, faites-le monter, et dites-lui bien que ce n'est pas beau à voir.

— J'y vais de suite. Oh, et il y a quelqu'un qui demande à vous voir.

— Qui donc ?

— Un certain monsieur W\* qui prétend avoir des informations qu'il ne peut dévoiler qu'au seul responsable en charge de l'affaire.

— Bon, eh bien il attendra, pour l'instant, nous avons du pain sur la planche, fis-je en m'engageant dans l'escalier suivi de Perrin. Tout d'abord, je veux le rapport complet du légiste sur mon bureau pour ce soir. Je veux qu'il me définisse si les F\* ont été massacrés ici même ou si les corps ont été apportés après. Je veux aussi qu'on

interroge tous les voisins sur les habitudes des F\*, ainsi que sur les allées et venues de ces trois derniers jours... Ah, et encore une chose...

Je m'arrêtai devant la bibliothèque du salon et en tirai un des nombreux volumes qui encombraient les étagères pour le tendre à Perrin.

— Cherchez toutes les informations que vous pourrez trouver sur Martine et Jean-Luc F\* auprès du Grand Orient de France.

Perrin écarquilla les yeux et considéra d'un air surpris le livre qu'il tenait en main (*Franc-Maçonnerie d'aujourd'hui, le rôle du compagnon*, si ma mémoire est bonne).

— Le "Grand Orient" ? Qu'est-ce que... ?

— Le Grand Orient de France est la plus haute instance des Loges maçonniques du territoire français. Entre la décoration de cette maison, l'obsession des formes géométriques des propriétaires et leurs lectures, il y a fort à parier que les F\* appartenaient à la franc-maçonnerie. Vu le caractère rituel du meurtre, ça peut déjà constituer une piste en soi.

Quelques personnes passèrent entre nous en direction de la chambre : le légiste, son équipe, les photographes, etc.

— Vous pensez que ces gens sont morts à cause de leur religion ?

— La franc-maçonnerie n'est pas une religion, me sentis-je obligé de rectifier, je pense qu'il faut décrire ça comme un courant de pensée, une méthode de recherche sur la vérité de l'univers, que sais-je... Quant à savoir si cela peut être le mobile du meurtre, aucune piste n'est à écarter.

— Vous semblez bien au fait de tout cela.

— Un de mes oncles était Maître d'une Loge près de Bruxelles.

— Ah ?

— Il a été assassiné il y a dix-huit ans par un malade qui appartenait à un groupuscule néo-nazi.

— Oh. Mais... Je croyais que les nazis ne s'attaquaient qu'aux Juifs.

— Les nazis s'attaquent à tout ce qu'ils ne comprennent pas, ce qui englobe bien des choses...

À ce moment, un cri nous parvint de l'escalier.

— Oh, mon Dieu, ce n'est pas possible ! Ils l'ont fait ! Ils l'ont fait !

Perrin se rua vers l'étage. Je lui emboîtai le pas. Dans le couloir, devant la porte de la chambre ouverte, un homme d'une cinquantaine d'années gisait sur le sol, le dos calé contre le mur, les deux mains pressées contre sa poitrine. De ses lèvres tordues par la souffrance s'échappait un flot ininterrompu de mots incohérents. Par moments, au milieu de ce mantra douloureux, perçaient un ou deux mots porteurs d'un peu de sens : "... Les fous... Non... L'ont fait...". Déjà, le légiste se tenait penché sur l'homme et tentait de le sortir de sa torpeur en lui parlant, bien que celui-ci ne parût même pas le voir, les yeux vitreux, encore captifs de l'horreur qui gisait dans la chambre.

Soudain, l'homme se tut. Son visage se convulsa dans un spasme de souffrance et ses mains se crispèrent de plus belle sur sa poitrine. Puis il s'affaissa.

— Il a une attaque, me hurla le légiste en allongeant l'homme sur la moquette. Allez chercher les pompiers !

Tandis qu'il commençait le massage cardiaque, je dévalai les escaliers, prenant garde cependant de ne pas glisser sur les marches de bois ciré (un seul problème à la fois...), et courus dehors pour avertir les pompiers qui investirent la maison dans la minute avec brancard et aide respiratoire.

Quelques instants plus tard, sur le palier de la maison, le légiste vint me rejoindre :

— C'est bon, il s'en sortira, mais c'était juste, me fit-il.

— Qui est-ce ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Comment ? Ce n'est pas un de vos gars ?

— Non. Vous ne savez pas non plus qui c'est ?

Perrin sortit de la maison sur ces entrefaites.

— Perrin, l'apostrophai-je. Qui est cet homme et comment est-il arrivé jusque là-haut ?

— C'est l'homme dont je vous parlais tout à l'heure. Vous savez, celui qui voulait vous voir, monsieur W\*. Il a dû passer avec le groupe du légiste sans qu'on le remarque.

Du coin de l'œil, je vis deux pompiers robustes sortir le brancard et le porter jusqu'au camion.

— Où l'emmènent-ils ? demandai-je à Perrin.

— À l'hôpital Y\*.

— Faites-moi prévenir dès qu'il se réveillera.

\*  
\*      \*

L'après-midi touchait à sa fin quand Perrin entra dans mon bureau, un dossier à la main.

— Nous avons les résultats du légiste et de l'équipe, me dit-il sans plus de formes.

— Alors ?

— C'est vraiment étrange. Les analyses de sang montrent la présence en grande quantité d'un certain nombre de substances inhabituelles, dont chacune pourrait être à elle seule la cause de la mort : cyanure, mercure, argent, plomb, soufre, divers sels et acides doux et encore d'autres choses que les gars du labo tentent d'identifier en ce moment même.

— Eh bien, on dirait qu'on voulait être certain qu'ils ne survivraient pas à l'injection.

— Cependant, reprit-il, il y a un point sur lequel le légiste cale. Il a effectué des prélèvements à divers endroits sur les deux corps, et les substances découvertes y sont présentes dans des quantités comparables, alors qu'avec un tel cocktail, le cœur aurait dû lâcher immédiatement.

— Ce qui signifie ?

— La seule explication que le légiste envisage pour le moment, ce serait que le cœur ait continué de battre suffisamment longtemps pour répandre les substances dans tout l'organisme. Ce qui pourrait aussi signifier que l'injection ne serait pas la cause du décès.

Il me tendit le dossier. Je le posai sur le bureau et passai en revue les photos prises durant l'examen.

— Mais qu'est-ce qui aurait causé le décès, alors ?

— Difficile à dire. Hormis les multiples coupures, les corps ne portent pas la moindre trace d'ecchymoses, ce qui semble indiquer, premièrement, que les corps n'ont pas été déplacés, donc que les meurtres se sont produits là où nous les avons trouvés et, deuxièmement, qu'il n'y a pas eu de lutte, ce qui pose une nouvelle question : les époux F\* étaient-ils déjà morts au moment des mutilations ?

— Les voisins n'ont pas entendu crier ?

— Pas un son. Apparemment, les F\* avaient une vie sociale très fournie et

recevaient souvent. Une voisine, mademoiselle G\*, a vu arriver une dizaine de personnes, lundi soir, vers dix-neuf heures quarante-cinq, mais elle ne peut pas dire à quelle heure ils sont repartis. Elle était grippée et s'est endormie aux environs de vingt et une heures. Aucun des autres voisins n'a rien remarqué.

— Bien... Autre chose à propos des corps ?

— Oui. À part les mutilations et les coupures (très précises et certainement faites à l'aide de matériel médical par quelqu'un possédant une connaissance poussée de l'anatomie humaine, d'après le légiste), on a constaté que certains organes ont été prélevés avec le plus grand soin : le cœur, le foie et les reins. Ah, oui, et vous aviez raison à propos du sang. Le légiste estime que près de quatre-vingts pour cent du sang des victimes a disparu. Dites, commissaire, vous ne croyez pas qu'on a affaire à un trafic d'organes ?

— Quel serait l'intérêt de frapper dans la bonne société quand les sans-abris jonchent les rues ? Ce serait un risque idiot. Et pourquoi une telle mise en scène autour de tout cela ? Non, cela n'aurait pas de sens.

Je réfléchis en silence quelques instants et lui demandai :

— Avez-vous pu vous renseigner auprès du Grand Orient ?

— Oui, même s'il a fallu se montrer très diplomate pour obtenir ces informations. Ces gens ne semblent pas très friands de reconnaissance.

— Le secret est une des bases de leur doctrine. Qu'avez-vous pu apprendre ?

— Pas grand-chose, en fait. Monsieur F\* était effectivement membre d'une Loge parisienne jusqu'à il y a quatre ans, mais il l'a quittée pour rejoindre un groupe dissident non reconnu par le Grand Orient de France.

— Vous avez pu apprendre le nom de ce groupe ?

— La personne que j'ai eue au téléphone tout à l'heure a refusé de me le dire. Je dois dire que j'ai ressenti une certaine inquiétude dans sa voix. Vous voulez que je le fasse convoquer pour l'interroger ?

— Vous savez, arracher ses secrets à un franc-maçon n'est pas chose aisée. Ne brusquons pas la marche des événements. Il sera toujours temps de le convoquer le cas échéant. Rien d'autre ?

— Si. Monsieur W\* s'est réveillé. Les médecins disent que vous pourrez le voir demain matin.

\*

\*      \*

Je me rendis à l'hôpital Y\* le lendemain matin à la première heure. Dire que ma nuit avait été agitée eût été un doux euphémisme. Je n'avais cessé de revoir en rêve les corps mutilés des victimes au cours de cauchemars peuplés de triangles et de losanges dorés et argentés, les oreilles résonnantes de prières latines... Je m'étais réveillé plus fatigué que je m'étais couché et je devais avoir une bien mauvaise mine vue la façon dont les infirmières me dévisageaient tandis que je m'acheminai, un gobelet de "café court sucré" à la main vers la chambre de monsieur W\*.

J'avais peut-être une sale tête, mais comparé à l'état dans lequel je trouvai celui que je venais interroger, je devais avoir l'air d'un champion olympique : la cinquantaine, les cheveux grisonnants, son attaque de la veille avait laissé des traces sur le visage aux traits tirés de l'homme allongé dans ce lit d'hôpital. Le teint grisâtre, les joues creuses, monsieur W\* fixait le plafond blanc cassé. Quand il s'avisa de ma présence, son œil gauche se tourna vers moi tandis que le droit restait fixé droit devant.

— Bonjour, commissaire, me fit-il d'une voix rauque en me tendant sa main gauche.

Pour parvenir à articuler cette phrase, sa bouche s'était tordue en un rictus douloureux. Sa main droite reposait immobile à son côté. Le médecin m'avait bien prévenu que l'attaque avait provoqué une hémiplégie chez monsieur W\*, mais ce n'est jamais agréable à voir.

— Bonjour, monsieur W\*. Je suis ici pour vous poser quelques questions à propos du décès des époux F\*. Je vais essayer de faire bref pour ne pas trop vous fatiguer.

— N'ayez crainte, monsieur le commissaire. Hormis mon petit (il baissa le regard vers son bras droit inerte) "handicap", je suis en pleine forme. De toute façon, il est de la plus haute importance que je vous dise tout ce que je sais.

— Oui. Vous avez déclaré à mon adjoint avoir des renseignements à me donner sur le meurtre, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Mais tout d'abord, je voudrais savoir comment vous avez été au courant que ce crime avait eu lieu ?

— Je n'en étais pas certain. C'est pourquoi je me suis rendu sur place dès que j'ai vu l'attroupement devant la maison de Jean-Luc et Martine.

— Vous êtes un voisin ?

— Non, je n'habite plus en France depuis quelques années. Mais je suis en visite à Paris pour deux semaines et, hier midi, j'avais rendez-vous avec les F\* pour l'apéritif.

— Vous les connaissiez bien ?

— Ce sont de vieilles connaissances. Je ne sais pas pourquoi, mais quand j'ai vu la foule massée autour de la maison, les voitures de police et les véhicules de pompiers, j'ai tout de suite compris que quelque chose leur était arrivé. J'ai voulu vous parler mais vous étiez occupé. On refusait de me laisser passer, alors je me suis faufilé dans un groupe qui entrait dans la maison. Arrivé à la chambre, quand j'ai vu qu'ils l'avaient fait, le choc a été si grand que... Enfin, vous connaissez la suite.

— Excusez-moi, mais quand vous dites "ils l'avaient fait", de qui parlez-vous ?

Il marqua une pause et me regarda d'un air grave.

— Monsieur le commissaire, avez-vous déjà entendu parler des germanites ?

— Hum... Des gens qui parlent l'allemand... ?

Ses yeux s'écarquillèrent une fraction de seconde, puis il eut un petit rire qui s'acheva dans une quinte de toux. Lorsqu'il eut repris son souffle, il me regarda et dit d'un ton calme :

— Non, pas des "germanistes". Les "germanites".

— Excusez mon ignorance. Non, je n'en ai jamais entendu parler.

— Et bien (il se redressa un peu sur ses oreillers afin de se placer dans une position plus digne), les germanites sont les membres d'un groupe très secret connu sous le nom de Loge de Saint-Germain. Connaissez-vous l'histoire du comte de Saint-Germain ?

Je commençais à me demander où il voulait en venir.

— Mes cours d'Histoire sont bien loin, lui répondis-je. Rafraîchissez-moi donc la mémoire.

— Bon. Disons que le comte de Saint-Germain est probablement l'une des figures les plus énigmatiques de l'histoire de l'Europe. Quand il apparaît à la cour de Louis XV au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, nul ne sait qui il est, ni d'où il vient. Incroyablement cultivé, d'une richesse apparemment sans limites, Saint-Germain – dont on ne sut jamais s'il s'agissait de son véritable nom, d'ailleurs – devint très rapidement une célébrité ; le roi en personne, ainsi que la Pompadour, le prirent même comme

confident, voire comme conseiller.

Très vite, nombre de rumeurs circulèrent sur son compte. Du fait de son érudition et de sa phénoménale richesse, beaucoup se mirent à penser qu'il pratiquait les arts alchimiques. Cette croyance devint si attachée à sa personne que les langues se déliaient sur son passage et que les récits les plus étranges circulaient, enflammant Paris.

On le disait franc-maçon. En effet, il est connu qu'il fréquentait plusieurs Loges à travers l'Europe, dispensant son savoir avec parcimonie, mais jamais son nom ne fut retrouvé sur aucun registre attestant de son appartenance à un quelconque Rite.

On le disait espion à la solde d'autres cours européennes, éminence grise de plusieurs rois, libertin impénitent... Mais la plus incroyable et la plus insistante des histoires concernant Saint-Germain était celle qui voulait qu'il ait percé le secret de la pierre philosophale, le but ultime de l'alchimiste, ce qui lui aurait permis non seulement de changer les métaux vils en or, mais aussi de créer l'élixir de la vie éternelle.

À cette époque, dans Paris, nombreux étaient ceux qui le croyaient âgé de plusieurs siècles, rumeur qu'il n'a d'ailleurs jamais démentie, amusé qu'il semble avoir été de tout ce mystère qui l'environnait. Jean-Philippe Rameau, le musicien, déclara l'avoir rencontré en 1710 sous un autre nom, mais portant toutes les apparences d'un âge sensiblement identique à celui qu'il paraissait avoir à la fin des années 1750.

Après 1760, certaines déconvenues politiques et diplomatiques le forcèrent à fuir la France. Il s'installa en Allemagne et décéda officiellement à la cour du prince Charles Von Hesse, son protecteur, en 1784. Je dis bien "officiellement", car dans les mois et les années qui ont suivi sa mort, les témoignages de ceux qui disent l'avoir croisé ou même écouté dispenser ses enseignements dans diverses Loges sont pléthore.

— Vous voulez dire qu'il aurait feint la mort ?

— Je n'en sais rien. Si on admet qu'il avait, disons, quarante ans lorsqu'il apparut à la cour vers 1750 (c'est l'âge qui semblait le plus correspondre à son apparence), cela signifierait qu'il avait 74 ans en 1784. C'était un vieillard. Quel intérêt aurait-il eu à se faire passer pour mort ?

— Hum... Et en quoi cela est-il lié à notre affaire ?

— J'y viens. Après l'annonce de la mort présumée de Saint-Germain, l'un de ses plus fervents admirateurs, un franc-maçon du nom d'Henry de Villecours, refusa de croire à la disparition de celui qu'il considérait comme le seul Maître du Savoir depuis qu'il avait assisté à l'une de ses conférences au sein de la Loge parisienne qu'il fréquentait. Il décida donc de quitter le Rite approuvé de la franc-maçonnerie pour fonder un Rite parallèle, axé uniquement sur la recherche de la vérité selon les préceptes qu'il pensait avoir hérités de droit de Saint-Germain.

Avec une poignée d'autres illuminés, il créa, sous le nom d'Henry de Villecours Saint-Germain, la congrégation des germanites, les suivants de Saint-Germain, connue sous le nom maçonnique de Loge de Saint-Germain, ou L. S. G., ou Rite germanite.

Avec le temps, ce qui était au début une quête philosophique devint de plus en plus axé, surtout sous la direction de Guillaume de Mortzac Saint-Germain, quatrième Grand Maître de la L. S. G., sur la recherche pure et simple du secret de longévité du comte ainsi que de la pierre philosophale.

Cette nouvelle direction, reflétant de façon de plus en plus évidente l'avidité des membres de la L. S. G., fut dénoncée par le Grand Orient de France, et le Rite germanite fut banni des cercles maçonniques, entrant dans la clandestinité, dans laquelle il se trouve encore de nos jours. Seuls quelques grands initiés connaissent

aujourd'hui l'existence de la Loge, la plupart des documents s'y rapportant ayant été détruits.

— Et comment se fait-il que vous soyez si bien renseigné sur cette “Loge” si elle est si secrète ?

Un instant, il détourna son regard vers la fenêtre de la chambre. Puis il prit une profonde inspiration et me regarda dans les yeux.

— Si je connais si bien l'histoire de la Loge de Saint-Germain, c'est parce que j'en fus un temps compagnon.

— Et vous l'avez quittée ?

— Oui. Quand j'ai été initié au Rite germanite, j'y voyais une quête spirituelle, la recherche de l'immortalité dans un sens symbolique. Mais, avec le temps, tandis que je gravissais les échelons de la hiérarchie de la Loge, je découvris que cette quête était tout ce qu'il y avait d'empirique et que le Grand Maître, Thierry Grangier Saint-Germain à l'époque, était prêt à user de n'importe quel moyen pour découvrir le secret ultime, allant même, à partir d'une quelconque ligne laissée par le comte ou une rumeur le concernant, jusqu'à expérimenter sur des êtres humains ! Pendant que je faisais partie de la Loge, j'ai entendu des histoires atroces à propos d'expériences menées par des germanites introduits dans les camps d'Auschwitz, Dachau et Bergen entre 1943 et 1945.

Bien entendu, j'ai d'abord cru à des légendes colportées par des détracteurs de l'Ordre qui auraient fini par s'insinuer dans l'inconscient collectif de la Loge même. Les Rites germanites de base n'ont, après tout, que peu de différences notables avec les Rites maçonniques, et vous savez à quel point l'opinion publique peut être hostile à la franc-maçonnerie.

— Oui, je sais...

— Malheureusement, j'ai découvert, peut-être un peu tard, qu'il n'y avait rien de légendaire dans tout cela. Peu de temps avant que je quitte la Loge, j'ai appris qu'un nouveau “protocole” (c'est ainsi qu'étaient surnommées les diverses expérimentations) avait été mis en place. Basé sur quelque obscur manuscrit prétendument écrit de la main du comte, le principe en était la prise de deux vies suivant un rituel extrêmement complexe afin de recueillir les derniers éléments de l'élixir de la vie éternelle.

C'est à ce moment que j'ai compris les terribles exactions auxquelles la Loge était prête à se livrer pour accomplir son dessein. Je suis donc parti. J'ai bien pensé, un moment, tenter de prévenir quelqu'un, mais je m'abstins, de peur que des membres de la Loge soient infiltrés dans la police ou dans les ministères. J'ai bien essayé de chercher de l'aide auprès du Grand Orient de France, mais ceux-ci mettent un point d'honneur à ne pas se mêler de quoi que ce soit qui ait trait de près ou de loin avec la L. S. G.

— J'ai pu m'en rendre compte, en effet.

— Je suis donc parti. J'ai quitté la France et me suis installé au Québec il y a trois ans de cela, conservant toujours l'espoir que le plan du Grand Maître ne serait jamais mis à exécution. Nous savons à présent que c'est chose faite.

L'air soudain épuisé par toutes ces révélations, monsieur W\* se renfonça dans ses oreillers et me dévisagea d'un œil triste. Tentant de tout assimiler, je m'assis et sortis mon calepin.

— Vous souvenez-vous où on peut trouver ces “germanites” ?

— Si vous croyez qu'on peut oublier ce genre de choses...

Pendant le quart d'heure qui suivit – jusqu'à ce qu'à bout de force, il ait trop de difficultés à s'exprimer pour poursuivre et que l'infirmière me demande de le laisser

se reposer – monsieur W\* me dicta tout ce qu’il put concernant la Loge et ses principaux membres, sous la réserve implicite que rien n’ait changé durant ses trois années d’absence : l’adresse du siège de la L. S. G., le nom et l’adresse du Maître et des autres dirigeants de l’Ordre, et encore d’autres détails que j’ai oubliés depuis.

Je pris congé et courus téléphoner à Perrin pour qu’il envoie deux hommes garder la chambre de W\* et qu’il vérifie les informations qu’il venait de nous fournir.

\*  
\*       \*

Je ne pense pas qu’il soit utile de décrire en détail la journée du lendemain. Pour ceux qui s’en souviennent, les journaux en avaient fait leurs choux gras à l’époque. Je dirai simplement qu’après vérification, les informations que nous avait données monsieur W\* s’avérèrent exactes quant aux lieux et aux personnes. Une descente fut effectuée dès le lendemain après-midi au siège secret de la Loge.

Nous y découvrîmes, outre le lieu de culte proprement dit, une chambre froide contenant le sang et les organes dérobés sur les corps des F\*, ainsi qu’un laboratoire caché dans les sous-sols. Malheureusement, le temps que nous y accédions, les germanites avaient détruit le plus gros des équipements, préférant que leurs secrets soient perdus pour toujours plutôt qu’ils soient dévoilés.

Grâce à ces preuves accablantes, douze personnes furent interpellées ce jour-là et toutes furent condamnées à de lourdes peines.

Le matin suivant, Perrin entra en trombe dans mon bureau.

— Monsieur le commissaire !

— Oui ?

— L’hôpital vient d’appeler : monsieur W\* est sorti ce matin.

— Comment ? Mais c’est impossible. Cet homme a fait une attaque il y a deux jours. Quand je l’ai vu, il avait toute la partie droite du corps paralysée. On ne se remet pas si vite. Qui l’a laissé sortir ?

— Le médecin chef. Je l’ai eu au téléphone il y a quelques minutes. Il n’arrive pas à comprendre comment, mais monsieur W\* s’est réveillé ce matin en pleine possession de ses moyens. Il s’est levé, s’est lavé seul, s’est habillé et a demandé à partir. Les hommes de garde ont bien été obligés de le laisser s’en aller : c’est un témoin, pas un suspect. Nous n’avons aucune raison légale de l’interpeller.

— Mais depuis quand laisse-t-on dans la nature les témoins d’affaires de meurtres ? Faites-le-moi amener dans ce bureau immédiatement !

Confusément, je sentais qu’il y avait quelque chose de louche dans ce départ précipité. Les événements me donnèrent vite raison. Quelques minutes plus tard, Perrin revint m’annoncer que non seulement W\* ne se trouvait pas à la pension de famille dans laquelle il avait déclaré loger, mais que, bien entendu, la gérante n’avait vu personne correspondant à son signalement. Je lui rétorquai de lancer immédiatement un avis de recherche. Inutile de vous dire que les recherches n’aboutirent jamais et que plus personne n’entendit parler de ce monsieur W\*.

Je me souviens encore clairement de l’expression perplexe de Perrin quand il se retourna sur le pas de la porte pour me dire, avant de lancer l’avis de recherche :

— Ah, oui, il fallait aussi que je vous dise : nous avons trouvé dans les archives de Grangier un registre des membres de la Loge. Il y figure les noms de six personnes de plus, dont les F\*.

- Lancez un avis de recherche pour les quatre autres.
- D'accord. En revanche, je crois que je sais où "monsieur W\*" a pioché son nom. Il y avait bien un Charles W\* dans le registre, mais il était membre de la Loge entre 1884 et 1910.
- Merci, Perrin... »

\*  
\*       \*

Fabien Montaignu finit en toute hâte de taper la conclusion de ses mémoires. Quand les trois lettres du mot « Fin » apparurent enfin sur l'écran, il s'appuya lourdement sur le dossier de sa chaise et s'étira une nouvelle fois. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le soleil était déjà bas. Il allait être l'heure. Il enregistra le dernier chapitre de ses mémoires sur une disquette. Puis il se leva et lança l'impression d'un geste nonchalant.

Tandis que les feuilles se noircissaient petit à petit, il se leva et alla dans sa chambre pour finir de boucler sa valise. Quand l'impression fut terminée, il posa ses bagages à côté du bureau puis, tout en appelant un taxi, écrivit l'adresse de son éditeur sur une grande enveloppe kraft dans laquelle il glissa les pages ainsi que la disquette.

Il éteignit l'ordinateur, enfila son pardessus et alla attendre sa voiture sur le trottoir, en bas de chez lui. Assis sur sa valise, l'enveloppe sous le bras, Fabien Montaignu tira de la poche intérieure de son pardessus la petite carte qu'il avait reçue un mois plus tôt de Berlin. Il y avait sur le devant de la carte une miniature représentant le comte de Saint-Germain auréolée des mots : Nouvelle Loge du Rite germanite Réformé de Berlin. Il lui sembla, comme à chaque fois qu'il voyait une représentation du comte depuis l'affaire des germanites, que la miniature lui faisait de l'œil et se moquait gentiment de lui. Il ouvrit la carte et parcourut pour la centième fois l'écriture élégante qui disait : « Cher ami, j'ai appris votre mise à la retraite. J'espère que cela nous permettra enfin de nous fréquenter de nouveau après tant d'années. Dans l'impatience de vous revoir. W\* »

Le taxi arriva. Le chauffeur descendit et chargea la lourde valise dans la malle arrière tandis que le commissaire Montaignu prenait place sur la banquette.

— Gare de l'Est, s'il vous plaît. Ah, oui, et si vous pouviez vous arrêter à une poste sur le chemin, vous seriez gentil...

## JUSQU'À CE QUE LA MORT...

Trois coups puissants éclatent contre les parois de mon crâne. Au prix d'un effort surhumain, je parviens à soulever une paupière qui me paraît peser dix tonnes. Où suis-je ? Voyons voir... Ah, oui, je suis au bureau. Je tente de décoller ma langue de mon palais et j'aspire une large bouffée d'air saturé de fumée de cigarillos qui m'arrache instantanément une quinte de toux. Si je ne fais pas un effort, ces fichus petits cigares auront ma peau. Allez, c'est décidé, dès demain, je me mets en quête d'un truc qui arrivera à me tuer avant eux...

J'ai la bouche pâteuse, la gorge sèche. Instinctivement, ma main trouve le goulot de la bouteille de Jack Daniels. Pas encore prêt à bouger la tête, j'amène la bouteille devant mon visage. Vide. Pas étonnant que j'aie si mal au crâne.

Une nouvelle série de coups me crucifie littéralement sur ma chaise. De deux choses l'une : soit une troupe de nains irlandais a décidé de danser la jig derrière mes yeux, soit quelqu'un veut me parler.

— Entrez, c'est ouvert !

Mon cri me résonne dans la tête. Quelle heure est-il ? Je jette un coup d'œil à ma montre. Huit heures et quart. J'ai encore passé la nuit à l'agence. Bientôt, ça ne servira plus à rien que j'aie un appartement. Mes yeux encore bouffis de sommeil quittent ma montre pour embrasser le spectacle troublant qui s'offre à eux.

Elle est là, debout dans l'embrasement de la porte. Ses courbes généreuses gainées d'un écrin de satin noir disparaissent sous un court manteau de vison couleur cendre dont les reflets s'accordent parfaitement avec ceux de ses cheveux d'un blond presque blanc. Le chapeau d'homme négligemment posé en biais et la voilette dissimulant son visage complètent à merveille ce troublant tableau.

— James Davis ? demande-t-elle avec une pointe d'accent français.

— C'est possible, lui dis-je en me redressant sur ma chaise. Qui le demande ?

Elle commence alors à s'avancer vers le bureau. Ses hanches larges effectuent un mouvement de balancier qui semble même faire de l'effet au brouillard tabagique qui flotte dans la pièce et qui essaie sans succès de s'accrocher au fourreau de la belle. D'un mouvement fluide, elle se coule sur le siège réservé à la clientèle. Son manteau s'entrouvre et me laisse deviner une poitrine de nacre. J'avale une gorgée de salive épaisse. Dieu, j'ai besoin d'un verre !

— Si vous êtes bien James Davis, répond-elle finalement, alors je suis Cassandra Thomson.

— Alors je suis bien James Davis, réussis-je à dire sans bafouiller, Jimmy pour les amis, même si je dois avouer que j'en ai peu. Que puis-je faire pour vous, Miss ?

— Madame, rétorque-t-elle de sa voix profonde. Au regret de vous décevoir, mon cher Jimmy, je suis une femme mariée. C'est d'ailleurs à ce propos que je suis venue.

— Bien. Si vous voulez m'excuser, je suis à vous dans un petit instant.

Prenant appui sur le bureau, je réussis à me hisser jusque sur mes pieds. Serait-il

possible que la pièce arrête de tourner, s'il vous plaît ? Je me dirige en titubant à moitié vers les toilettes. Je soulage ma vessie de son trop-plein de bourbon et me lave les mains en vitesse. Juste avant de retourner vers ma cliente potentielle, je bois consécutivement trois grands verres d'eau du robinet. Rien n'y fait, j'ai toujours aussi soif. C'est décidé, je ne boirai plus jamais une goutte d'alcool. Du moins jusqu'à ma prochaine cuite... Au moins, je me sens un peu plus réveillé.

Je me dirige d'un air le plus naturel possible vers ma chaise. En passant à côté d'elle, je me régale un instant des fragrances de fleurs fanées qu'exhale son corps de rêve.

— Veuillez m'excuser, dis-je en m'asseyant, mais la nuit a été difficile.

— Je comprends.

— Revenons-en à ce qui vous amène, voulez-vous ?

— Oui. Si je suis venue, c'est parce que des connaissances vous ont recommandé à moi. Il paraît que vous êtes doué, rapide, efficace et surtout discret.

— Si on vous l'a dit, c'est que ça ne doit pas être tout à fait faux. Et si nous en venions au fait : en quoi puis-je vous être utile ?

— Comme je vous l'ai dit, Jimmy, je suis une femme mariée. J'aime mon mari, mais j'ai peur que le temps ait un peu... *érodé* ses sentiments pour moi.

— Que l'on puisse se lasser d'une femme telle que vous... Ne vous vexez pas mais j'ai du mal à vous croire.

Derrière sa voilette, je devine que son visage se fend d'un sourire. Flattée, elle cambre légèrement son dos contre le dossier de son siège, ce qui a pour effet de gonfler sa poitrine opulente. Le soleil de septembre s'infiltré à travers les lattes du store vénitien et dessine des ombres qui viennent enlacer ses seins d'albâtre. Ah ! Comme j'aimerais être une de ces ombres à ce moment précis...

— Ne vous inquiétez pas, je ne me vexe pas pour si peu, fait-elle enfin. Il vous faudra pourtant me croire sur parole, mon cher Jimmy, car je crois que mon mari à une liaison.

— Vraiment ?

— Il y a des signes que seule une femme peut voir et qui ne trompent pas.

— Et, que voulez-vous que je fasse ?

— Suivez-le et rapportez-moi une preuve de son infidélité. Je veux le nom de la traînée qui est en train de me voler mon mari.

Elle se tait d'un coup. Nous nous regardons quelques secondes. Enfin, je crois qu'elle me regarde, étant donné qu'il m'est impossible de voir ses yeux. De quelle couleur peuvent-ils être ? Gris. Oui, je parie sur gris.

— Alors ?

Interrompu dans ma rêverie, je ne sais trop quoi répondre. Je toussote deux ou trois fois afin de me redonner un peu de contenance et lance :

— D'accord, mais il faut que je vous prévienne que je ne suis pas donné.

— C'est-à-dire ?

— Deux cents dollars par jour. Plus les frais.

— C'est raisonnable, à mon sens. Si je me fie à votre réputation, je devrais en avoir pour mon argent.

— Bien, puisque nous sommes d'accord... Avez-vous quoi que ce soit qui puisse m'aider ? Je ne sais pas, une photo de votre mari par exemple ? Connaissez-vous les endroits où il va habituellement ?

— Je suis désolée mais je n'ai aucune photo récente de mon mari. Et les rares photos que j'aie de lui ne vous seraient d'aucune utilité tant il a changé depuis. En revanche, des connaissances m'ont dit l'avoir vu dans un bar qui s'appelle le

*Graveyard Shift*. Il paraît qu'il y serait presque tous les soirs.

— *Le Graveyard Shift*, vous dites ? Je ne crois pas en avoir jamais entendu parler. Où est-ce ?

— À ce qu'on m'en a dit, c'est un bouge qui se trouve près des docks, vers Pickett Street. C'est tout ce que je sais. J'espère que ça suffira.

— Moi aussi. Au fait, comment s'appelle votre mari ?

— Andrew. Andrew Thomson.

\* \* \*

La journée se passe sans encombre. Je tente sans y parvenir d'avaler l'infâme tambouille du vieux Clem dans sa cantine de Yancie Street, je passe une heure au téléphone avec mon ex-femme à lui expliquer qu'il n'y a aucune raison que je lui verse une pension alimentaire alors qu'elle gagne plus que moi, j'écoute d'une oreille distraite les menaces de ma logeuse qui m'annonce pour la quatrième fois cette semaine que si je ne règle pas ce que je lui dois sous huitaine elle me fera mettre dehors (qu'est-ce qu'elles ont toutes après mon argent ?), je lis les faits divers dans le canard que j'ai piqué au kiosque en bas de l'immeuble... La routine, quoi.

Et me voilà, une douzaine d'heures, quelques aspirines et une douche plus tard, debout devant l'entrée du *Graveyard Shift*. On ne peut pas dire que l'endroit soit facile à trouver. Une heure que je tourne dans le quartier. Même les dockers n'ont pas été capables de me l'indiquer. Cependant, maintenant que je vois la devanture, je comprends que l'endroit ne soit pas particulièrement populaire. J'ai du mal à imaginer que plus crasseux puisse exister. Tout en me disant que je risquerais moins d'attraper une cochonnerie en allant me rouler dans les ordures entassées au fond de la ruelle qu'en poussant cette porte, j'entre. Quel beau métier je fais...

L'intérieur de l'établissement est à l'image de l'extérieur. Peut-être pire. Si les moutons sous les banquettes étaient un tout petit peu plus gros – et encore, pas de grand-chose – on pourrait se croire à la ferme. On ne peut pas dire que ce soit la foule. Au bout du comptoir, à moitié avachi, le barman, une espèce de métis obèse avec un cou de taureau et plus de tatouages sur les bras que de cheveux sur la tête, joue au 421 avec un travesti. Quelques marins au comptoir et trois prostituées à une table viennent compléter ce qui constitue certainement la clientèle dont rêve tout tenancier. Je ne sais pas quelles *connaissances* de madame Thomson ont leurs habitudes dans cet endroit mais je me dis que la belle a de drôles de fréquentations. Enfin, « drôles », façon de parler.

Je m'avance vers le bar. À chaque pas, mes pieds dérangent la couche de poussière qui habille le parquet qui, lui, grince en signe de protestation. Personne ne semble avoir remarqué ma présence, à part peut-être la prostituée brune à la table qui me lance une œillade pleine de sous-entendus. Je m'accoude au comptoir et fais claquer une pièce d'un dollar sur ce qui aurait bien aimé ressembler à de l'acajou. Le barman lève son double menton dans ma direction.

— Un whisky.

Il grogne quelque chose à l'adresse du travesti et se dirige vers les bouteilles. Je rajoute :

— Serait-il possible de l'avoir dans un verre propre ?

Il se retourne et me fait un sourire à peu près aussi amical que celui de mon percepteur, découvrant largement une rangée de dents jaunes. Tant, pis, je ferai comme tout le monde... Au fond de la salle, dans un coin sombre, j'aperçois les épaules d'un homme qui lit un journal, le dos tourné à la salle, et je comprends

pourquoi ma cliente a tant insisté pour me décrire les vêtements de son mari. « Vous le repérez tout de suite », m'avait-elle dit. Et en effet, il est peu commun de trouver un homme portant manteau et chapeau à l'intérieur quand il fait près de 25 °C. C'est vrai que nous avons un beau mois de septembre...

J'observe mon homme depuis quelques secondes quand j'entends claquer un verre sur le comptoir. Je me retourne. Mon dollar est parti et à sa place se trouve un petit verre largement rempli d'un liquide brun à l'air pas franchement honnête. Je jette un œil dubitatif vers le barman qui est déjà retourné à sa partie, et décide de goûter. Après tout, ça ne peut pas être pire que certaines choses que je me suis déjà envoyé derrière la cravate. Je porte le verre à mes lèvres et... Si, ça peut être pire. On dirait un mélange d'acide sulfurique avec de l'éther ou quelque chose du même acabit. Je dois lutter pour ne pas le recracher sur le bar de peur de le voir se mettre à fumer.

Je repose précautionneusement ce qui reste de ce whisky dont je suis à présent intimement persuadé qu'il serait plus à sa place dans le réservoir d'une Chevrolet que dans mon estomac et je reporte mon attention vers l'homme qui reste seul au fond de la salle. C'est lui, j'en suis pratiquement certain. Mais il faut que j'en aie le cœur net. J'ai une idée. Je m'approche discrètement de mon voisin de gauche et, tout en lui donnant une tape amicale dans le dos, je lance :

— Tiens, mais ça ne serait pas ce bon vieux Andy ?

Du coin de l'œil, je vois l'homme au fond de la salle sursauter et jeter un regard par-dessus son épaule. Il est le seul dans le troquet à avoir réagi quand j'ai dit son prénom. C'est mon homme. Tandis que je le vois se remettre de son émotion (certainement la peur d'être vu par un ami de sa femme) et retourner à sa lecture, je sens le regard insistant de mon voisin sur moi. Je le regarde à mon tour. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si grand.

— Un problème, avorton ? marmonne-t-il entre ses dents, le poing serré posé sur le comptoir.

— Non, non, m'empresse-je de lui répondre, je crois que j'ai dû vous prendre pour quelqu'un d'autre. Oui, c'est ça, quelqu'un d'autre. D'ailleurs, il faut que j'y aille. Mon ami doit m'attendre quelque part... Et ce quelque part, ce n'est pas ici, manifestement...

Je me précipite dans la ruelle sans demander mon reste, autant pour ne pas griller ma couverture que pour éviter le grabuge, je l'avoue. Maintenant que j'ai localisé le mari volage, inutile pour moi de rester dans ce cloaque plus longtemps. Je me poste devant la vitrine d'un marchand de spiritueux un peu plus loin. D'ici, je ne peux pas le manquer. Pas si mal que le *Graveyard Shift* soit situé dans une impasse, finalement.

Je sors mon appareil photo de la poche intérieure de ma veste, tout en me félicitant d'avoir su faire taire ma radinerie naturelle et d'avoir acheté ce modèle miniature. Un peu cher, certes, mais tellement pratique. Par acquit de conscience, je vérifie que je n'ai pas oublié de mettre un rouleau de pellicule neuf. Ne riez pas, ça m'est déjà arrivé. Rassuré, je replace l'appareil dans ma poche puis je vérifie que mon holster n'est pas trop visible. Pourquoi me promener avec une arme sur moi pour une affaire d'adultère, me demanderez-vous ? Premièrement, parce que quand on en a vu autant que moi dans ce fichu métier, sentir le poids d'un Browning 9 mm contre son flanc est tout ce qu'il y a de plus rassurant. Deuxièmement, si vous jetez un œil à la balafre qui orne mon épaule droite, vous comprendrez ce qui peut arriver quand on surprend un mari adultère au lit avec sa maîtresse et qu'on a oublié son arme à la maison. Ah, souvenirs, souvenirs...

Cela fait à peine un quart d'heure que j'attends quand je le vois sortir de la ruelle, le chapeau profondément enfoncé sur le crâne, les mains dans les poches de son

manteau. Il jette juste un petit coup d'œil nerveux à droite et à gauche, puis part d'un pas rapide en direction de la ville basse. Serait-il possible qu'un jour un de ces mecs trompe sa femme dans un hôtel de luxe du centre-ville au lieu de choisir des endroits tous plus sordides les uns que les autres ? Et pour celui-ci, en fait de lieu sordide, je suis servi au-delà de mes espérances quand, alors que cela fait une demi-heure que je le suis à distance, je le vois entrer dans... le cimetière de Shelley Boulevard ! Les gens sont bizarres, je vous jure...

Je lui emboîte le pas mais quand je passe la grille, il a déjà disparu entre les pierres tombales et les chapelles ardentes qui s'entassent pêle-mêle dans cet îlot de pavés moussus coincé au beau milieu du dédale de tours de la ville basse. Un instant, je me demande si ma cliente n'est pas simplement un peu paranoïaque et si je ne suis pas en train de poursuivre un homme venu rendre hommage à un défunt. Mais un grincement sinistre un peu plus loin attire mon attention. Je m'approche à pas de loup et me glisse derrière un monument funéraire dont les moulures gothiques tranchent quelque peu avec l'architecture environnante. J'ai juste le temps d'apercevoir mon oiseau se glisser dans ce qui ressemble en tout point à un caveau. Ne sachant trop quoi penser, j'avoue que l'idée m'effleure que monsieur Thomson ne trompe peut-être pas sa femme. Du moins pas au sens *traditionnel* du terme. La nécrophilie est-elle considérée comme une forme d'adultère par les tribunaux ? Ah ! Rien que l'idée me donne la nausée... Enfin, je suis venu jusqu'ici, ce n'est pas pour m'arrêter à dix mètres du délit. Et puis, s'il s'avère que ce malade est bien en train de faire ce que je crois, je pourrai toujours reconforter la pauvre Cassandra.

J'attends quelques minutes, adossé à un muret, histoire de lui donner le temps de commencer ses petites affaires, puis je m'avance sans bruit jusqu'au panneau de fer qui clôt le caveau. Au-dessus du panneau, une plaque de marbre porte l'épithaphe suivant : « Ici repose Marilyn Jocast, aimée dans la vie, elle le reste dans la mort. » Je ne pense pas que celui qui a fait graver cette phrase apprécierait l'humour macabre de la situation. Je sors mon appareil photo et je pose une main tremblante sur le panneau. Mon Dieu, que vais-je trouver là-dedans ?

Soudain, j'entends comme un grognement. Je tends l'oreille. Non, pas un grognement, un gémissement. Dieu tout puissant, cet homme me dégoûte ! C'est un... Non, attendez, j'entends autre chose. Une deuxième voix. Oui, j'entends très clairement les gémissements d'une femme ! Je pousse un soupir de soulagement. Ouf ! Hormis un goût très prononcé pour le morbide et le sacrilège quant au choix du lieu pour ses ébats illégitimes, Andrew Thomson n'est donc finalement qu'un mari volage de plus. Enfin, il mérite tout même le titre de « cinglé de l'année » suivant mon classement personnel, parce que faire l'amour dans un caveau, tout de même...

Je les laisse s'amuser quelques minutes encore (et Dieu sait s'ils ont l'air de s'amuser), puis je brandis mon appareil et ouvre la porte du caveau à la volée. Et là... Cela fait plus de vingt-six ans que je fais ce métier mais rien de tout ce que j'ai pu voir avant ne m'a préparé à ce que j'ai en face de moi. Mes poumons sont soudain envahis par l'odeur de chair pourrie qui s'échappe de la demeure funéraire, mais je n'y prête aucune attention, car je viens de comprendre pourquoi Andrew Thomson porte chapeau et manteau long même en pleine chaleur tandis qu'il pivote vers moi. Son œil jaunâtre fiché dans une gangue de chairs livides et boursouflées se fixe dans ma direction. Il lève une main verruqueuse vers sa tête chauve et je m'aperçois que la tache grise que je le vois gratter d'un air perplexe n'est autre que l'os de son crâne qui transparait à travers les meurtrissures de son cuir chevelu d'un bleu infect. De sa compagne, je n'ai le temps d'apercevoir que les côtes saillantes, si saillantes que deux d'entre elles transpercent l'un de ses seins desséchés, avant qu'elle se précipite dans le

cercueil béant avec un gargouillis obscène.

À ce moment, l'homme – ou la chose – qui se tient devant moi, le pantalon aux chevilles me révélant des jambes osseuses et gangrenées, ouvre sa bouche putride garnie de dents jaunes et cassées pour la plupart et émet un gargouillis similaire à celui de sa maîtresse qui a déjà refermé sur elle-même le couvercle de son cercueil.

Par pur réflexe, mon Browning apparaît dans ma main et je mets ce mort-vivant en joue. Il a un mouvement de recul puis il tend vers moi une main tremblante. C'en est trop pour mes nerfs déjà bien éprouvés. Je fais feu trois fois. La première balle le frappe en plein cœur, ce qui le projette au fond du caveau. La deuxième va se perdre dans le béton du mur. Au troisième coup de feu, la partie droite de son crâne éclate et constelle le mur de sang et de matière grise. Je baisse mon arme et reste un moment les yeux fixés sur la créature de cauchemars que je viens d'abattre, incapable de faire un mouvement.

Après peut-être un siècle ou deux, je prends mes jambes à mon cou. Je cours, je cours à perdre haleine. Je n'ai même pas pris le temps de ranger mon arme. Je traverse la ville en courant comme un dément, le Browning à la main, bousculant les passants et terrorisant les bourgeois qui ne voient en moi qu'un autre de ces malades qui courent les rues avec des armes. Ils ne savent pas. Ils n'ont aucune idée de ce que je viens de voir. De toute façon, je ne les vois pas, eux. Sur mes rétines reste imprimée l'image effrayante de ce cadavre avachi au fond de ce mausolée qui me regarde en écumant...

Je déboule à l'agence sans trop savoir comment, épuisé, à bout de souffle. Je jette le Browning sur le bureau. Comme perdu dans un brouillard sanglant, j'ouvre tous les tiroirs en quête d'un remontant. Je finis par dénicher une demi-bouteille de whisky irlandais. Le bouchon vole dans un coin de la pièce (de toute façon, je n'en aurai plus besoin) tandis que l'alcool s'écoule en un flux ininterrompu au fond de mon gosier et ce jusqu'à ce que la bouteille rende l'âme. Je prends une inspiration difficile. Je titube vers la banquette. La bouteille m'échappe des mains et tombe sur le tapis avec un bruit sec. Je m'écroule sur les coussins. Je sens le whisky faire son effet, s'insinuer dans chacune de mes synapses. Mais que s'est-il passé ? Qu'ai-je vu ? Qu'ai-je fait ? Ai-je vraiment vu cette chose ou était-ce une illusion due à une crise de *delirium tremens* ? Si c'est le cas, il est fort possible que j'aie tué un homme, ce soir...

\* \* \*

La porte du bureau s'ouvre en grinçant. J'ai dû oublier de la fermer tout à l'heure. Je jette un regard vers la fenêtre. Le soleil est en train de se lever. J'ai passé toute la nuit affalé sur la banquette à regarder mes chaussures en me lamentant. Ah, les joies de l'éthylisme... J'entends ses talons hauts martyriser mon pauvre parquet au rythme chaloupé de sa démarche. Je n'ose la regarder. Je ne sais pas quoi lui dire. Quelque chose du genre : « Ma chère Madame Thomson, je crois que j'ai tué votre mari. Enfin, je crois que je l'ai tué, et je crois qu'il s'agissait de votre mari. Dites-moi, cela faisait-il longtemps que votre mari était un zombie qui forniquait dans les cimetières ? »

Je l'entends avancer jusqu'au bureau. J'ai peur de tourner la tête.

— Jimmy ? lance-t-elle timidement.

— Oui ?

— J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Non.

— Je suis venue régler ce que je vous dois. Mes amis avaient raison, vous êtes vraiment le meilleur.

Mon sang se fige dans mes veines. Un instant, mon cœur marque une pause. Je finis même par me demander s'il va se décider à repartir. Presque malgré moi, ma tête

pivote vers l'apparition surréaliste appuyée contre mon bureau. Sa robe largement fendue sur une jambe interminable enserre son corps de déesse comme une seconde peau que sa poitrine démesurée menace de faire éclater au moindre mouvement. Son manteau est négligemment ouvert sur une épaule nue dont la blancheur d'ivoire semble rayonner dans la lumière du levant. Je sens son regard insistant me transpercer à travers sa voilette.

— De quoi parlez-vous ? finis-je par articuler.

— Mais de mon mari, enfin. Andrew est rentré chez nous cette nuit, terrifié. Il m'a tout avoué, tout : le nom de sa maîtresse, où ils se retrouvaient, depuis combien de temps... Quand je pense que cet idiot me trompait avec cette traînée de Marilyn qui se prétendait ma meilleure amie. En plus, cette Marie-couche-toi-là est décédée onze ans avant moi ! Ce n'est qu'un détail, mais comprenez que c'est vexant pour une femme... Enfin, maintenant, tout va rentrer dans l'ordre. Et c'est grâce à vous, Jimmy Davis. C'est vrai que vous auriez pu être un peu moins dur avec mon Andrew, mais, après tout, qu'est-ce qu'une moitié de tête quand il s'agit de sauver un mariage, vous n'êtes pas d'accord ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais rien ne vient. Elle émet un petit gloussement que j'aurais certainement trouvé plus que charmant en d'autres circonstances, et jette quelques billets tirés de son manteau sur le bureau. Puis elle se lève d'un mouvement félin et marche vers la porte en faisant lascivement onduler ses hanches. Juste avant de sortir, elle se tourne vers moi.

— Et n'ayez crainte, Jimmy, je saurai vous faire de la publicité. Je vais vous recommander à toutes mes connaissances.

— Je... ne préfère pas, lui réponds-je avec difficulté.

Elle a un petit haussement d'épaules et s'en va. Je me sens comme si j'avais une balle de tennis coincée dans la gorge. J'entends le bruit régulier de ses talons sur le carrelage du couloir décroître progressivement. Après un long moment, je me lève pour fermer la porte. Son parfum aux accents de pot-pourri flotte encore dans la pièce, presque palpable. Je jette un œil sur les billets qui gisent pêle-mêle sur le bureau. Au milieu d'eux, une petite chose blanchâtre s'agite et se tortille. Un asticot. J'ai du mal à réprimer ma nausée.

Dieu, j'ai besoin d'un verre...

## L'HOMME QUI SURVEILLAIT LA MER

Surplombant les remous rageurs et les îlots d'écume glaciale de la mer du Nord, non loin d'un petit village de pêcheurs dont l'Histoire aura tôt fait d'oublier le nom, les flancs écorchés de la falaise du Diable recevaient sans frémir les assauts incessants de l'attelage de Neptune. Pourquoi « la falaise du Diable » ? Ce sont les villageois qui lui ont donné ce nom. Pourquoi ? Oh, pour une raison bien simple : avant un éboulement qui a eu lieu il y a une cinquantaine d'années, en haut de cette falaise se tenait une maison maudite, comme il se doit d'y en avoir dans chaque village de province. Cette maison était surnommée par tradition « la maison du Diable ». On prétendait qu'elle abritait un rejeton du cornu. Et puis une nuit, la falaise s'est brisée et la maison est tombée dans la mer. C'est pour se souvenir de cette histoire qu'on a rebaptisé la falaise « la falaise du Diable ». Enfin, c'est ce que racontent les vieilles gens du village...

Pratiquement à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, s'il vous prenait l'envie d'aller marcher jusqu'à la falaise, il y a fort à parier que vous apercevriez une silhouette voûtée et immobile, debout face à la grande verte. Les vieux du *Café du commerce* l'ont surnommé « celui qui surveille la mer », parce qu'il passe le plus clair de son temps debout sur la falaise à contempler les flots.

Personne ne sait exactement qui il est. Son vrai nom a été oublié depuis longtemps. Certains disent qu'il était le dernier propriétaire de la maison du Diable et qu'il aurait perdu la raison la nuit où elle a été engloutie. En réalité personne n'en sait rien, mais comme tout bon village de province se doit d'avoir son excentrique, les habitants le laissent dormir dans les hangars du port et lui donnent une miche de pain et un pichet à l'occasion.

\* \* \*

*Brémont, le 2 mars*

*Chère Clotilde,*

*Je t'écris depuis ma chambre d'hôtel, comme je te l'avais promis. Mon voyage vers Brémont s'est fait sans encombre. Je suis arrivé en fin de matinée et me suis rendu immédiatement chez le notaire. C'est là, d'ailleurs, que j'ai découvert avec étonnement que j'étais le seul et unique héritier de cet oncle dont je n'avais jamais entendu parler et dont on m'avait annoncé la mort par courrier il y a deux semaines.*

*Quand j'interrogeai le notaire sur les circonstances du décès, ce dernier se montra assez peu loquace et parla brièvement d'une disparition en mer. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai comme la sensation que cet oncle mystérieux n'était*

*pas très populaire dans la région.*

*Les formalités de succession furent rapidement exécutées et je connais à présent le contenu de mon héritage : une vieille bicoque un peu à l'écart du village. J'irai la voir demain matin et entamerai les procédures pour la mettre en vente dans la journée. Je ne vois pas l'intérêt de la garder. Je ne crois pas que tu auras envie de venir passer tes vacances dans ce coin perdu.*

*Tu me manques déjà,*

*François.*

\* \* \*

*Brémont, le 3 mars*

*Ma chère Clotilde,*

*Je me pose de plus en plus de questions sur l'identité de cet oncle inconnu. Ce matin, après le petit-déjeuner, je me suis mis en route pour aller voir la maison. N'ayant aucune indication précise sur l'adresse et comme l'étude du notaire était fermée pour la journée, je demandai mon chemin au café de la place du village. À ma grande surprise, personne ne sembla disposé à me répondre. Tous me regardèrent avec des yeux hagards sans décrocher un mot. Certains me toisèrent d'un air agressif et j'en entendais qui marmonnaient en patois derrière mon dos. Je battis en retraite, mettant leur étrange réaction sur la haine que peuvent avoir les vieux des villages envers les « étrangers » qui viennent leur voler leurs terres ou quelque chose dans le genre.*

*Je fis quelques pas dans la rue quand je sentis une main sur mon épaule. Un vieux marin me considérait gravement par-dessous la visière de sa casquette bleue délavée. Il grogna quelque chose en patois. Devant mon incompréhension, il soupira fortement et cracha par terre.*

*« Pas du coin ? me dit-il finalement d'une voix usée.*

*— Non, pas vraiment, lui répondis-je, sans trop savoir quoi dire d'autre.*

*— Pour sûr que t'es pas d'ici, sinon tu chercherais pas la maison du Diable.*

*— Ah, non, pas du tout, je cherche la maison de mon oncle qui...*

*— Je sais très bien ce que tu cherches. Tiens, suis la route jusqu'à la falaise. Tu en as pour une demi-heure, à peu près. Mais tu ne trouveras que le malheur par là-haut. »*

*Avant que j'aie eu le temps de lui demander ce qu'il voulait dire par là, il tourna les talons et rentra dans le café. Interdit, je me suis mis en route. Une demi-heure plus tard environ, je me trouvai en vue d'une vieille maison à l'écart de tout, perchée sur une falaise abrupte. Quand je pénétrai dans l'enceinte du jardinet, je constatai avec surprise que l'herbe, pourtant grasse et touffue sur tout le reste de ce plateau semblait jaunir à l'approche de la maison pour finir par ne laisser que la terre humide autour des fondations de la bâtisse.*

*Plus je m'avançais vers la porte, plus je remarquais une étrange odeur qui, petit à petit, prenait le pas sur l'haleine iodée de la mer du Nord. Le temps d'arriver sur le pas de la porte, mes narines furent envahies par cette odeur qui, sans être franchement désagréable, se montrait très entêtante. Je fermai les yeux et finis par parvenir à mettre un nom sur ce parfum aussi étrange que*

familier : la maison sentait les sous-bois ! Enfin, plus précisément, les champignons...

Bref. J'en étais à ces réflexions quand j'enfonçai machinalement la clef que m'avait confiée le notaire dans la serrure. Malgré tous mes efforts, il me fut impossible d'ouvrir la porte. Je m'apprêtais à faire le tour de la maison pour voir s'il y avait un autre moyen d'entrer quand un coup de tonnerre retentit. Je levai les yeux. Une masse de nuages noirs se pressait au-dessus de ma tête. De derrière la maison, le vent qui s'était levé m'apportait les rugissements de la mer démontée. Je décidai de retourner à ma chambre d'hôtel avant d'être trempé par l'orage.

Demain matin, je retournerai à l'étude du notaire pour lui demander pourquoi la clef qu'il m'a donnée ne fonctionne pas. Je te raconterai ça dans ma lettre de demain.

Tendrement,

François.

\* \* \*

Brémont, le 4 mars,

Chère Clotilde,

Toute cette affaire devient de plus en plus étrange et j'en arrive à me demander si mon oncle est bien disparu en mer.

Je me suis rendu ce matin à la première heure à l'étude du notaire pour lui demander pourquoi la clef ne fonctionnait pas. Il m'a soutenu que c'était la seule clef pour cette maison mais que la serrure était certainement un peu grippée. Me conseillant de forcer, il me fit comprendre qu'il avait à faire et me montra la sortie. Dehors, les gens me regardaient comme si j'étais un lépreux. Je retournai donc à la maison afin de me débarrasser de toute cette affaire et revenir auprès de toi au plus vite.

Certainement à cause des pluies diluviennes qui avaient battu la falaise, l'odeur écœurante de champignons pourris de la veille était déjà très présente bien avant que j'arrive en vue de la maison. Oh, d'ailleurs, j'ai appris par l'espèce d'ivrogne qui tient l'hôtel qu'on appelle cette odeur « l'haleine du Diable » dans la région. Quand je lui demandai pourquoi on appelait la maison de mon oncle « la maison du Diable », il me rota une vague histoire de sorcier local qui aurait été enterré il y a bien longtemps là où se trouve la maison actuellement. Enfin, une légende comme on en entend dans tous ces petits villages.

Quelle ne fut pas ma surprise quand, en arrivant devant la maison, je découvris la porte entrouverte. Résistant à l'envie de courir jusqu'au village pour m'expliquer avec ce notaire qui me paraissait de moins en moins clair, je poussai le panneau de bois spongieux qui s'écarta en grinçant. Bravant la crainte que quelque individu mal intentionné m'attende caché dans une des pièces, j'entrai.

Bien évidemment, personne ne m'attendait. Si ça avait été le cas, il y a fort à parier qu'il serait mort étouffé depuis longtemps tant la puanteur, déjà si agressive dehors, était insoutenable dans la maison. Réprimant un accès de nausée, je me

*précipitai pour ouvrir une fenêtre mais la poignée de bois pourris me resta dans la main. Surpris, je tombai à la renverse et tentai de me rattraper à un petit guéridon. Ce dernier céda lui aussi sous mes doigts. Je dis « céda » mais « s'effrita » serait un terme plus juste. Je restai sur le sol, ahuri, parmi les débris du guéridon, en regardant la poignée de la fenêtre dans ma main droite. La chose que je tenais n'avait que l'aspect du bois, son contact évoquant plutôt celui d'une éponge ou d'un mollusque.*

*Dégoûté, tant par la peste que par la texture peu ragoûtante de ce que j'avais en main, je me levai à la hâte et courais dehors avant que mon estomac ne cède définitivement. Arrivé à la porte, je me retournai et constatai que le plancher était à présent creusé par la forme de mon postérieur. Je savais que l'air marin pouvait causer pas mal de dégâts au bois, mais était-il possible que toute cette maison soit pourrie ?*

*Je décidai de faire le tour de la maison. Je n'avais pas réalisé à quel point la bâtisse était près du bord de la falaise. En effet, derrière la maison, seule une bande de terre meuble large de deux ou trois mètres la séparait du précipice. Je restai quelques instants debout à regarder les vagues s'ébrouer quelques dizaines de mètres plus bas quand quelque chose craqua sous le talon de ma chaussure.*

*Je me baissai pour constater que j'étais en train de marcher sur des débris de verre. Vu la quantité, ils devaient provenir d'une vitre brisée. Cependant, la fenêtre devant laquelle je me trouvais était intacte. Étrange d'avoir réparé la vitre sans nettoyer les morceaux cassés.*

*C'est là que je vis, presque totalement enfouie dans la terre sablonneuse, la reliure de cuir d'un livre. Quand je m'en saisis, je pus voir qu'en fait de livre, il s'agissait d'un journal intime, celui de Romuald Grévin, mon fameux oncle. Heureux de ma découverte, j'ai fermé la porte et suis reparti en direction du village, escorté par le murmure des vagues et l'odeur nauséabonde de la maison.*

*J'avoue que ce parfum de pourriture m'a coupé l'appétit. Je suis monté dans ma chambre sans dîner. Tout à l'heure, j'irai jusqu'à la Poste t'envoyer cette lettre avant de me mettre à la lecture de ce journal. Je crois que je vais enfin en savoir plus.*

*Je n'arrête pas de penser à toi,*

*François*

\* \* \*

*Brémont, le 5 mars,*

*Chère Clotilde,*

*J'ai passé une grande partie de la nuit à étudier le journal de cet oncle qui m'a légué la maison sur la falaise. Je commence à comprendre pourquoi les gens du village m'ont pris en grippe quand ils ont su que j'avais un rapport avec ce Romuald Grévin. Bien que la première moitié de ce journal ait été effacée par la pluie, la seconde partie est manifestement l'œuvre d'un dément.*

*Les dernières pages – dont les derniers paragraphes sont datés d'il y a moins d'un mois – relèvent de la folie pure et simple. Ainsi, Romuald Grévin*

*(j'ai des difficultés à appeler « mon oncle » ce malade que je n'ai même jamais connu) écrit qu'une trappe serait apparue au beau milieu du plancher, fait dont il accuse un mystérieux « Il » dont il n'écrit jamais le nom mais qu'il accuse de tous les maux. Puis il décrit avec force détails comment, après avoir soulevé la fameuse trappe, il aurait descendu un escalier qui lui sembla fait, je cite : « de mucus et de cartilage mélangés ». La suite devient si incohérente que je préfère te la recopier mot à mot afin que tu appréhendes comme moi toute l'ampleur de sa démence.*

*« J'arrivai enfin au pied de l'escalier. L'odeur qui empestait déjà la maison depuis quelque temps était carrément suffocante et je sentais la tête me tourner. Tentant de ne pas perdre pied, je m'appuyai contre la paroi à ma droite. Je hurlai de terreur quand ma main s'enfonça dans la matière gélatineuse qui tapissait l'endroit dans lequel je me trouvais. Je la tirai tant bien que mal et l'essuyai nerveusement sur le pan de ma veste. Le trou dans la paroi se referma avec un obscène bruit de succion.*

*Levant ma lanterne à la hauteur de mes yeux, je fis quelques pas quand mes narines furent assaillies par une puanteur dix fois plus forte que celle que je subissais sans relâche depuis mon arrivée. La crypte gluante et palpitante dans laquelle je venais de m'enfoncer sentait le cadavre à plein nez. La mort. La vieille mort...*

*C'est alors que je l'ai vu. Mon sang se glaça dans mes veines... Son corps, d'un vert terne, taché çà et là de veinures violacées, était si déformé de boursouflures et d'excroissances infâmes qu'on aurait du mal à jurer que cette chose ait un jour marché sur deux jambes. Comme autant de tentacules infects, des dizaines de filaments grisâtres et purulents s'échappaient de sa carcasse immonde et pourrie pour se plonger dans la terre infestée de champignons difformes qui ornaient cette chapelle atroce.*

*Son œil s'est ouvert... »*

*À partir de là, l'écriture devient difficilement déchiffrable. Je suis parvenu à comprendre qu'il décrivait sa fuite dans les escaliers qui tentaient de se refermer sur lui pour l'engloutir puis comment la trappe s'est refermée devant ses yeux. Après ça, il n'y a plus rien de lisible à part de temps en temps quelques mots sortis de nulle part qui zèbrent une page ou l'autre : « Lui », « sorcier », « le Diable », « pourriture »... Je crois que toutes ces fables sur ce sorcier enterré sous la maison lui avaient tourné la tête.*

*Dès que je t'aurai posté cette lettre, je retournerai voir le notaire afin de mettre la maison en vente. Je ne crois pas que quelqu'un l'achètera jamais mais après ce que je viens de découvrir sur l'homme qui l'habitait, je veux m'en débarrasser le plus vite possible.*

*J'ai hâte de te retrouver,*

*François*

*\* \* \**

*Brémont, le 7 mars,*

*Clotilde,*

*C'est horrible. Je t'écris cette dernière lettre pour te dire que, quoi qu'il puisse m'arriver à présent, je n'ai jamais cessé de t'aimer. Mon Dieu, c'est trop atroce. Tout ce qu'il y avait d'écrit dans le journal... Romuald avait raison ! Je ne crois pas qu'il soit mort en mer comme on a voulu me le faire croire. C'est la maison qui l'a tué ! Ou plutôt la chose qui hante cette vieille bicoque...*

*Hier, je suis retourné jusqu'à la maison. Je ne sais même plus pourquoi. Quand j'ai mis la clef dans la serrure, la porte a de nouveau refusé de s'ouvrir, comme le premier jour. Renonçant au bout de quelques minutes, je décidai d'aller contempler la mer une dernière fois avant de reprendre la route et de rentrer chez nous. Quand je suis arrivé derrière la maison, j'ai machinalement jeté un coup d'œil par la fenêtre à la petite pièce, et là, ce fut comme si j'avais pris un coup monumental au sommet du crâne. Mes jambes se firent molles et menaçaient de me trahir à tout moment.*

*Par la fenêtre, je venais de voir le petit guéridon, celui que j'avais brisé lors de ma première visite. Il se tenait là, intact, comme neuf, en lieu et place où je l'avais trouvé la première fois. Le cœur gelé par une vague de terreur, je m'appuyai contre la vitre afin de regarder si la poignée de la fenêtre, elle aussi, avait retrouvé sa place mais la fenêtre céda sous la pression de ma main et je basculai en avant.*

*Je parvins à ne pas tomber et à reprendre mon équilibre, uniquement pour assister à quelque chose qui n'aurait pas dû, qui n'avait pas le droit d'exister : les bords du trou béant qui restait à la place de la fenêtre se mirent à... Je ne sais pas comment le formuler, bourgeonner, pousser, fondre, changer, non, vraiment, je ne sais pas. C'était si horrible.*

*Je ne sais pas combien de temps je suis resté comme ça, pétrifié, incapable de bouger, à regarder se former... cette bouche ! Oui, tu lis bien. La fenêtre venait de se transformer devant moi en une obscène caricature de bouche humaine, garnie de dents jaunâtres, qui s'ouvrait et se fermait frénétiquement. Tout s'est mis à tourner autour de moi. J'ai le vague souvenir d'un hurlement sauvage mais je serais incapable de dire s'il provenait de la maison, de la mer en contrebas ou même si c'était moi qui hurlais. Tout ce dont je me souviens, c'est de m'être retrouvé en train de marcher sur une plage de galets, les pieds et les mains en sang, à plusieurs kilomètres de là.*

*Je sais que tout cela peut paraître fou, moi non plus je ne pouvais pas y croire avant d'avoir vu, mais à présent je sais que ce qui était marqué dans ce maudit journal était vrai. Le Mal vit dans cette maison. Chaque jour, il devient plus fort. Il a déjà réussi à tuer son gardien. Il faut que quelqu'un l'arrête. Ce soir, le vent de la mer porte jusqu'au village les effluves infects de l'haleine du Diable. Tout se termine ce soir.*

*Je t'aime,*

*François*

*\* \* \**

*Boulogne-sur-Mer, le 8 mars,*

*À l'attention de Mademoiselle Clotilde Marny,*

*Mademoiselle,*

*Je vous informe par la présente de l'admission en urgence de monsieur François Maillant dans notre établissement. Il nous a été amené dans la nuit en état de choc, le corps couvert de blessures dont la plus grave est une fracture de la rotule droite. Il porte aussi de nombreuses traces de brûlures sans gravité.*

*Sachez aussi que c'est en cherchant dans les papiers qu'il avait sur lui que nous avons trouvé vos coordonnées, étant donné qu'il semble – et croyez-moi quand je vous écris que j'en suis désolé – que votre ami ait perdu la raison.*

*L'ayant placé sous une forte sédation, je ne suis parvenu à obtenir de lui que des bribes de phrases à peine cohérentes. Il semble que monsieur Maillant ait tenté de mettre le feu à une vieille maison près du village de Brémont, ce qui expliquerait les brûlures et la forte odeur d'essence qui imprégnait ses vêtements à son arrivée. Mais il déclare aussi, je le cite, que « les flammes ont réveillé la bête », qu'elle aurait « fait jaillir des tentacules du sol » et qu'elle aurait tenté de l'attraper et de le tuer.*

*J'ai reçu des nouvelles de Brémont ce matin. Apparemment, monsieur Maillant était bel et bien propriétaire d'une maison domiciliée dans ce village mais celle-ci aurait été projetée dans la mer suite à un éboulement de la falaise cette nuit même. Au vu de ses blessures, j'ai tendance à croire que monsieur Maillant se trouvait près de la maison au moment de l'éboulement et que c'est le choc qui l'aura fait basculer dans la démence.*

*Je vous adresse cette lettre en accord avec monsieur le commissaire divisionnaire Marquet, afin de vous mettre en garde. En effet, malgré les sédatifs, monsieur Maillant s'est enfui cet après-midi et j'ai de bonnes raisons de penser qu'il peut s'avérer dangereux pour lui-même ou pour les autres. S'il venait à entrer en contact avec vous, je vous demande de vous mettre en rapport dans les plus brefs délais avec les services sanitaires de votre région.*

*Je me tiens à votre entière disposition pour tout complément d'information.*

*Docteur Julien Forbrac,  
chef des internes de l'Hôpital Sainte-Blandine.*

\* \* \*

Pratiquement à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, s'il vous prenait l'envie d'aller marcher jusqu'à la falaise du Diable, il y a fort à parier que vous apercevriez une silhouette voûtée et immobile, debout face à la grande verte. Les vieux du *Café du commerce* l'ont surnommé « celui qui surveille la mer », parce qu'il passe le plus clair de son temps debout sur la falaise à contempler les flots.

Personne ne sait exactement qui il est. Son vrai nom est oublié depuis longtemps. Lui-même ne s'en souvient plus. Son regard rivé dans les eaux tumultueuses, son esprit est prisonnier. Prisonnier d'une nuit où il a vu l'indicible. Une nuit où il a vu la falaise se déchirer pour libérer la bête qui se débattait dans les flammes. Une nuit où le Mal est parvenu à s'enfuir en plongeant dans l'onde glacée.

Debout face aux ténèbres liquides, devinant la chose innommable qui repose

quelque part sur la plaine abyssale, il attend. Il attend car il sait qu'un jour viendra l'instant funeste où il verra la bête s'extirper enfin des profondeurs et révéler son vrai pouvoir.

Et il sait que ce jour-là, c'en sera fini de nous tous.

– Fin –

## L'illustrateur



Né le 2 octobre 1966, **Philippe Jozelon** sort diplômé de la prestigieuse école Emile Cohl de Lyon en 1987. Cette même année, il démarre son parcours artistique comme peintre décorateur à Paris. À partir de 1995, il devient illustrateur free-lance et réalise de nombreuses couvertures de romans (J'ai Lu, Hachette, Denoël, Pocket, Bayard...) et de revues (*Galaxie*, *Ténèbres*...). En 1997, les éditions Fleuve Noire lui confient l'intégralité des illustrations de couverture de la collection *Bibliothèque du Fantastique* et surtout de la série de SF *La Compagnie des Glaces* de G. J. Arnaud.

En plus de son travail d'illustrateur et de photographe, il enseigne l'illustration à l'école Creapole (Paris), à MJM (Nantes) et l'EPAC (Suisse). Il est également co-fondateur des Résidences de l'Imaginaire à Murat (Cantal).

Ses créations personnelles, à la fois minutieuses, érotiques et sulfureuses, mêlent photos, illustrations et retouches numériques. Ses thèmes de prédilections sont les paysages organiques, les portes (closes ou béantes) et les textures/cicatrices. On peut les voir lors d'expositions (Utopiales à Nantes, musée de la Maison d'Ailleurs à Yverdon en Suisse, galerie Arche de Morphée à Paris...) ou sur son site internet : [www.jozelonartfantastique.tumblr.com](http://www.jozelonartfantastique.tumblr.com).

En 1998, il reçoit le Prix Ozone de la meilleure illustration et en 1999, le Grand Prix de l'Imaginaire pour les illustrations de *La Compagnie des Glaces*, aux éditions Fleuve Noir.

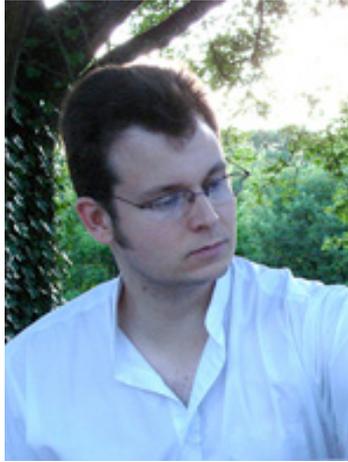
- Son site internet :

[www.jozelonartfantastique.tumblr.com](http://www.jozelonartfantastique.tumblr.com)

- Sa page wikipédia :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe\\_Jozelon](http://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_Jozelon)

## L'auteur



La fascination de **Guillaume Roos** pour le fantastique et l'horreur débute dès son enfance, alors qu'il lit en cachette *Mad Movies* et écume les rayonnages des vidéo-clubs.

Adolescent, c'est à travers la littérature qu'il découvre les grands maîtres du genre (Lovecraft, Clive Barker, Kim Newman, etc.). Ses études en Lettres anglaises lui permettent de compléter encore sa connaissance des auteurs précurseurs du fantastique (Poe, Mary Shelley, etc.).

Vers l'âge de vingt ans, quand Guillaume Roos se lance dans l'écriture, c'est tout naturellement dans son domaine de prédilection qu'il le fait : le fantastique.

En plus d'une vingtaine de nouvelles, il est l'auteur d'une biographie du groupe de métal *Black Sabbath : la Bête venue de Birmingham*, paru aux éditions Camion Blanc en 2009.

Il vit actuellement dans la verdure briarde.

## La Légende de Billy Ray en papier



### **Le papier, c'est bien aussi...**

Retrouver le recueil de Guillaume Roos en **livre papier**, incluant seize nouvelles dont la novella *La légende de Billy Ray*, paru en **livre papier** en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Découvrez d'autres nouvelles de Guillaume Roos



***Mort virtuelle, huit nouvelles fantastiques***

Dans le recueil *Mort virtuelle* de Guillaume Roos, découvrez des contes fantastiques qui, de façon surprenante, fleurissent avec la fantasy et la science-fiction. Huit nouvelles angoissantes, émouvantes et captivantes.

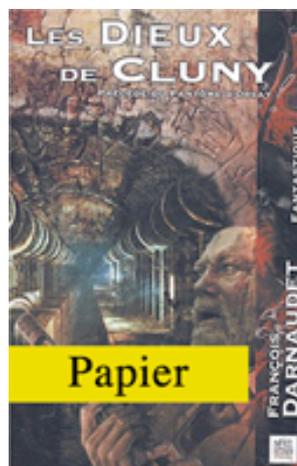
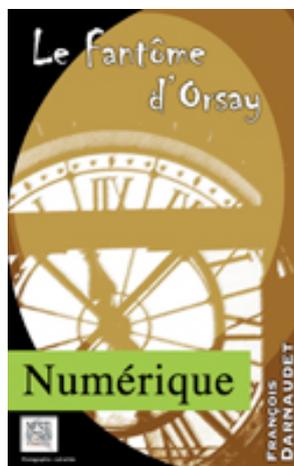
- La **version numérique** de *Mort Virtuelle* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.
- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* réunit l'intégralité des nouvelles de Guillaume Roos dans un seul volume, dont les huit nouvelles de *Mort Virtuelle*. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Vous aimez le fantastique ?

**Vous aimerez aussi...**

# Le Fantôme d'Orsay

de **François Darnaudet**



## **Retrouvez une enquête d'Éric Bernadi dans *Le Fantôme d'Orsay* :**

Dans *Le Fantôme d'Orsay*, une série de crimes à l'intérieur même du musée d'Orsay défraye la chronique. Éric Bernadi, étudiant en sémiotique, la jeune infirmière Aurélie Dantec et l'inspecteur Coupu mènent une enquête riche en révélations étourdissantes : le bronze de Carpeaux intitulé Ugolin cacherait la résurrection du fantôme rouge, un être légendaire et féroce qui aurait été malencontreusement libéré de sa malédiction. En outre, La Porte des Enfers, la célébrissime œuvre de Rodin, servirait bel et bien de passage vers le monde des ténèbres.

- La **version numérique** de *Le Fantôme d'Orsay* est disponible en PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Le Fantôme d'Orsay* et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

## Les Dieux de Cluny

de François Darnaudet



### Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Les Dieux de Cluny* :

Dans *Les Dieux de Cluny*, Éric Bernadi part à la recherche désespérée de son amie Aurélie Dantec, happée par la Porte de Rodin. Dans sa quête, son chemin croise à nouveau celui de l'inspecteur Coupu, chargé d'enquêter sur un meurtre abominable commis dans les thermes de Cluny. En fait de meurtrier, les deux héros se retrouvent à la poursuite d'abominables dieux gaulois qu'un cataclysme a libéré des fissures de la Terre. Heureusement, les énigmatiques « gardiens des fissures » vont leur prêter secours, une confrérie d'hommes de bien formée depuis des générations pour surveiller et contrer ces redoutables créatures antédiluviennes.

- *Les Dieux de Cluny* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Les Dieux de Cluny* et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

# Le Papyrus de Venise

de **François Darnaudet**



## **Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin...**

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIX<sup>e</sup> siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux « Hommes en noir » et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

- La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

# Le complexe de Médée

d'Alain Delbe



## *Le Complexe de Médée*, un recueil d'Alain Delbe en numérique...

En visitant une charmante église lors d'une promenade à la campagne, Catherine Wilfart connaît la peur de sa vie : dans le cimetière, près d'une tombe profanée, une voix lugubre se manifeste à elle, comme jaillie de sous ses pieds. La blague d'un mauvais plaisant ? Pas si sûr. Car, quelques jours plus tard, la voix se fait à nouveau entendre, en pleine rue, lui enjoignant de pousser son enfant sous une voiture.

De ce jour, la vie de Catherine bascule dans l'horreur : est-elle en train de devenir folle ? Époux, amis, prêtre, psychiatre, pourront-ils aider le jeune femme à contrôler cette force maléfique qui l'envahit chaque jour davantage et ne manifeste qu'un seul et unique but : pousser au crime.

Réunissant les meilleures nouvelles d'Alain Delbe, dont la novella *Le Complexe de Médée*, ce recueil vous fera découvrir d'angoissantes nouvelles fantastiques.

- *Le Complexe de Médée* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

## Une nuit de terreur

d'Alain Delbe



### ***Une nuit de Terreur* : 15 nouvelles en numérique...**

Réunissant quinze des meilleurs textes d'Alain Delbe, ce recueil vous fera découvrir des nouvelles étranges, angoissantes et captivantes.

- *Une Nuit de Terreur* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces quinze nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

# Soie Sauvage

de **Fabienne Leloup**



Se faire tatouer le buste d'une femme-araignée sur l'épaule quand on est une jeune fille, est-ce bien raisonnable ? Et donner à son tatouage un nom, comme à une vraie personne, n'est-ce pas un peu insensé ? Qui plus est quand ce nom est celui de l'adolescente du mythe grec que les dieux transformèrent en mygale...

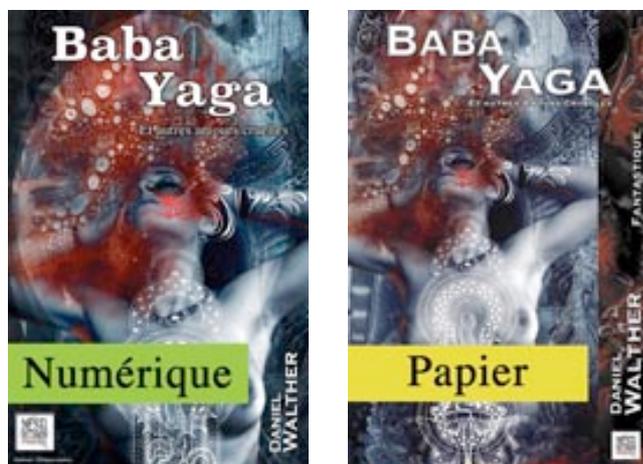
Pourtant, Barbara souhaitait seulement se rendre intéressante. Capturer des garçons dans sa toile, comme sa sœur, une vraie allumeuse celle-là. Alors, quand votre tatouage soudain prend vie, qu'il vous ensorcelle et vous entraîne à commettre l'irréparable, quelle est la solution ?

- *Soie Sauvage* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le roman *Soie Sauvage* a été publié en 2004 en **livre papier**, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen Format (13 x 20 cm).

# Baba Yaga et autres Amours Cruelles

de **Daniel Walther**



Vous pensiez que les ogresses de votre enfance ne sont que des êtres de fiction ? Vous croyiez que les fatales Gorgones sont seulement issues de l'imagination des anciens peuples païens ? Vous espériez que les créatures de vos cauchemars n'ont aucune existence réelle ?

Heureusement, voici un recueil de nouvelles qui va vous raconter la vie d'une tout autre manière.

- *Baba Yaga* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.
- Ces nouvelles ont été publiées en 2005 dans le **livre papier** *Baba Yaga*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-15-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)